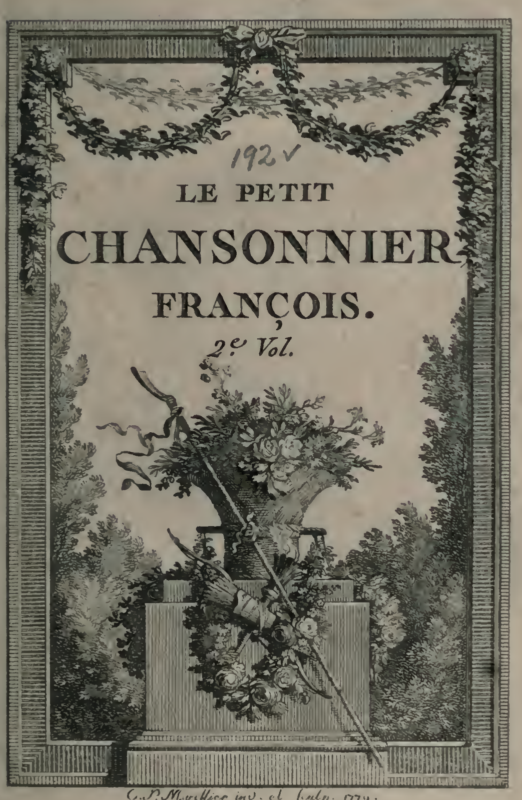


I



C. P. Marillier inv. et sculp. 1779.

LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS, OU CHOIX DES MEILLEURES CHANSONS, SUR DES AIRS CONNUS.

TOME SECOND.



A GENÈVE;
Et se trouve
A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

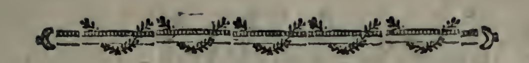


TABLE
DES AUTEURS
Dont on a recueilli des Piéces dans le Chansonnier François.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

P

Q

R

S

T

V

Fin de la Table.

LE



LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS.

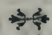
TENTATION DE S. ANTOINE.

AIR : *Plus inconſtant que l'onde*, &c.

CIEL ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?
Quel bruit ! quels cris ! quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre ;
Elle tombe par éclats ;
Tout eſt en poudre
Sur mon grabat.
Grand Dieu ! du haut des Cieux,
Vois ma diſgrace,
Et par ta grace,
Fais que je chaſſe
L'Enfer de ces lieux.

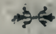
AIR : *Du haut en bas.*

C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſes alarmes ;
C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſon ſouci,
Lorſque le Diable, par ſes charmes,
Venoit chez lui faire vacarmes ;
C'étoit ainſi.



AIR *des Folies d'Eſpagne.*

L'on vit ſortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille ſpectres divers :
Des noirs eſprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter déſerta les Enfers.



AIR : *Turelure lure, & flon flon.*

L'on vit des Démons
De tous les cantons,
De la Ville & de la Campagne ;
De la Cochinchine & de l'Eſpagne ;
L'on y vit des Diables blondins,
Des bruns, des gris & des chatains :
Les bruns ſur-tout, méchans lutins,
Faiſoient remuer des pantins.

Turelure lure,
Et flon flon;
Tous avoient leur ton,
Leur allure.



AIR: *La faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon Saint Antoine,
Et lui mettant un capuchon,
Ils en firent un Moine:
Il n'en coûtoit que la façon,
La faridondaine,
La faridondon;
Peut-être en avoit-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.



AIR: *Sous un Ormeau.*

Sur un sopha,
Une Diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvroit deux jolis monts
Ronds.



AIR : *Au fond de mon Caveau.*

Ronflant comme un cochon,
L'on voyoit ſur un trône
Un des Envoyés de Pluton;
Il portoit pour couronne
Un vieux réchaud de fer ſans fond,
Et pour ſceptre un tiſon;
Sous ſes pieds un démon,
En forme d'un dragon,
Vomiſſoit du canon.
Le diable s'éveille, & s'étonne;
Et dit : Garçon



AIR : *La Pierre Fitoiſe, Contredanſe.*

Courez vite; prenez le patron,
Et faites-le moi danſer en rond :
Courez vîte; prenez-le patron;
Tirez-le par ſon cordon.
Bon !
Meſſieurs les Démons, laiſſez-moi donc !
Non, tu chanteras,
Tu ſauteras,
Tu danſeras.
Courez vîte; prenez-le patron,
Tirez-le par ſon cordon.
Bon !

AIR : *Quand la mer rouge apparut.*

Le Saint craignant de pécher
Dans cette aventure,
Courut vîte ſe cacher
Sous ſa couverture ;
Mais montant ſur ſon chalit,
Il rencontra dans ſon lit
Une Concubine ;
C'étoit Proſerpine.



AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Piqué dans ce bacanal,
D'avoir vu qu'on briſoit ſa cruche,
Et qu'un derriere infernal
Avoit fait caca dans ſa huche ;
Crainte auſſi de tentation,
Notre Saint prit un goupillon,
Et flanque aux Démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.



AIR *du ſecond quatrain des Folies d'Eſpagne.*

Tel qu'un voleur, ſitôt qu'il voit main-forte ;
Tel qu'un ſoldat à l'aſpect des Prévôts :
L'on vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abîmer dans ſes affreux cachots.



AIR : *Ah! maman, que je l'échappe belle.*

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit le Saint tremblant,
Tout en ſortant
De ſa ruelle.
Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faiſois le Diable cornard.



AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

Le Démon, quoiqu'il paſſe pour fin,
Ne fut pas ce jour aſſez malin.
S'il eut pris la forme de Toinette,
Cet air charmant, ſa taille & ſes appas ;
C'étoit fait ! la Grace étoit muette,
Et Saint Antoine eut volé dans ſes bras.

M. SÉDAINE.



LA BELLE GABRIELLE.

CHARMANTE Gabrielle !
Percé de mille dards,
Quand la Gloire m'appelle
A la ſuite de Mars :
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie ;
Ou ſans amour !



Partagez ma Couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellonne :
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
C'eſt trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Attribuée à HENRI IV.



L'HEUREUSE ILLUSION.

L'EXCÈS de la délicateſſe
Eſt le poiſon de la tendreſſe ;
Il faut de la crédulité.
Un Amant nous jure
Que de nous il eſt enchanté ;
Fut-ce une impoſture ,
Croyons qu'il dit la vérité.
Il eſt ſouvent fâcheux
De s'y trop bien connoître :
Se croire heureux ,
N'eſt-ce pas l'être ?

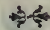
LE SAGE.



LE BUVEUR.

AIR : *Ton himeur est Catherine.*

QUE Phœbus gîte dans l'onde,
Ou là haut faſſe ſon tour,
Je bois toujours à la ronde,
Le vin eſt tout mon amour.
Soldat du fils de Sémèle,
Tout le tourment qui me poinct,
C'eſt quand mon ventre gromelle,
Faute de ne boire point.



Auſſi-tôt que la lumiere
Vient redorer nos côteaux,
Pouſſé du deſir de boire
Je careſſe les tonneaux.
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vois-tu donc plus, chez le More,
Que ſur mon nez, de rubis ?



Si quelque jour, étant ivre,
La Parque arrête mes pas,

Je ne veux point, pour revivre,
Quitter un si doux trépas :
Je m'en irai dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planterai ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

Maître ADAM, *Menuisier.*

A MADAME DE**.

AIR : *Il n'y a que sept lieues de Paris à Pontoise.*

Vous ne devez tenir compte à personne
De son respect, de son attachement :
Mais sachez gré du tourment qu'on se donne,
Pour vous cacher un autre sentiment.
Vous ne devez tenir compte à personne
De son respect, de son attachement.

Le Vicomte DE LA POUJADE.



LA CRAINTE TARDIVE.

AIR : *Tant de valeur & tant de charmes.*

SONGEZ-BIEN que l'Amour fait feindre,
Redoutez un ſage Berger :
On n'eſt que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.



Daphnis... Ah! quelle adreſſe extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on ſe fait aimer,
En ne diſant point : je vous aime ?



D'aimer on doit bien ſe défendre,
Me diſoit-il dans ſes Chanſons ;
Mais il formoit de ſi doux ſons,
Qu'on s'attendriſſoit à l'entendre.



Des Amans me peignant l'ivreſſe,
Il m'entretenoit tout un jour ;
C'étoit pour condamner l'Amour ;
Mais c'étoit en parler ſans ceſſe.



Si je chantois dans le bocage ;
Pour m'écouter, il s'arrêtoit ;
Une autre Bergere chantoit,
Il s'en retournoit au Village.



Daphnis, enfin, ſut me contraindre
A partager ſa tendre ardeur ;
Je ſentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençois à le craindre.



L'AMOUR CAPTIF.

AIR : *Sous un Ormeau.*

Dans un détour,
Me promenant au bois un jour,
J'apperçus l'Amour
Assis auprès d'un tilleul,
Seul.
A l'aspect du trompeur,
Je recule en tremblant de frayeur ;
Mais il a l'air si doux !
Qu'ai-je à craindre ? approchons... sauvons-nous!
O sort heureux !
Le traître dort, tout sert mes vœux ;
Ses yeux dangereux
Sont couverts d'un voile épais . . .
Paix !



Pour lui prendre ses traits,
Dans ces lieux, tenons-nous aux aguets,
Essayons si par-là
Je pourrai . . . doucement . . . Les voilà !
Ne tardons pas,
Pour l'enchaîner formons des lacs :

Mais que fais-je, hélas !
S'il s'éveilloit ! . . . Non, il dort
Fort.
Raſſurons nos eſprits ;
Serrons-le, dans ces nœuds il eſt pris.
Le cruel auſſi-tôt
Fait un cri, ſe réveille en ſurſaut.
Tyran des cœurs,
Reçois le prix de tes rigueurs.
Je ris de tes pleurs ;
Dans mes liens
Je te tiens ;
Viens.

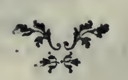
Il répond en ces mots :
Ecoutez mes ſoupirs, mes ſanglots ;
Je ſuivrai votre loi ;
Je vous jure un reſpect . . . lâchez-moi.
Tu me promets
De ne troubler jamais, jamais,
La tranquille paix,
Dont juſqu'ici
J'ai joui ?
Oui.

Pourquoi faire captif
Un enfant qui paroît ſi naïf ?

Je le fais trop souffrir :
Délions, je me sens attendrir.
Tu m'as lâché,
Me dit l'Amour d'un air touché ;
Et d'un trait caché,
L'ingrat, hélas !
Me perça.
Ah !

Tout mon sang se troubla ;
Le perfide, en riant, s'envola.
Je me sens pénétrer
D'une ardeur . . . & ne puis respirer.
Voilà comment
L'Amour content
Tient son serment.
Ah ! Dieux ! quel tourment
Ainsi que lui tout Amant
Ment.

M. FAVART.

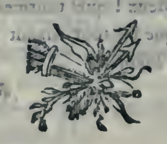


DEMAIN.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

DEMAIN eſt un jour qui fuit
Lorſque vous croyez qu'il s'avance ;
Au milieu de chaque nuit,
Il perd ſon nom dans ſa naiſſance.
Lorſqu'on croit ſe ſaiſir de lui,
On trouve que c'eſt aujourd'hui.
Juſqu'à ce jour, aucun humain
N'a pu voir arriver demain.

FUZÉLIER.



LES DIFFÉRENS ÉTATS.

AIR : *Et voilà comme l'homme, &c.*

INSENSÉS ! nous ne voyons pas
Les chagrins des autres États,
Et nous voulons changer le nôtre
Souvent contre celui d'un autre,
A qui le ſien déplaît autant;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.



Heureux eſt le petit Colet,
Dit le Marquis avec regret!
Mais ſous cet habit qui le gêne
L'Abbé qui le porte avec peine,
Trouve ſon rôle rebutant;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.



Que le Marchand fait de bons coups,
Dit le Rentier d'un ton jaloux!

L'autre dit que dans le commerce,
Tout le trahit, tout le traverſe,
Qu'on ne voit plus d'argent comptant;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.



L'hymen a-t-il joint, par ſes nœuds,
L'Amant à l'objet de ſes vœux:
L'Epouſe perd ſa bonne mine;
L'Epoux trouve chez la voiſine
Je ne ſais quoi de plus tentant:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.



Lorſqu'à Tircis, pour l'appaiſer,
Cloris laiſſe prendre un baiſer,
Il veut une faveur plus grande;
Plus il obtient, plus il demande;
Ses deſirs vont en augmentant;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.



L'enfant voudroit devenir grand,
Le vieillard être adoleſcent,
La fille être femme & puis veuve,
La veuve ſe donner pour neuve,
La vieille fixer un amant;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Muſique & paroles du RÉGENT.

LA CONSTANCE.

AIR : *Adieu donc, cher la Tulippe.*

LA beauté toujours nouvelle,
Rend mon feu toujours nouveau,
J'aimerai juſqu'au tombeau
Mon aimable Tourterelle;
Et ſi l'ame eſt immortelle,
Nos amours
Dureront toujours.

CRÉBILLON, *Pere.*



A MADAME DE**,

Pour ſa Fête.

AIR : *Babet m'a ſçu charmer.*

SI tu veux imiter,
Agathe, ta Patrone,
Il faut te contenter,
Comme elle, d'être bonne.
Joins à ſa douceur,
Cette aimable humeur
Que la vertu reſpire.
Mais ne ſois Sainte de long-tems ;
Et, pour qu'on te fête céans,
Garde-toi bien d'être à trente ans
Ni Vierge ni Martyre,
Ni Vierge ni Martyre.

M. DE QUERLON.



LA MÉFIANCE.

AIR *de Joconde.*

LISANDRE ſuit par-tout mes pas ;
Je ne veux plus l'entendre :
Il m'aime, il me le jure ; hélas !
Que ſon diſcours eſt tendre !
Amour, n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux ſurprendre ?
Que de raiſons pour n'aimer pas :
Mais comment s'en défendre ?



Ce Berger eſt fait pour charmer,
Je ne ſaurois le taire ;
Mais il peut feindre de m'aimer,
Et ne chercher qu'à plaire.
Amour, n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux ſurprendre ?
Que de raiſons pour n'aimer pas :
Mais comment s'en défendre ?



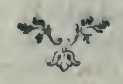
Amour, caches mon embarras,
Ou rend conſtant Liſandre.

A faire des Amans ingrats,
Quel plaiſir peux-tu prendre ?
Cruel, n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux ſurprendre ?
Que de raiſons pour n'aimer pas :
Mais comment s'en défendre ?

LE PRÉCIEUX VERRE.

JE ne changerois pas, pour la Coupe des Rois,
Ce petit Verre que tu vois.
Ami, c'eſt qu'il eſt fait de la même fougere
Sur laquelle, cent fois,
J'amuſai ma Bergere.

MORFONTAINE.



IMITATION D'ANACRÉON.

Que ne ſuis-je la fougere
Où, ſur le ſoir d'un beau jour,
Se repoſe ma Bergere,
Sous la garde de l'Amour!
Que ne ſuis-je le zéphire
Qui rafraichit ſes appas,
L'air que ſa bouche reſpire,
La fleur qui naît ſous ſes pas!



Que ne ſuis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans ſon ſein!
Que ne ſuis-je la parure
Qu'elle met ſortant du bain!
Que ne ſuis je cette glace,
Où ſon minois répeté
Offre à nos yeux une Grace
Qui ſourit à la Beauté!



Que ne ſuis-je l'oiſeau tendre
Dont le ramage eſt ſi doux,
Qui, lui-même, vient l'entendre,
Et mourir à ſes genoux!

Que ne ſuis-je le caprice
Qui careſſe ſon deſir,
Et lui porte en ſacrifice
L'attrait d'un nouveau plaiſir !



Que ne puis-je, par un ſonge,
Tenir ſon cœur enchanté !
Que ne puis-je, du menſonge,
Paſſer à la vérité !
Les Dieux qui m'ont donné l'être,
M'ont fait trop ambitieux :
Car, enfin, je voudrois être
Tout ce qui plaît à ſes yeux.

RIBOUTTÉ.



LA COMMODITÉ DES FIACRES.

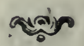
AIR : *Fille qui voyage en France.*

DANS un amoureux myſtere,
Un Fiacre eſt d'un grand ſecours ;
  Du voyage de Cythère
  Il précipite le cours :
    Chaque ſecouſſe
Fait avancer les Amours,
Sans qu'on les pouſſe.



Près d'un Bal, un Fiacre habile
S'alla placer à propos.
  L'Amour trouvant cet aſyle
  Propre à cacher ſes travaux,
    Ouvrit ſa bourſe,
  Et lui paya ſon repos
  Plus que ſa courſe.

GRÉCOURT.



CHANSON A BOIRE.

Quel effroyable bruit ! quels feux étincelans !
Jupiter, aux Mortels, déclare-t-il la guerre ?
Veut-il encor, par ſon tonnerre,
Foudroyer de nouveaux Titans ?
Gronde tonnerre affreux, & ravage le Monde
Par tes redoutables fureurs ;
Fais tout trembler d'effroi, ſur la terre & ſur l'onde :
Mais reſpecte du moins la vigne & les Buveurs.

Le Brun.



MAROTTE.

AIR : *La Calotine.*

J'AI la marotte
D'aimer Marotte ;
Je la préfere à
Nos Sœurs de l'Opéra.
C'eſt une impure
Preſque auſſi sûre
Que ces belles Demoiſelles-là.



C'eſt qu'elle eſt jolie !
C'eſt qu'elle eſt polie ! . . .
C'eſt qu'elle eſt d'une folie ! . . .
Elle ſe rit toujours de quelqu'un . . .
De l'eſprit ſans ſuite ,
Sa conduite
N'a pas le ſens commun.



J'ai la marotte
D'aimer Marotte :
Quoique trop ouverts ,
Je préfere ſes airs
Aux graves mines
De nos Robines ,
Dont l'orgueil eſt le moindre travers.



Cet hiver, par accident,
La veuve d'un Préſident
M'avoit pris en attendant;
Et ce printems,
J'eus quelque tems,
La femme d'un Intendant;
Mais à corps défendant.
Combien je ſouffris!
Si c'eſt, mes amis,
Un malheur d'être pris
Par des Préſidentes,
C'eſt encor pis,
D'avoir des Intendantes.



J'ai la marotte
D'aimer Marotte;
Habile en amour
Elle y ſait plus d'un tour.
C'eſt une aiſance,
Une indécence:
On croit voir une femme de Cour.
De ces femmes-là,
J'en ai juſques-là;
Ces fortunes-là
Ne ſont pas de grandes trouvailles,
Et l'on en aura
Tant qu'on en voudra,
D'autant qu'à Verſailles

C'eſt à qui s'en s'en défera.
Mais ici déjà,
L'on en veut à
Ma pauvre Marotte ;
Déja l'on complotte
De me l'accrocher.
On veut chercher
A s'aboucher ;
On offre cher
En viager :
Je l'ai fait déloger.

Un des meilleurs
Enchériſſeurs ;
O tems ! ô mœurs !
C'eſt . . . il faut que je nomme
L'homme ;
C'eſt un riche Abbé titré,
Mitré,
Taré :
Son nom, c'eſt . . . non ;
Ne diſons pas tout haut ſon nom.
Mais ſi je ne le nomme pas,
Autre embarras :
Le Clergé qu'on vient d'aſſembler
Me fait trembler.
Tous nos Prélats,
Gens délicats,

Qui jeûneront,
D'abord prendront
Ce qu'ils pourront;
Puis chercheront,
Déterreront
Marotte, & me l'enléveront.
Marotte eſt faite exprès pour eux:
Elle a des yeux
Tendres & bleus,
Bien ſcandaleux;
Quand elle lorgne, il eſt douteux
Si Marotte ne fait pas mieux.
Sur nos Pontifes indécens,
Ces charmes-là ſont bien puiſſants;
Et d'ailleurs, Marotte a des ſens
Récompenſants
Les inſolents
Qui montrent des talents.



J'ai la marotte
D'aimer Marotte;
Tant que je pourrai,
Je la conſerverai;
Mais s'il arrive
Que l'on m'en prive,
Je m'en... ma foi! je m'en paſſerai.

M. Collé.

LE BAISER.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphir.*

BAISER charmant, signal des plaisirs,
Du tendre amour flatteuses prémices !
Quel doux espoir luit à mes desirs,
Sous tes heureux auspices !



Quels feux naissans !
Quels transports pressans !
La pudeur farouche
Céde & consent.
L'ame est sur la bouche ;
Par elle on se touche,
Par elle on se rend.
Baiser charmant, &c.



Fleurs, vous naissez,
Vous embellissez ;
Mais le jour expire ;
Vous languissez ;
Le tendre zéphire
Vous baise, soupire,
Et vous renaissez.



Baiſer charmant, ſignal des plaiſirs;
Du tendre amour flatteuſes prémices!
Quel doux eſpoir luit à mes deſirs,
Sous tes heureux auſpices!

M. MARMONTEL.

COUPLET.

AIR : *La trop innocente Colette*, ou *comme v'là qu'c'eſt fait.*

Sur le prix de ta gentilleſſe,
Liſe, ne vas pas tracaſſer;
Fille à quinze ans qui ſe redreſſe,
Voudroit à trente careſſer.
Jadis certain ſage de Grèce
Vint à Laïs, pour l'embraſſer:
La Dame tint trop ſur l'eſpéce.
Oh! bien, dit-il, faut s'en paſſer:
N'y a qu'à m'laiſſer,
N'y a qu'à m'laiſſer.



L'ENTHOUSIASME

L'ENTHOUSIASME DE L'AMOUR.

J'AIME une ingrate Beauté,
Et c'eſt pour toute ma vie.
Je n'ai plus de volonté ;
Ma liberté m'eſt ravie.
Thémire a des rigueurs :
Mais mon cœur les préfere
Aux plus douces faveurs
De toute autre Bergere.



Quand aux champs, dès le matin,
Le ſoin du troupeau l'appelle,
Le Ciel devient plus ſerein,
Le jour ſe leve avec elle.
Les amoureux Zéphirs
Naiſſent de ſon haleine,
Et mes tendres ſoupirs
La ſuivent dans la plaine.



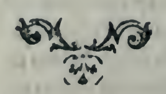
Le Roſſignol va chantant,
Joyeux de la voir ſi belle.
Le Papillon voltigeant
La prend pour la fleur nouvelle.

Pour mourir ſur ſon ſein,
On voit les fleurs éclore;
De l'éclat de ſon tein,
La roſe ſe colore.



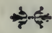
Malgré ſa timidité,
Qui la rend plus belle encore,
D'une douce volupté,
Dans ſes yeux, j'ai vû l'aurore;
Et ſa bouche exprimer,
Par un tendre ſourire,
Ce doux plaiſir d'aimer,
Qu'elle craint & deſire.

M. FAVART.



L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TEMS.

Dans ma jeuneſſe,
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,
La conſtance brilloit,
La bonne-foi régnoit
Entre l'amant & la maîtreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Ce n'eſt qu'injuſtice,
Trahiſon, malice,
Changement, caprice,
étours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha ;
Et l'amour va
Cahin, caha.



Dans ma jeuneſſe,
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des Défenſeurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foibleſſe.

Aujourd'hui ce n'eſt plus cela ;
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Mineur & pupille ;
Sur tout on grapille ;
Et Thémis va
Cahin, caha,
Et Thémis va
Cahin, caha.



Dans ma jeuneſſe,
Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient mêmes feux ;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat de l'aîle,
Et l'Epoux va
Cahin, caha,
Et l'Epoux va
Cahin, caha.



Dans ma jeuneſſe ;
On voyoit des Auteurs ;
Fertiles producteurs ;
Enchanter les Lecteurs ,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicateſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Les vers aſſoupiſſent ,
Les ſcènes languiſſent ,
Les Muſes gémiſſent ,
Succombent , périſſent ;
Pégaſe va
Cahin , caha.
Pégaſe va
Cahin , caha.

Dans ma jeuneſſe ,
Les Papas , les Mamans ,
Sévères , vigilans ,
En dépit des Amans ,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'Amant eſt habile ,
La Fille docile ,
La Mere facile ,
Le pere imbécile ,

Et l'honneur va
Cahin, caha.
El l'honneur va
Cahin, caha.

PANARD.

A I R.

Pour écarter l'indifférence,
Il eſt tant de ſecrets charmans;
Faut-il que contre l'inconſtance,
L'Amour n'ait point de taliſmans!
Faut-il que contre l'inconſtance,
L'Amour n'ait point de taliſmans!

L'Abbé D'*ANFREVILLE.*



LE MOINE GRIS.

AIR *du Biribi.*

GENS de bien, prêtez ſilence,
Plaignez mon deſtin maudit
Qui me fait aimer Hortenſe,
Qu'un Moine en ſecret inſtruit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine!

Si par mon bien je la tente,
Par mon rang, par mon crédit:
Lui, plus modeſte, ne vante
Que ſon âge & ſon habit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine!



Si je parle à la perfide,
L'Amour me rend interdit:
Mais lui, d'un regard avide
Accompagne ſon débit.

Dieu vous garde du Moine gris ;
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !



Si je vole chez la Belle
Sitôt que l'aurore luit,
Je trouve chez l'infidelle
Mon rival qui s'établit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !



A sa porte, en Petit-Maître,
Si je fais le guet la nuit,
Je le vois par la fenêtre
Qui, malgré moi, s'introduit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !



Si je cause à sa ruelle,
Il s'assit dessus son lit ;
Et si je bois avec elle
Quatre coups, il en boit huit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !

PONTDEVEL.

ANNETTE.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Eſt une image du Printems :
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,
Et ne paroître
Que pour Lubin.



Son tein bruni par le ſoleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil :
Blancheur de lys eſt ſur ſon ſein;
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.



Sa bouche appelle le baiſer;
Son regard dit qu'on peut oſer;
Mais tout autre oſeroit en vain :
C'eſt une Roſe,
Qui n'eſt écloſe
Que pour Lubin.

Feue Madame FAVART.

L'UNION DE LA NATURE.

AIR : *Ton himeur est, Catherine.*

FAIS-NOUS brûler de tes flammes,
Amour, c'est l'unique bien ;
Qu'il est doux d'unir deux ames !
Mais pour former ce lien,
Tendres Amans, pour Notaires,
Ne prenez que le plaisir,
Pour témoins, que le mystère,
Pour Prêtre, que le desir.

M. SAURIN.



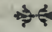
LA MEILLEURE ÉTUDE.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

J'AIME beaucoup mon Cabinet ;
Je paſſe en ce réduit ſecret
Plus de la moitié de ma vie.
Mais ne crois pas, pauvre idiot,
Que là, je liſe & j'étudie ;
Non, non, je ne ſuis pas ſi ſot.



Ce n'eſt Deſcartes, ni Newton,
Ni Virgile, ni Cicéron ;
Ce n'eſt Socrate ni Sénéque,
Ni Platon, ſurnommé Divin,
Qui forme ma bibliothéque ;
Mais force liqueur & bon vin.



Thémire, dont je ſuis la loi,
Vient philoſopher avec moi ;
Le Spectacle de la Nature,
Que, tour-à-tour, nous nous prêtons,
Y fait notre unique lecture ;
Nuit & jour nous le feuilletons.



Entre nous deux, jamais d'ergo;
Ni de ſophiſme en Baroco.
Nous laiſſons ces vaines ſciences,
Et nous tirons tout ſimplement
Nos preuves & nos conſéquences,
Du fond même du ſentiment.



Sans alembiquer des ſecrets
Métaphyſiques, trop abſtraits,
C'eſt en conſultant la Nature
Que nous allons à ſon Auteur;
Et dans la belle Créature,
Nous admirons le Créateur.



C'eſt dans cet aimable réduit,
Que nous travaillons jour & nuit.
Des loix de la ſaine phyſique
Nous faiſons notre amuſement,
Et nous réduiſons en pratique
Les principes du mouvement.

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.



LE DOUBLE TRAIT.

L'AMOUR caché dans un buiſſon,
Vit Colin & Nannette :
Tout auſſi-tôt, ce Dieu fripon
Joua de l'arbalette ;
Et de la fille & du garçon
Ne fit qu'un ſur l'herbette.



Fier de ce coup, il s'approcha
Du couple qui ſe pâme ;
Mais ce ſpectacle le toucha,
Et par un trait de flamme
Qu'avec roideur il décocha,
Ce Dieu leur rendit l'ame.



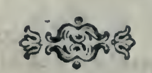
Colin, le premier ſe dreſſant,
Joyeux outre meſure,
Dit à Nannette, en l'embraſſant :
Comment va ta bleſſure ?
Elle répond, en rougiſſant,
Ta ſanté me raſſure.

BAINVILLE.

LE PORTRAIT MULTIPLIÉ.

N'ÊTIEZ-VOUS point cette Armide
Qui ſavoit ſi bien charmer ?
Eſt-ce en vous voyant qu'Ovide
Compoſa ſon art d'aimer ?
Quand Zéphir étoit fidelle,
D'une tendreſſe ſi belle,
N'êtiez-vous pas l'aimable objet ?
Un Enfant qui ſuit vos traces,
Cent fois m'a dit en ſecret :
Tout ce qui te peint les Grâces,
De Thémire eſt le portrait.

MONCRIF.



LES FAUSSES ILLUSIONS.

AIR *de Joconde.*

AMI, tel eſt notre deſtin :
  Tout paſſe dans la vie.
Quand je quittai le Dieu du vin,
  Je brûlai pour Sylvie.
Les Muſes même, trop ſouvent,
  Ont reçu mon hommage:
Je les redoute maintenant ;
  Mais, en ſuis-je plus ſage ?

Tu te trompes, ſi tu le crois ;
  Et la Sageſſe auſtere,
Vainement fait parler des droits
  Que le deſir fait taire.
Le cœur eſt fait pour le plaiſir,
  Il eſt jeune à tout âge ;
Interdiſez-lui le deſir :
  Quel ſera ſon uſage ?



Eſpoir de ſuccès & d'honneurs,
  Séduiſante manie ;
Phoſphores brillants & trompeurs,
  Laiſſez en paix ma vie :

Contre vous je combats envain,
Quand la gloire vous guide ;
Mais, plus l'eſprit ſe trouve plein,
Et plus le cœur eſt vuide.



Froid & redoutable poiſon,
D'un cœur tendre & ſenſible ;
Tyran, qu'on appelle Raiſon,
Que ton joug eſt pénible !
Lorſque ſous la loi des deſirs
Je béniſſois mes chaînes,
Je ne comptois que mes plaiſirs :
Tu calcules mes peines.

M. DE LA PLACE.



LE

LE PHILOSOPHE.

AIR : *Pour vivre ici ſans regret.*

POUR vivre ici ſans regret,
Amis, je ſais un ſecret.
Toujours d'envie en envie,
Je vais égayant ma vie :
    Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.



La ſageſſe eſt un grand bien,
Dit un Vieux qui ne peut rien ;
Mais en attendant cet âge,
Où je deviendrai ſi ſage,
    Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.



S'il ne falloit que mourir,
A rien je n'irois courir.
La mort de tout ſoin délivre ;
Mais, item, puiſqu'il faut vivre,
    Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

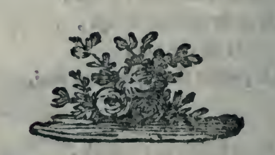


A la table, comme au lit,
Je ſais tout mettre à profit.
Sans qu'aucuns ſoins me traverſent ;
L'Amour & Bacchus me bercent ;
    Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.



Quand on eſt ſans paſſions,
On vit ſans tentations :
Mais moi qui ne ſuis pas dupe,
A ſuccomber je m'occupe ;
    Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

Attribuée au Régent.



LA GÉNÉRATION PRÉCOCE.

VAUDEVILLE.

AIR : *N'y a plus d'enfans.*

QU'UNE fille étoit étonnée,
Le premier jour de l'hymenée !
Pour l'inſtruire il falloit du tems ;
A préſent de peine on eſt quitte,
On trouve femme toute inſtruite :
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.



A trente ans, jadis une fille
Songeoit à ſe mettre en famille ;
Ah ! combien on perdoit de tems !
On en fait un meilleur uſage,
Dès douze ans on entre en ménage ;
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.



Nos vieux aïeux, froides idoles ;
A vingt ans alloient aux Ecoles ;
Ils voyoient tard leurs deſcendans ;

Qu'ils étoient sots ! Pour moi j'espère
Qu'à quinze ans je me verrai père.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.



Un Gascon vante sa naissance,
Un Parvenu son opulence ;
Chacun se met au rang des Grands.
Le Bréteur fait l'homme de guerre,
Plus d'une fille fait la mere.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

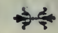


C'est bien vainement que ma mere,
De l'Amour me fait un mystère ;
Je n'ai qu'onze ans, mais je me sens ;
Et quand mon petit cœur soupire,
J'entends bien ce qu'il me veut dire.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.



Du tems que vivoit mon grand-Pere,
Dans l'excès on ne donnoit guère,
On étoit jeune à cinquante ans :
A présent, dès l'adolescence,
Hélas ! la vieillesse commence.

N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.



Avant de ſavoir l'art profane,
Qu'au Palais on nomme chicane,
Un Procureur paſſoit trente ans ;
A préſent, fort jeune on y brille,
Le moindre petit Clerc vous pille.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

Aimer ſans perdre l'innocence,
Sécher dans la perſévérance,
C'étoit l'uſage au bon vieux tems ;
A préſent on n'eſt plus ſi dupe,
A languir, bien fou qui s'occupe.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

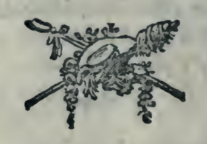


Jadis l'ignorante Jeuneſſe,
N'oſoit décider d'une Piéce,
C'étoit l'emploi des vieux Savans ;
Aujourd'hui le goût prévient l'âge,
Chacun peut juger d'un Ouvrage.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

LE NIAIS.

AIR : *Et voilà comme & voilà justement, &c.*

BLAISE un jour voulant m'embrasser,
Je fis semblant de me mettre en colere ;
Le sot alors, pour m'appaiser,
Me promit bien de n'y plus retourner.
Pierrot sait mieux ce qu'il faut faire,
Ce que je n'ose donner il le prend ;
Et voilà comme, & voilà justement,
Comme il faut que fasse un Amant.



SUR LA PREMIERE SÉMIRAMIS,

Tragédie de M. de V.....

Air : *Paris est au Roi.*

Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux;
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis ?
Mauvais rêve,
Sacré glaive,
Billet, cassette & bandeau :
Sot oracle,
Faux miracle,
Prêtres & Bedeaux,
Chapelle & tombeaux.
Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux.
Que n'a-t-on pas mis

Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau ſalmis ?
Tous les Diables en l'air,
Une nuit, un éclair,
Le phantôme du Feſtin de Pierre ;
Bruit ſous terre,
Grand tonnerre,
Foudres & carreaux,
États - Généraux.
Blaſphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux.
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau ſalmis ?
Reconnoiſſance au bout,
Amphigouri par-tout.
Inceſte, mort aux rats, homicides,
Parricides,
Matricides,
Bel imbroglio,
Joli quiproco.
Blaſphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,

Et brides à veaux ;
Que n'a-t on pas mis
Dans Sémiramis ?
Battez des mains, amis,
A ce beau ſalmis.

PIRON.

LA COMMERÇANTE.

AIR : *De la béquille du Pere Barnaba.*

SUR les vaiſſeaux d'Amour,
Commerçante gentille,
Thérèſe mit un jour
Ses gants en pacotille :
Hélas ! la pauvre fille,
Pour tout gain n'attrapa,
Qu'un grand coup de béquille
Du Pere Barnaba.



LE FAUX BONHEUR.

Qu'avez-vous fait de mon amour ?
Bonheur fatal, funeste jouissance !
Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour !
Que je vous attendois avec impatience ?
Rendez, trompeur, rendez-moi mes desirs,
Et je vous rendrai vos plaisirs.

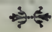
S. Evremond.



L'AMANT DU JOUR.

AIR *de Joconde.*

JE viens de quitter ma Cloris,
Pour reprendre Glycere.
Cloris en jette les hauts cris ;
Je ne ſaurois qu'y faire.
On eſt bien en regle, je crois,
Lorſque pour une Belle
On a brûlé quatre grands mois
D'une ardeur éternelle.



Je veux lui donner mon ami,
Jeune & beau comme un Ange ;
Glycere lui rend ſon mari :
Cloris gagne à l'échange.
Mais rien ne peut calmer l'humeur
De cette Beauté fière,
A qui j'ai ravi la douceur
De rompre la première.



J'ai ſu la prévenir d'un jour,
Demain j'avois mon compte ;
Car demain ſur un autre amour

Elle avoit un à-compte.
Que dans trois mois mon ſucceſſeur
La quitte, ou qu'on le chaſſe,
Peut-être aurai-je le bon cœur
De reprendre la place.



Voilà comme on aime aujourd'hui,
C'eſt la grande méthode.
Le bon ton écarte l'ennui
D'une intrigue à la mode.
Le cœur bientôt las de jouir,
Languit dans la conſtance ;
L'Amour n'eſt pas fait pour vieillir,
Son bel âge eſt l'enfance.

M. DE CAILLI.



L'AMOUR SANS INTÉRÊT.

AIR : *Que les Bergers de nos Hameaux.*

QUE les Bergers de nos Hameaux,
Soient éblouis de l'éclat des richeſſes ;
Fortune, à l'ombre des ormeaux,
Je ne ſuis point ſéduit par tes promeſſes.
L'Amour me fait un ſort plus doux :
J'en ſais goûter le délice ſuprême ;
J'ai des rivaux, qu'ils ſoient jaloux :
J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime.



Ma Maîtreſſe a de la beauté :
Dans ces cantons tout le monde l'adore ;
Mais loin d'en tirer vanité,
Il nous paroît qu'elle ſeule l'ignore.
Elle eſt ſenſible à mon amour ;
Et pour le prix de ma tendreſſe extrême,
Je l'entends redire à ſon tour :
J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime.



Toi qui pour objet de tes vœux,
Cherches les biens, les amaſſe ou les donne ;
Toi dont le vol ambitieux

Te place auprès du Monarque & du Trône,
Mille Beautés briguent ta foi ;
Mais es-tu sûr d'être aimé pour toi même ?
Et peux-tu dire, ainsi que moi :
J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime ?



Fortune, emplois, brillans honneurs,
Riches Palais, dignités, abondance;
Etalez vos charmes trompeurs,
Et des humains remplissez l'espérance.
Insensible à tous vos attraits,
A les braver mon plaisir est extrême:
Non, non, vous ne vaudrez jamais
Le sort charmant de plaire à ce que j'aime.



L'ORANGER.

COUPLETS A LA COMTESSE DE BL...,

En lui envoyant un Oranger.

AIR *du Vaudeville d'Epicure.*

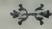
DE l'aimable & savante Grèce,
Le Code en tout tems admiré,
Ordonna qu'à chaque Déesse
Un arbre seroit consacré :
Le Myrte fut à la plus belle ;
A la plus sage l'Olivier ;
Le Pin, à la vielle Cybelle ;
Mais à pas une l'Oranger.



Si ce n'étoit point un mystère,
Verroit-on, sans être étonné,
L'arbre le plus digne de plaire,
De tout l'Olympe abandonné ?
Suivant l'ingénieux systême
De l'Antique Religion,
Tout est signe, symbole, emblême,
Et rien ne s'y fait sans raison.



L'arbre heureux, en qui la Nature
Se plaît à montrer, en tout tems,
Les fruits, les fleurs & la verdure,
L'Été, l'Automne & le Printems,
Fut réservé, pour appanage,
A la Beauté qui brilleroit
Des plus doux charmes de tout âge,
Quand l'Olympe la trouveroit.



Dans l'Histoire qui nous présente,
De chaque Déïté, les traits;
L'une est belle, mais imprudente,
Une autre est sage, sans attraits.
Or il falloit que la Déesse
Réunit, en toute saison,
La fraîcheur avec la sagesse,
Les grâces avec la raison.



Parmi ce qu'aux Cieux on adore,
Une telle Divinité
Ne s'étant point montrée encore,
L'Arbre, sans Patrone, est resté.
Mais il trouve, aux bords de la Seine,
Celle qui doit le protéger;
Bl... son destin vers vous l'entraîne,
C'est pour vous qu'est fait l'Oranger.

M. de Lille.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE

DE L'AMOUR AU VILLAGE.

LUCAS me disoit l'autre jour :
Tout s'aime en ce riant bocage ;
Aimons-nous donc à notre tour :
  L'Amour n'est qu'un badinage.
Non, non, Colette depuis peu,
Soupire & gémit en cachette ;
Ah ! c'est l'amour qui l'inquiette :
  L'amour n'est pas un jeu.



Le cœur ne ressent à la Cour
Qu'une ardeur tranquille & volage ;
On s'aime, on s'oublie en un jour :
  L'amour n'est qu'un badinage ;
Mais au Village, c'est un feu
Qui gagne toujours, qui dévore ;
On s'aime, il faut s'aimer encore :
  L'amour n'est pas un jeu.



Quand j'ons bian pris de ce doux jus,
J'aimons Lisette davantage ;

Dam : c'eſt bras deſſous, bras deſſus :
L'amour n'eſt qu'un badinage.
Mais palſangué ! j'en fais l'aveu,
Quand j'nons bû que de l'iau claire,
Liſette a biau dire & biau faire :
L'amour n'eſt pas un jeu.



Ma mere dit que tout Amant
Eſt dangereux ; c'eſt bien dommage !
Va, me dit Guillot ! elle ment :
L'amour n'eſt qu'un badinage.
Sur l'herbe, aſſoyons-nous un peu,
Je veux te le faire connoître :
Mais il m'y fit bien voir, le traître,
Qu'amour n'eſt pas un jeu.



Iris, avec un ſeul pompon,
Embellit ſon jeune viſage ;
La toilette, pour ce tendron,
N'eſt qu'un ſimple badinage.
Mais pour Aminte, qui dans peu
Aura ſa trentaine complette,
Je réponds bien que la toilette
Ne ſera pas un jeu.



Tant qu'avec ſa femme, un mari
Fournit aux frais du mariage,
On le mitonne, il eſt chéri:
L'hymen n'eſt qu'un badinage.
Mais laiſſe-t-il mourir ſon feu,
Les ſoupçons troublent le ménage;
On gronde, on crie, on fait tapage:
L'hymen n'eſt pas un jeu.



Maman rit de mes rendez-vous
Avec des garçons de mon âge,
Et croit bonnement que pour nous,
L'amour n'eſt qu'un badinage;
Mais j'ai mes douze ans depuis peu;
Si je laiſſe faire Liſandre,
Maman pourra bientôt apprendre,
Qu'amour n'eſt plus un jeu.

RÉMOND DE SAINT-ALBINE.



A ZULMÉ.

AIR *de Joconde.*

L'AMOUR nous parle par vos yeux ;
 Il nous flatte, il nous touche :
Il folâtre dans vos cheveux ;
 Il rit sur votre bouche.
Par-tout en vous, ce Dieu vainqueur
 Se présente avec grace ;
Quoi! seulement dans votre cœur,
 N'auroit-il point de place ?



BOUQUET

A M. LE COMTE DE S. F,

Pour le jour de ſa Fête.

AIR *des Triolets.*

CÉLÉBRONS la fête aujourd'hui
Du Saint que tout le monde aime ;
De notre unique & cher appui,
Célébrons la fête aujourd'hui.
Le verre à la main, devant lui,
Lui verſant raſade à lui-même,
Célébrons la fête aujourd'hui
Du bon Saint que tout le monde aime.



C'eſt là vraiment un Bienheureux,
Digne qu'on le fête à la ronde ;
Il eſt l'objet de tous les vœux :
C'eſt-là vraiment un Bienheureux.
Pour niche, content & joyeux,
Il a le cœur de tout le monde :
C'eſt-là vraiment un Bienheureux,
Digne qu'on le fête à la ronde.



Auſſi-tôt que vous l'invoquez,
Il fait miracles par centaines;
D'aide jamais vous ne manquez,
Auſſi-tôt que vous l'invoquez:
Et non pas ces Saints requinqués,
Qui vous font faire des neuvaines.
Auſſi-tôt que vous l'invoquez,
Il fait miracles par centaines.



De bien des maux le Saint guérit,
Et ſur-tout de l'indifférence:
Belles qu'il aime & qu'il chérit,
Le Saint de bien des maux guérit.
Elevez vers lui votre eſprit:
Vous en ferez l'expérience.
Le Saint de bien des maux guérit,
Et ſur-tout de l'indifférence.

PIRON.



L'HEUREUX DÉCLIN.

AIR : *Un peu d'amour, un peu de vin.*

Un peu d'amour, un peu de vin,
Font une vie
Digne d'envie ;
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font un heureux destin.
Tircis, auprès de Lisette,
Soupiroit toujours en vain ;
Il fit boire la follette ;
Elle s'attendrit soudain.
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font une vie
Digne d'envie ;
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font un heureux destin.



L'Amour qui vit la Bergere
Se livrer au Dieu du vin,
Vint se mêler de l'affaire ;
Tous trois chantèrent soudain :
Un peu d'amour, &c.



Dans le prochain bocage,
L'Amour les conduit tous deux ;
Ils n'avoient, ſous cet ombrage,
Aucun témoin de leurs feux.
Un peu d'amour, &c.



Amans qui, près d'une Belle,
Formez d'inutiles vœux ;
Faites boire la cruelle,
C'eſt le moyen d'être heureux.
Un peu d'amour, un peu de vin
Font une vie
Digne d'envie ;
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font un heureux deſtin.



LE SOLDAT FRANÇOIS.

MALGRÉ la Bataille
Qu'on donne demain,
Ça, faisons ripaille,
Charmante Catin !
Attendant la gloire,
Prenons le plaisir,
Sans lire au Grimoire
Du sombre avenir.



Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du Corps-de-Garde
Je te fais planter ;
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé.



Narguant tes Compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.

Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi,
Et jamais rogome
Ne fut bu ſans toi.



Tiens, ſerre ma pipe,
Garde mon briquet;
Et ſi la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu ſois la ſeule
Dans le Régiment,
Qu'ait le brûle-gueule
De ſon cher Amant.

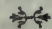


Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes,
Achéve ton vin.
Mais, quoi! de nos Bandes
J'entends les tambours?
Gloire, tu commandes:
Adieu mes Amours.

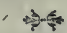
MANGENOT.

LES FLEURETTES.

On voit encor des Belles
D'un cœur ſimple & ſans fard ;
N'employez auprès d'elles
Ni les préſens, ni l'art ;
Offrez rubans, chanſonnettes :
Quand l'or ne peut réuſſir,
Souvent on fait attendrir
Par des fleurettes.



Sous un ormeau, Thémire
Filoit ſon lin un jour :
Tircis la voit, l'admire,
Et s'enivre d'amour.
Il cueille des violettes,
Qu'il noue avec des faveurs :
Souvent on gagne les cœurs
Par des fleurettes.



D'une roſe en échange
Je ſerai ſatisfait ;
Bergere, que j'arrange
Moi-même ce bouquet :

Berger, qu'eſt-ce que vous faites?
Dans ſon ſein il le nichoit :
L'Amour malin ſe cachoit
Sous ces fleurettes.



Alors, ſur une roſe,
Tircis porte la main ;
Le tendre Amour diſpoſe
Thémire à ce larcin.
Ils ſont ſeuls dans ces retraites :
Tircis preſſe avec ardeur ;
Thémire donne une fleur,
Pour des fleurettes.

M. FAVART.



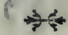
L'AMANT PARFAIT.

AIR : *Mon cœur charmé de ſa chaîne.*

JE ne croyois pas poſſible,
Que je puſſe aimer jamais :
Mais, hélas ! d'un cœur paiſible,
Dont Félix troubla la paix.
Il m'prit . . . il m'prit . . .
Par où je ſuis fort ſenſible ;
Par ſa grace & ſon eſprit.



Mon Amant eſt ſans richeſſes :
Mais il eſt plein de talens ;
Plus civil que ces eſpéces
Que l'on nomme des Galans,
Il m'fait . . . il m'fait . . .
Il m'fait tant de politeſſes,
Que je le trouve parfait.



L'Amour promet, quand on s'aime,
Les plaiſirs & le bonheur :
Mon Amant, dans ce ſyſtême,
A bien affermi mon cœur :

Il m'met . . . il m'met . . .
Au comble du bonheur même :
L'Amour tient ce qu'il promet.

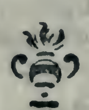
M. Collé.

A MADAME DE**.

Air : *Que je regrette mon Amant !*

Quand vous venez dans nos Vergers
Voyez les maux que vous y faites ;
Vos yeux font mourir les Bergers,
Et votre gozier, les fauvettes.
Qui chantera donc le Printems,
S'il n'eſt plus d'oiſeaux ni d'Amans ?

De la Tour.



LA FOIBLESSE DE L'AMOUR.

AIR *de la Romance de Gaviniez.*

QUE l'on eſt foible en aimant !
La moindre choſe eſt un aiman :
C'eſt d'abord un ſoupir,
Enſuite un deſir,
Puis le plaiſir.
Comment ſe défendre,
Pour peu que l'on ait l'ame tendre ?
Un Amant qui plaît,
Eſt ſi bien fait
Pour tout entreprendre !
Nous l'évitons, il nous ſuit ;
Nous courons, le traître pourſuit.
Il nous devine, hélas !
L'Amour, bientôt las,
Fait un faux pas ;
Une voix ſévere
Nous dit : fuyez, fuyez Bergere ;
Que gagne l'honneur,
Quand notre cœur
Nous dit le contraire ?
Que l'on eſt foible en aimant !

La moindre chose est un aimant
C'est d'abord un soupir,
Ensuite un desir,
Puis le plaisir.

LA FAUSSE AMITIÉ.

BÉLISE, pour l'Amour, vous êtes sans pitié;
Mais, sous le beau nom d'amitié,
Vous souffrez, près de vous, que chacun s'établisse.
Connoissez-mieux l'effet de vos attraits charmans;
Et, croyez-moi, je suis complice,
Tous vos amis sont vos Amans.

LA SABLIERE.



LES REMERCIMENS.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

DANS un bois je vis l'autre jour
Villageoise jolie,
Et qui me parut, en amour,
N'être pas aguérie.
En l'abordant, sur sa beauté,
Je vantai fort la Jouvencelle :
Ah ! me dit-elle,
Monsieur, en vérité !
Vous avez bien de la bonté.

Tes yeux ; lui dis-je, mon Enfant,
Ont pénétré mon ame ;
Je mourrai, si, dans cet instant,
Tu n'appaises ma flâme ;
De l'un & de l'autre côté,
J'applique un baiser à la Belle :
Ah ! me dit-elle, &c.



A ces mots, la reconnoissant
Simple autant que charmante,

Je devins plus entreprenant,
Elle, plus complaiſante.
Certes, m'écriai-je enchanté,
Cette gorge eſt d'une Pucelle :
Ah! me dit-elle, &c.



Ma main, au gré de mes deſirs,
Et conſtante & volage,
Sur un ſein fait pour les plaiſirs,
Termine ſon voyage :
Que d'appas, dis-je tranſporté,
Ton joli cotillon recelle!
Ah! me dit-elle, &c.



Aſſéyons-nous ſur ce gazon,
Lui dis-je, mon Aimable.
Fort-bien : Prends à préſent leçon
D'un jeu tout agréable.
Pouſſant à bout la liberté,
Je ne la trouvai point rebelle :
Ah! me dit-elle, &c.



Tous les deux, dans l'étroit ſéjour
Qu'habite le délice,
Nous préparions au Dieu d'amour,
Un ardent ſacrifice ;

Quand ſon petit cœur agité,
Fit tourner ſa vive prunelle :
Ah! me dit elle, &c.



Contens trois fois, nous nous quittons;
La Belle s'en afflige.
Souvent je viens en ces cantons :
Conſole-toi, lui-dis-je :
Demain, dans ce bois écarté,
Je te promets leçon nouvelle :
Ah! me dit-elle,
Monſieur, en vérité!
Vous avez bien de la bonté.

GALLET.



LA FOUGERE.

Vous n'avez pas, ſimple Fougere,
L'éclat des fleurs qui parent le Printems ;
Mais leur beauté ne dure guere,
Et vous nous plaiſez en tous tems.
Vous offrez des ſecours charmans
Aux plus doux plaiſirs de la terre :
Vous ſervez de lit aux Amans,
Aux Buveurs vous ſervez de verre.
Vous ſervez de lit aux Amans,
Aux Buveurs vous ſervez de verre.

ROCHEBRUNE.



LE PHÉNIX.

AIR : *Que ne suis-je la fougère ?*

OH ! qu'heureuse est ma fortune !
Oh ! combien est grand mon heur !
D'être seul retenu d'une,
Pour fidele serviteur !
Par sus toutes elle est vue
Pleine de grace & beauté,
Et suis sûr qu'elle est pourvue
Beaucoup plus de loyauté.



O vous qui ne l'avez vue,
Voyez-la pour votre bien ;
Puis jugez, l'ayant connue,
L'heur que ce m'est d'être sien.
Mais la voyant si parfaite,
Gardez-vous bien un chacun :
Car pour blesser elle est faite,
Et de tous n'en guérir qu'un.

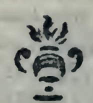
BUSSI D'AMBOISE.



L'AMANT GÉNÉREUX.

AIR *de Joconde.*

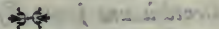
C'EST le ſentiment général
De toute la Sorbonne,
De faire le bien pour le mal,
Comme Dieu nous l'ordonne :
Je voudrois, par un ſaint deſir
Pour la jeune Climène,
Lui donner autant de plaiſir
Qu'elle m'a fait de peine.



SUR LES GENS DE COUR.

AIR : *Laire la, laire lanlaire.*

IL faut toujours aux Grands Seigneurs
Rendre toute ſorte d'honneurs ;
Les aimer, c'eſt une autre affaire.
Laire la, laire lanlaire ;
Laire la, laire lanla.



Qui ne les connoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami ;
Qui les connoît bien, ne l'eſt guere.
Laire la, &c.



Ils ſont d'un commerce très-doux,
Tant qu'ils ont affaire de vous ;
Hors de là, c'eſt tout le contraire.
Laire la, &c.



Comme ſi tout leur étoit dû,
Chez eux, d'un ſervice rendu,
L'ingratitude eſt le ſalaire.
Laire la, &c.



Approcher d'eux comme du feu,
Les bien connoître & les voir peu,
C'est le mieux que vous puissiez faire.
Laire la, laire lanlaire;
Laire la, laire lanla.

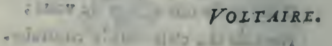
REGNIER DESMARAIS.

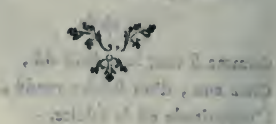
LE MOUCHOIR

Présenté à une jeune Esclave, par le Sultan.

CE gage précieux de mon ardeur extrême,
A l'Amour, autrefois, a servi de bandeau;
Et ce Dieu, de son front, l'a détaché lui-même,
Pour mieux voir aujourd'hui son triomphe nouveau,
Et pour en orner ce que j'aime,
Et pour en orner ce que j'aime.

VOLTAIRE.





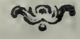
LA TOILETTE DES GRACES.

AIR : *A l'ombre de ce verd Bocage.*

CHARMANS objets que la Nature
Orna de ſes dons les plus doux,
L'art enchanteur de la parure
Ne fut point inventé pour vous :
Qu'un voile modeſte nous cache
Ces fleurs, ces tréſors de beauté ;
L'heureuſe main qui le détache
Y trouve plus de volupté.



D'une gaze légere & fine,
L'Amour couvre ſa nudité ;
Mais l'œil fripon qui l'examine
N'en échappe aucune beauté.
Voyez les Graces ingénues,
Leur vue enflamme le deſir :
Elles ne ſont qu'à demi nues,
La décence ajoute au plaiſir.



L'AMANT BUVEUR.

Si tu veux que je boive, ami,
Buvons à celle que j'adore;
Je n'y ſaurois boire à demi:
Verſe-moi tout plein, verſe encore.
Ni l'Amour, ni Bacchus n'en ſeront point jaloux:
S'ils avoient vû celle que j'aime,
L'Amour y boiroit comme nous,
Et Bacchus l'aimeroit de même.
S'ils avoient vu celle que j'aime,
L'Amour y boiroit comme nous,
Et Bacchus l'aimeroit de même.

PONT-DEVEL.



LA CONSTANCE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

JE l'aimois d'un amour ſi tendre ,
Celle qui cauſe mes tourmens !
Elle a condamné , ſans l'entendre ,
Le plus fidele des Amans.
Grands Dieux ! que je la trouvois belle ,
Quand ſes regards m'ouvroient les Cieux !
Qui l'eût cru , que de ſi beaux yeux
Deviendroient ceux d'une cruelle ?



Loin de ſa préſence chérie,
Je ne vis que par mon amour ;
Ma raiſon , mon ame , ma vie ,
Tout eſt au lieu de ſon ſéjour.
Mon ſeul plaiſir , ma ſeule affaire
Eſt d'y ſonger à tout moment ;
Prononce-t-on ce nom charmant ?
Tout Étranger devient mon frere.



Sans eſpoir que ma voix l'attire ,
Ma voix l'appelle triſtement.

Je regarde, & mon cœur ſoupire
D'avoir appellé vainement.
Son nom, dans ce ſéjour ſauvage,
Eſt gravé ſur tous les ormeaux ;
Il va croître avec leurs rameaux :
Mon amour croîtra davantage.

LA BRUERE.

LA MAUVAISE RECETTE.

AIR : *Un Inconnu, pour vos charmes, ſoupire.*

EN VAIN je bois pour calmer mes allarmes,
Et pour chaſſer l'Amour qui m'a ſurpris :
Ce ſont des armes
Pour mon Iris ;
Le vin me fait oublier ſes mépris,
Et m'entretient ſeulement de ſes charmes.

Le Marquis DE LA FARE.



L'AMOUR SINCERE.

Dans nos Hameaux, la paix & l'innocence,
Des cœurs conſtans rempliſſent les deſirs,
Et l'enjoument, ſoumis à la décence,
Sans en rougir, anime nos plaiſirs.
L'heureux Amant, toujours tendre & fidele,
Dans ſes diſcours peint ſa ſincérité;
Et lorſqu'il jure une flamme éternelle,
Sans ſe maſquer, il dit la vérité.



Si quelquefois, au bord d'une onde pure,
La jeune Iris contemple ſes appas,
Elle ne veut compoſer ſa parure
Qu'avec les fleurs qui naiſſent ſous ſes pas.
Ainſi fuyant une grace étrangere,
Elle tient tout de ſa ſimple beauté;
Et le ſeul art qui plait à la Bergere,
Eſt l'art d'aimer avec fidélité.



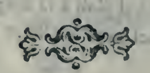
Quand la Nature ici ſe renouvelle,
L'Amour paroît ranimer ſes ardeurs;
Mais nous brûlons d'une flamme ſi belle,
Que la ſaiſon ne peut rien ſur nos cœurs.

Les doux liens d'une pure tendreſſe,
Ne ſont pas faits pour dépendre du tems;
Pour les ſerrer, nous les chantons ſans ceſſe,
Et notre Amour eſt toujours au Printems.

L'IMAGE DE L'AMOUR.

VOIS, à l'ombre de ce tremble,
Voler enſemble
Deux Papillons :
Ils formoient deux tourbillons ;
L'Amour en un ſeul les raſſemble.
A nos cœurs, dans ce ſéjour,
Tout peint l'Amour,
Tout n'eſt qu'amour.

M. FAVART.



LE SOUVENIR.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

CERTAIN jour, la jeune Nérine
Exprimoit ainſi ſes regrets
Sur le penchant d'une colline
Témoin de ſes plaiſirs ſecrets.



L'Amant ſe fait bien vîte entendre,
Quand le cœur nous parle pour lui.
Pourquoi Tircis fut-il ſi tendre,
Ou ne l'eſt-il plus aujourd'hui ?



Gazon, où ſur les dons de Flore
Je me plaiſois à badiner,
Vous vîtes ſon ardeur éclore,
Et vous la vîtes couronner.



Ah! diſoit-il dans ſon ivreſſe,
Je brûle du feu de tes yeux :
Il me le répétoit ſans ceſſe,
Et me le prouvoit encor mieux.



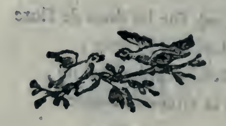
Dans ce ſentier, quoique novices,
Nous marchions à pas de géant ;
Et mille torrens de délices
Nous plongeoient dans un doux néant.



Ce néant, ſelon notre envie,
Jamais ne duroit trop long-tems ;
Et nous revenions à la vie,
Pour mourir à tous les inſtans.



Raviſſemens inexprimables,
Vous qui formez ſeuls les beaux jours ;
Que n'êtes-vous donc moins aimables,
Ou que ne durez-vous toujours !



A MADAME DE**,

Servant à Table.

AIR : *Le jeune Berger qui m'engage.*

QUE j'aime cette main charmante !
Qu'elle a de grace à nous servir !
Tout ce qu'un autre me présente,
Me fait cent fois moins de plaisir.
L'eau semble venir à la bouche,
Par les morceaux que vous donnez ;
Et les mêts que cette main touche
M'en semblent mieux assaisonnés.



Quand le bouchon d'une bouteille,
Sous ces beaux doigts part sans effort,
Vous charmez le Dieu de la Treille,
L'Amour est jaloux de son sort.
Ah ! que ce sont de sûres armes
Pour mettre un Amant sous vos Loix,
De joindre à des yeux pleins de charmes,
Des graces jusqu'aux bouts des doigts !

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

A UNE PETITE FILLE
DE DOUZE ANS.

EH ! quoi, dans un âge si tendre,
On ne peut déja vous entendre,
Ni voir vos yeux sans mourir ;
Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle.
Attendez, petite cruelle,
Attendez, pour blesser, que vous sachiez guérir.

BOIS-ROBERT.



L'HEUREUSE ERREUR.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

QU'IMPORTE à mes tendres deſirs,
Qu'Iris ſoit coquette ou ſincere !
Tout ce qui m'offre des plaiſirs,
N'eſt-il pas en droit de me plaire ?



Pourquoi, dans nos amuſemens,
Chercher tant de délicateſſe ?
L'erreur nourrit nos ſentimens ;
Souvent la vérité les bleſſe.



L'Amour n'eſt qu'une fiction,
Une fable aimable & légere.
Heureux qui, ſans réflexion,
Peut ſe prêter à ſa chimere !



Une Belle eſt comme une fleur,
Dont on chérit la découverte :
Si-tôt qu'elle ouvre trop ſon cœur,
Elle nous annonce ſa perte.



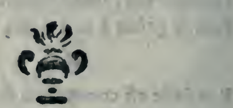
De l'art séduisant de charmer,
On ne m'entendra pas me plaindre.
Qu'importe qu'on sache m'aimer?
Pourvû que l'on sache bien feindre.

DE LA GARDE.

LA MÉPRISE.

QUAND Iris prend plaisir à boire,
Bacchus croit que c'est pour sa gloire;
Mais l'Amour en a tout l'honneur.
Car, en buvant, le vin la rend si belle,
Que le plus altéré Buveur
S'enivre moins de sa liqueur,
Que de l'Amour qu'il prend pour elle.

LAFOND.



LE CONTRASTE.

AIR : *Et voilà comme, & voilà justement.*

TIMIDE, froid & languissant,
Blaise me glace, en disant qu'il m'adore.
Pierrot, plus vif & plus pressant,
Par ses transports m'amuse infiniment.
Dès le matin, avant l'aurore,
Il vient à moi tout en batifolant.
Et voilà comme, & voilà justement,
Comme il faut que fasse un Amant.



Si Blaise m'apporte un œillet,
Il est offert d'une façon si gauche,
Que cet hommage me déplait ;
Vive Pierrot pour donner un bouquet !
Dès qu'il m'apperçoit il s'approche,
Puis dans mon sein le place galamment.
Et voilà comme, &c.



Lorsque, seulette & sans témoin,
Je vais au bois y rêver à l'ombrage,
Ou reposer sur le sainfoin,
Blaise me guette & me lorgne de loin.

Pierrot, plus au fait de l'ufage,
Dans un Bofquet me devance & m'attend.
Et voilà comme, &c.



Quand je prends Blaife pour danfer,
A peine, hélas! entre-t-il en cadence;
Un rien fuffit pour le laffer,
Et jamais il ne veut recommencer.
Mais Pierrot a l'air à la danfe;
Quand il s'y met, ah! qu'il y va gaïement!
Et voilà comme, &c.



Si j'invite Blaife à jouer
Du flageolet le foir dans la prairie,
Plus d'une heure il fe fait prier;
A peine a-t-il la force d'entonner.
Pour Pierrot, dès que je l'en prie,
Son chalumeau d'enfler au même inftant.
Et voilà comme, & voilà juftement,
Comme il faut que faffe un Amant.



LE BONHEUR.

J'ai vu, de nôtre Roi,
La Cour & l'équipage :
Tiens, Lisette, avec toi,
J'aime mieux le Village. *Bis.*



On y goûte à loisir
Une gloire importune ;
Nous avons le plaisir,
Il vaut bien la fortune. *Bis.*



Sans le brillant fracas
De la Grandeur Suprême,
Ton Berger, dans tes bras,
N'est-il pas Roi lui-même ? *Bis.*



Mon Louvre est un berceau,
Mon Sceptre une houlette,
Mon Empire un troupeau,
Et le cœur de Lisette. *Bis.*



Ceint de Myrthes fleuris,
Que tu cueillis toi-même,
Je vois avec mépris
Le plus beau Diadême. *Bis.*



Je vis loin des Grandeurs,
Auprès de ma Maîtresse;
Je n'ai point de flateurs,
Mais son chien me caresse. *Bis.*



L'art s'épuise à la Cour,
Pour le plaisir du Maître;
La Nature & l'Amour
Sous tes pas le font naître. *Bis.*



J'ai vu de notre Roi,
La Cour & l'équipage:
Tiens, Lisette, avec toi,
J'aime mieux le Village.

M. Marmontel.



LE GRAND DÉFAUT.

AIR : *Les plaiſirs de notre Village.*

JE ſens pour la jeune Liſette
Tout ce que jamais dans un cœur,
L'amour & la beauté parfaite
Ont pu faire naître d'ardeur :
Je n'ai qu'une vaine eſpérance
D'être heureux ;
Mais rien n'altere la conſtance
De mes feux.



Des charmes qui brillent en elle,
La Nature a fait tous les frais :
Peut-être on la peindroit moins belle,
De Vénus lui prêtant les traits.
Mais l'ingrate ternit ſans ceſſe
Tant d'appas,
Par un défaut que la Déeſſe
N'avoit pas.

PATIN.



L'AMOUR DÉSARMÉ.

J'AI défarmé l'Amour, & de tout fon bagage,
J'ai pris ce qui pouvoit fervir à mon ménage.
En guife de forêts,
Pour percer mes tonneaux, je me ferts de fes traits;
De fon bandeau, j'ai fait une ferviette;
J'ai fondu fon carquois, pour me faire une affiette.
Et lorfque pour goûter mon vin vieux & nouveau,
Je defcends à ma cave,
Ce fuperbe vainquéur, à préfent mon efclave,
Porte devant moi fon flambeau,
Porte devant moi fon flambeau.

FUZÉLIER.



DIALOGUE.

APOLLON ET UNE MUSE.

AIR *de la Confession.*

APOLLON.

QUE je vois d'abus,
De gens intrus,
Ici ma chere,
Depuis quarante ans,
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs!
D'où nous est venu ce téméraire,
Qu'on nomme Voltaire ?

LA MUSE.

Joli sansonnet,
Bon perroquet
Dès la lisiere,
Le petit fripon
Eut d'abord le vol du chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Tout jeune il voulut
Pincer le Luth
Du bon Homere ;
Et reſſembla fort
Au bon Homere quand il dort.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Maint Drame pillé,
Et r'habillé
A ſa maniere,
Toujours étayé
D'un Parterre bien ſoudoyé.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

L'hiſtoire d'un Roi
Qui, par ma foi,
N'y gagne guere ;
Car il y paroît
Auſſi fou que l'Ecrivain l'eſt.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

De ſon galetas,
Séjour des rats,
On l'ouit braire:
Meſſieurs, je ſuis tout;
C'eſt ici le Temple du Goût.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Une Satire, où
Ce maître fou,
Gaîment s'ingere,
D'être en ce Pays
Votre Maréchal-des-Logis.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Quoique inépte & froid,
Et qu'il ne ſoit
Mâçon, ni Pere;
Il ne fit, un tems,
Que des Temples & des Enfans.

APOLLON.

Ce ſtyle d'Oracle me fatigue ;
Tirez-moi d'intrigue.

LA MUSE.

Ce rare Écrivain
Fit l'Orphelin,
L'Enfant Prodigue,
Et des Temples pour
L'Amitié, la Gloire & l'Amour.

APOLLON.

Ces Temples, que je les conſidere :
Montrez-les, ma chere.

LA MUSE.

Ils ſont tous là bas,
Livrés aux rats,
A la pouſſiere.
Le Dieu de l'ennui
Les occupe ſeul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Pourſuivez, ma chere.

LA MUSE.

En un bloc il mit
L'ame, l'eſprit,
Et la matiere.
Condamnant l'Ecrit,
Thémis une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Maint Epître, un peu
Digne du feu,
Trop familiere,
Où le drôle osa
Trancher du petit Spinosa.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire ?
Dites-moi, ma chere.

LA MUSE.

Tapi dans un coin,
Un peu plus loin
Que la Frontiere,
Quand l'Ecrit flamboit,
A la flamme il se déroboit.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il fit le méchant,
Le chien couchant,
Le réfractaire ;
Et selon le tems,
Montra le derriere ou les dents.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Le rêveur, le fat,
L'homme d'État,
Le débonnaire,
Le beau Courtisan,
Le Charlatan, le Geai du Paon.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Voulant de Newton
Prendre le ton,
Sur la lumiere,
Son mauvais propos
La replongea dans le cahos.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il vendit en Cour,
Par un bon tour
De gibeciere,
Deux fois en un an,
De l'opium pour du nanan.

APOLLON.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il indisposa,
Scandalisa,
L'Europe entiere;
Changeant en P....
La Pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

N'ayant plus maison
Sous l'horison,
Trou, ni chaumiere;
Par-tout sans aveu,
Il demeura sans feu, sans lieu.

APOLLON.

Qu'est donc devenu le téméraire ?
Achevez, ma chere.

LA MUSE.

En Pays perdu,
Il a pendu
La crémaillere;
Mange son gigot,
Et s'endort sur la Sœur-du-Pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le téméraire
Rime à l'ordinaire.

LA MUSE.

Il fait & refait
Ce qu'il a fait,
Ce qu'il voit faire;
Subtil Editeur,
Grand Copiste, & jamais Auteur.

APOLLON.

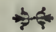
J'ordonne, lors que le téméraire
Sera dans la biere;
Qu'on porte soudain
Cet Ecrivain
Au cimetiere,
Dit communément
Le Charnier de Saint-Innocent;
Et qu'il y soit écrit sur la pierre,
Par mon Sécrétaire:
Ci-dessous gît qui,
Droit comme un I,
Eut perdu la Terre,
Si, de Montfaucon,
Le croc étoit sur l'Hélicon.

PIRON.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

JE ne suis né ni Roi ni Prince ;
Je n'ai ni Ville ni Province ,
Ni presque rien de ce qu'ils ont ,
Et je suis plus content peut-être :
Je ne suis pas tout ce qu'ils sont ;
Mais je suis ce qu'ils veulent être.



Envain , sans la Philosophie ,
L'homme , durant toute sa vie ,
Biens sur biens accumulera :
Il faut , quoiqu'on en veuille dire ;
Ne desirer que ce qu'on a ,
Pour avoir tout ce qu'on desire.



LA SAGESSE AIMABLE.

Bacchus & Sylvie
Ont partagé ma vie ;
Bacchus & Sylvie
M'occupoient tour-à-tour.
Mais à mon âge
On devient ſage ,
Et ſans partage ,
Mon dernier jour
Doit ſe conſacrer à l'Amour.

Le Marquis DE SAINT AULAIRE.



LES REGRETS.

TRISTES regrets fortez de ma penſée ;
Tout me l'apprend, j'ai perdu mon Ami !
Colin m'aimoit, Colin m'a délaiſſée,
Raiſon me dit de l'oublier auſſi ;
Plus je l'aimois, plus mon ame eſt bleſſée ;
Mais, qui jamais me plaira comme lui !



Tous nos Bergers, empreſſés à me plaire,
S'offrent ſans ceſſe à calmer mon ennui ;
Je puis ravir Licidas à Glycere,
Le beau Cléon, pour moi s'eſt attendri ;
Contre un ingrat tout aigrit ma colere.
Mais, qui jamais me plaira comme lui ?



Le grave Orgon, l'oracle du Village,
De mes parens a mandié l'appui.
Le fier Hylas, ſi riche & ſi volage,
Semble pour moi ſe fixer aujourd'hui :
L'ingrat Colin n'eſt ni riche ni ſage ;
Mais, qui jamais me plaira comme lui ?



Parmi les pleurs, l'efpoir & les allarmes,
Mon foible cœur laffé d'avoir langui,
Pour le combattre, effaya d'autres armes,
Dont en fecret ce cœur même a gémi;
Du changement on vante envain les charmes,
Jamais Amant ne m'a plu comme lui.

M. DE LA PLACE.

PORTRAIT DE L'AMITIÉ.

AIR: *Dans un Bois folitaire & fombre.*

LES Amis de l'heure préfente,
Ont le naturel du melon;
Il faut en effayer cinquante,
Avant que d'en trouver un bon.



RONDE A DANSER.

AIR : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

L'AUTRE jour Blaise m'embrassa,
Pass'pour ça, oh ! pass'pour ça.
Mais après cette gaieté-là,
  Voyant maître Blaise
  Se mettre à son aise,
Je lui dis, Compere, alte-là !
Ah ! fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.



Je lui dis, Compere, alte-là !
Fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.
Mais à peine eus-je dit cela,
  Que Blaise me bouche,
  D'un baiser, la bouche.
Je trouvai plaisant ce tour-là.
Ah ! pass'pour ça. Ah ! pass'pour ça.



Je trouvai plaisant ce tour-là,
Pass'pour ça. Ah ! pass'pour ça.
Mais à mes pieds il se jetta,
  Et fit des demandes,

De faveurs plus grandes ;
Vous jugez comme on l'écouta :
Ah ! fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.



Vous jugez comme on l'écouta ;
Fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.
Mais, par un hasard, ce jour-là
Ayant une entorse,
Il me prit de force,
Malgré moi qui voulois bien ça.
Ah ! pass'pour ça. Ah ! pass'pour ça.



Malgré moi qui voulois bien ça.
Pass'pour ça. Ah ! pass'pour ça.
Et tout d'un coup s'arrêta-là.
Ah ! Blaise est tout comme,
Tout comme un autre homme ;
Et je vois qu'il me donnera,
Ah ! fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.



Et je vois qu'il me donnera
Fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.
Il faut joindre à cet Amant-là,
Lucas
Et Jérôme,

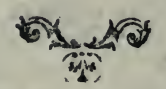
Colas
Et Guillaume,
Bastien,
Julien,
Et cœtera;
Et pass'pour ça. Et pass'pour ça.

M. Collé.

LA RENCONTRE DANGEREUSE.

Dans ces Hameaux, il est une Bergere
Qui soumet tout au pouvoir de ses loix;
Ses graces orneroient Cythere;
Le Rossignol est jaloux de sa voix.
J'ignore si son cœur est tendre:
Heureux qui pourroit l'enflammer!
Mais, qui ne voudroit pas l'aimer,
Ne doit ni la voir ni l'entendre.

Le feu Duc de la Trimouille.



PRIERE A L'AMOUR.

AIR : *Des Billets-Doux.*

AMOUR, ne me trompes-tu pas ?
Serai-je ce soir dans les bras
De l'objet que j'adore ?
Hélas ! sans soupçonner sa foi,
Mon cœur s'allarme, &, malgré moi,
N'en est pas sûr encore.



Ouvre doucement les verroux :
Sans bruit, introduis-le chez nous ;
Crains d'éveiller ma mere.
Que toi, que moi, que mon Amant,
Soyons les seuls, dans ce moment,
Qui veillons sur la terre.



L'AMOUR PRISONNIER.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

POINT de bruit !
Ce réduit
Solitaire
Eſt propre à tendre mes rêts ;
Guettons dans ces Boſquets
Les Oiſeaux de Cythere :
J'en aurai,
Je ſaurai
Leur cachette ;
Mes filets ſont ſous des fleurs ;
Un des Oiſeaux voleurs
S'y jette.



Je ſaute deſſus ma priſe,
En cage elle eſt bientôt miſe.
Quel Oiſeau !
Qu'il eſt beau !
Quel ramage !
Je le ſiffle, il vient chanter
Qu'il ne veut plus quitter
Sa cage.

Il me dit,
Qu'il chérit
L'efclavage.
Mon prifonnier me fait peur ;
C'eft l'Amour, ce trompeur,
Qui dit en fon langage :
Oui, Lifon,
Qu'en prifon
L'on me tienne ;
Je ne veux ma liberté,
Qu'après t'avoir ôté
La tienne.

M. Laujeon.



LES DUPERIES.

SI l'Amour eſt un doux ſervage,
Si l'on ne peut trop eſtimer
Les plaiſirs où l'Amour engage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais ſi l'on ſe ſent enflammer
D'un feu dont l'ardeur eſt extrême,
Et qu'on n'oſe pas l'exprimer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !



Si, dans la fleur de ſon bel âge,
Femme bien faite pour charmer,
Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais s'il faut toujours s'allarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !



Pour complaire au plus beau viſage
Qu'Amour puiſſe jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !

Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la Belle eſt toujours de même,
Sans que rien la puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

MARIGNY.

LES SERMENS DE L'AMOUR.

J'AVOIS promis à ma Maîtreſſe
De l'adorer juſqu'au tombeau;
Sur la feüille d'un arbriſſeau,
J'avois écrit cette promeſſe :
Mais il ſurvint un petit vent;
Adieu la feuille & le ſerment.



L'ÉTEIGNOIR.

AIR : *Pierre Bagnolet.*

D'UN Griſon, Galant ridicule,
L'hiſtoire eſt plaiſante à ſavoir :
Il offroit à fille incrédule
Sa chandelle, & la faiſoit voir.
Sans s'émouvoir,
Sans s'émouvoir,
La folette tira ſa mule,
Et la fit ſervir d'éteignoir.



Au lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,
Rioient entr'eux de l'aventure
Du Doyen des Amans blondins.
Ces Dieux badins,
Ces Dieux badins,
Se diſoient : vois-tu la coëffure
Qu'on a miſe au Dieu des Jardins ?

Madame DESHOULIERES



LE CALCUL.

AIR : *Toujours ſeule, diſoit Nina.*

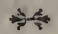
LES raiſons que les Étourdis
Contoient jadis aux Femmes,
Montoient au moins à neuf ou dix.
Souvent à plus, Meſdames.
Ces beaux complimens d'autrefois,
Aujourd'hui ſont réduits à trois,
A deux, même un :
Je ſais quelqu'un
Qui rend encor ce calcul
Nul.



LE RUISSEAU.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

RUISSEAU qui baignes cette plaine,
Je te reſſemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.



Tu fais éclore des fleurettes :
J'en produis auſſi quelquefois ;
Tu gazouilles ſous ces coudrettes :
De l'Amour j'y chante les loix.



Ton murmure flatteur & tendre
Ne cauſe ni bruit ni fracas :
Plein du ſouci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'eſt tout bas.



Rien n'eſt, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots :
L'ardeur, qui dans mon ſein réſide,
N'eſt pas moins pure que tes eaux.



Des vents qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés :
Des jeux cruels de la Fortune,
Mes ſens ne ſont jamais troublés.



Je reſſens, pour ma tendre amie,
Cet amoureux empreſſement
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris ſi conſtamment.



Quand Thémire eſt ſur ton rivage,
Dans tes eaux on voit ſon portrait :
Je conſerve auſſi ſon image ;
Dans mon cœur elle eſt trait pour trait.



Tu n'as point d'embuche profonde :
Je n'ai point de piége trompeur ;
On voit juſqu'au fond de ton onde :
On lit juſqu'au fond de mon cœur.



Au but preſcrit par la Nature,
Tu vas d'un pas toujours égal,
Juſqu'au tems ou par ſa froidure
L'hiver vient glacer ton cryſtal.



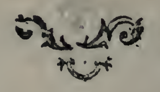
Sans Thémire, je ne puis vivre ;
Mon but à ſon cœur eſt fixé ;
Je ne ceſſerai de la ſuivre
Que quand mon ſang ſera glacé.

M. PANARD.

LES PALES COULEURS.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

LA fille qui cauſe vos pleurs,
Eſt morte des pâles couleurs,
Au plus bel âge de ſa vie ;
Pauvre fille que je te plains,
De mourir d'une maladie,
Dont il eſt tant de Médecins !



L'UNION UNIVERSELLE.

DANS l'Univers, tout aime, tout desire;
Du tendre Amour tout peint la volupté:
Si le Papillon vole avec légereté,
Un autre Papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se carresser;
Le Lierre à l'Ormeau, s'unit pour l'embrasser;
Les Oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre:
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux,
Qui se cherchent pour se confondre.

M. FAVART.



CHACUN A SON TOUR.

AIR : *N'avez-vous pas vu l'Horloge ?*

CE mouchoir, belle Raimonde,
Va contre votre intérêt;
Il cache une gorge ronde...
Oh! ça, Monſieur, s'il vous plaît!
Ne dérangez pas le monde,
Laiſſez chacun comme il eſt.

Belle, êtes-vous auſſi blonde,
Qu'à vos ſourcils il paraît?
Je veux voir cela, Raimonde...
Oh! ça, Monſieur, s'il vous plaît!
Ne dérangez pas le monde,
Laiſſez chacun comme il eſt.



Faudra-t-il que je vous gronde?
Le traître!... qu'eſt-ce qu'il fait?...
Ah! je vous tiens bien, Raimonde!
A votre tour, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laiſſez chacun comme il eſt.



A MADAME DE**.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

QUAND j'aime beaucoup, j'écris peu :
C'est un art que mon cœur ignore ;
Le silence nourrit mon feu,
Et sous ma plume il s'évapore.



Je m'effarouche de l'éclat;
J'aime moins dès qu'on me devine ;
Le bruit peut convenir au Fat :
L'Amour vrai marche à la sourdine.



Craignez nos Muses indiscrettes ;
Eglé, je le dis sans détours :
Les Vers & les Chants des Poëtes
Sont les Fanfares des Amours.

M. DORAT.

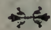


LES ACCIDENS,

VAUDEVILLE.

AIR : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

DES Galans, Isabelle,
Croyoit avoir le choix,
Et vouloit, disoit-elle,
Prendre la fleur des pois.
Cependant cette Belle
Prend Monsieur l'Intendant :
Voilà ce qui s'appelle
Un accident.



La malheureuse Hortense
Vient de perdre à Paphos
Un Procès d'importance,
Qu'on jugeoit à huit-clos ;
Son Avocat, dit-elle,
Resta court en plaidant :
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.



Iris croit plus honnête
De n'avoir qu'un Amant ;
Mais dans le tête-à-tête,
Son bon cœur la dément.
Hélas ! c'eſt plus fort qu'elle,
Dit-elle, en ſe rendant :
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.



Une fille cruelle
D'abord me refuſa
D'une façon cruelle,
Puis elle s'appaiſa ;
Elle fut plus cruelle
En me tout accordant :
Voilà ce que j'appelle
Un accident.

M. Collé



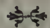
LA CURIOSITÉ PUNIE.

AIR *des Folies d'Efpagne.*

Je trouve un jour fur l'herbette fleurie
Un petit arc, des fléches, un carquois :
Je ne voyois pourtant dans la prairie
Aucun Chaffeur ; j'étois loin du bois.



D'abord j'ai peur, je m'enfuis au plus vîte,
Puis je reviens, mais fans trop approcher :
J'avance un peu, j'examine, j'héfite,
J'avois pourtant grand defir d'approcher.



Tout à l'ent[illegible]r avec foin je regarde ;
Je m'enha[illegible]s, me croyant fans témoin ;
A m'en f[illegible] alors je me hafarde :
J'aurois m[illegible] de le jetter bien loin



Je prends un trait, j'admire fa figure ;
Il étoit d'or, il paroiffoit charmant ;
Ah ! tout-à-coup, je fens une bleffure :
Je fais un cri, j'entends rire à l'inftant.



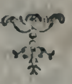
Ah ! ah ! vraiment, vous êtes curieuſe,
Dit une voix, mais à tort vous pleurez ;
Une autre fois vous ſerez plus heureuſe :
Pour cette fois vous vous en ſouviendrez.

IN-PROMPTU

A un joli Maſque, dont on ne pouvoit découvrir le ſexe.

ÊTES-VOUS de Pſyché l'Amant,
Ou bien la Déeſſe ſa mere ?
Sous cet équivoque ornement,
Vous raſſemblez tout l'art de plaire ;
Et je m'engage également,
Ou pour Florence, ou pour Cythere.

LA FAYE.



LE VERGER DE L'AMOUR.

Romance du Tonnelier.

DANS un Verger, Colinette
Vit un jour un beau raiſin
lle ſe croyoit ſeulette,
îte elle y porte la main :
Prenez garde, Colinette,
L'Amour veille en ce Jardin.



Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendoit là ;
Il ſaiſit ſa main bien vîte,
Et de ſon arc la bleſſa :
La pauvre fille interdite,
Fit un cri, puis ſoupira.



Ah ! ah ! dit-il, ma Poulette,
Vous venez donc vendanger :
La faute, belle indiſcrette,
Va vous donner à ſonger.
En vendange, une fillette,
Court ſouvent plus d'un danger.

AUDINOT.

CHANSON A BOIRE.

D'ou vient, diſoit Lucas, qu'on voit entre ces Rois
Toujours maille à partir, toujours quelqu'anicroche?
Morguene, entre nous, ſans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres Villageois.
En voici la raiſon, me ſemble,
Lui répondit Grégoire en eſprit fort :
Le moyen qu'ils ſoyons d'accord ?
Ils ne buvons jamais enſemble.
Le moyen qu'ils ſoyons d'accord ?
Ils ne buvons jamais enſemble.

AUTREAU.



LE TOURTEREAU
TUÉ A LA CHASSE.

AIR *De la Romance de Gabrielle de Vergy.*

Cœur pur où régnoit l'innocence,
Touchante image du bonheur !
Modéle heureux de la constance,
Symbole aîlé de la douceur !
D'un plomb que le salpêtre anime
Tu reçois le coup dans tes flancs;
Tu meurs, hélas ! triste victime
De nos cruels amusemens.



J'ai vû... j'ai vu ta jeune Amante,
Sensible au coup qu'on t'a porté,
S'éloigner d'une aîle tremblante,
Et fuir d'un vol précipité:
Heureuse, si la main cruelle
Sous qui tu tombas expirant,
L'eut, par une atteinte mortelle,
Rejointe à son fidéle Amant !



Je la suivis dans un bocage,
Où, s'enivrant de ses douleurs,

Son trifte & douloureux ramage ,
A mes yeux arracha des pleurs ;
De l'écho , la Nymphe attendrie ,
Répéta fes tendres accens ;
Ecoute-les , ombre chérie ;
Je les retiens , je te les rends.



» Ainfi l'on t'enléve à ma flamme !
» Ainfi s'éteignent nos amours !
» La mort, fans refpecter leur trame ,
» A pu trancher de fi beaux jours !
» Quel crime ? . . . peut-être infidéle ? . . .
» Non, non , tu ne la fus jamais :
» Notre tendreffe mutuelle
» Servoit d'exemple en nos forêts.



» Un même jour nous donna l'être ;
» D'époux conftans , gages chéris ,
» Un même berceau nous vit naître ,
» Toujours heureux , toujours unis ;
» L'himen devoit, (amans encore)
» Couronner nos tendres defirs ,
» Quand le printems eut fait éclore
» Un fanctuaire à nos plaifirs.



» De ce témoin de ma tendreffe ,
» De l'arbre où je reçus ta foi,

» Entends la voix de ma triſteſſe;
» Ombre chérie, écoutes-moi :
» Aux pleurs je conſacre le reſte
» Des jours conſacrés au bonheur ;
» Tu meurs, frappé d'un coup funeſte :
» Moi, je mourrai de ma douleur. »



On ſait qu'à leurs moitiés fidéles,
Dans leurs tendres engagemens,
Les innocentes Tourterelles
Gardent la foi de leurs ſermens ;
Depuis ce jour, triſte, mourante,
Elle confie à nos forêts,
D'une voix plaintive & touchante,
Ses pleurs, ſon amour, ſes regrets.



Toi, dont le ſouvenir ſi tendre
Pour jamais nourrira mon cœur,
Charmant oiſeau, puiſſe ta cendre
Être ſenſible à ſa douleur !
Puiſſé-je, au gré de ma tendreſſe,
Comme toi, pour t'avoir chanté,
Vivre chéri de ma Maîtreſſe,
Et mourir auſſi regretté !



LE REPENTIR.

JE voudrois, à mon âge,
(Il en feroit tems)
Être moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage,
D'un Vieillard bien sage,
Tous les sentimens.
Je voudrois, du vieil homme,
Être séparé :
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.
Gens de bien, Gens d'honneur,
A votre savoir-faire
Je livre mon cœur ;
Mais laissez entiere,
Et libre carriere
A ma belle humeur.

COULANGE.



LE

LE PÉCHÉ DE PARESSE.

AIR : *A confeſſe m'en ſuis allé, au Curé de Pomponne.*

TANT que l'homme deſirera
Plaiſirs, honneurs, richeſſe,
Pour les avoir il emploîra
Courage, eſprit, adreſſe;
Tout le relevera,
Larira,
Du péché de pareſſe.



Une Indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéreſſe,
Quand ſon moment d'aimer viendra,
Le Dieu de la tendreſſe
Vous la relevera, &c.



Un jeune Epoux qui ne dira
Qu'un mot de politeſſe,
Un Amant plus poli viendra,
Qui parlera ſans ceſſe,
Et vous le relevera, &c.

Une Veuve qui comblera
D'un Amant la tendresse,
Et qui se tranquillisera
Dans ces momens d'ivresse,
On la relevera,
Larira,
Du péché de paresse.

M. Collé.

A QUI LA FAUTE?

A i r : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

La fécondité qu'on desire
Te manque, & j'en souffre pour toi :
Je m'en consolerois, Thémire,
Si tu pouvois t'en prendre à moi.



LE RÊVE.

AIR : *C'est ainsi qu'un Dieu flatteur.*

LA nuit, dans les bras du repos,
Je crois être auprès de Climène ;
L'Amour, attendri par mes maux,
Nous serre d'une même chaîne.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Calme pour un tems ma peine :
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sçait me déguiser sa rigueur.



Mille baisers délicieux,
Cueillis sur ses levres charmantes,
Dans ces instans faits pour les Dieux,
Confondent nos ames errantes.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Rend mes chaînes moins pesantes :
C'est ainsi, &c.



Tandis qu'avec empressement,
Ma bouche, à la sienne, se colle,
Nous entremêlons tendrement
Les organes de la parole.

C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur,
De mes peines me conſole.
C'eſt ainſi, &c.



D'autres appas enſevelis,
A parcourir je me diſpoſe;
Et déja, ſur deux tas de lys,
J'apperçois deux boutons de roſe.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Trompe un Amant qui repoſe:
C'eſt ainſi, &c.



Je me ſaiſis de ſes deux bras;
Je touche à mon bonheur ſuprême,
Et l'air dont elle ne veut pas,
Eſt plus touchant que le don même.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Pouſſe l'erreur à l'extrême:
C'eſt ainſi, &c.



Enfin vint un raviſſement....
J'ignore la fin de l'hiſtoire.
Un ſurcroît d'aſſoupiſſement
M'en a fait perdre la mémoire.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
M'enivre d'une fauſſe gloire:
C'eſt ainſi, &c.

GRÉCOURT.

CONSEILS AUX CRITIQUES.

Air *du Menuet d'Exaudet.*

Sans humeur,
Sans aigreur,
La Critique
Sait relever les défauts;
Le ſel de ſes bons mots
Réveille, ſans qu'il pique.
L'enjouement,
L'agrément
Eſt ſon ſtyle.
Corrigez en amuſant,
Et ſoyez moins plaiſant
Qu'utile.
Que le trait de l'Epigramme,
Frappe l'eſprit, jamais l'ame.
Epargnez,
Eloignez
La ſatyre.
Zoïle, vain & mocqueur,
En dégradant ſon cœur,
Fait rire.

Un Cenſeur,
Sans noirceur,
Encourage,
S'intéreſſe à nos progrès,
Ne critique jamais
Que pour notre avantage.
Son ſecours
Eſt toujours
Néceſſaire;
Et l'éclat de ſon flambeau,
Loin d'offuſquer le beau,
L'éclaire.

M. FAVART.



LES ÉPOUX INDISCRETS.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

BEC-A-BEC, comme deux Pigeons,
Vous verrai-je ſans ceſſe,
Tour-à-tour, en mille façons,
Faire aſſaut de tendreſſe?
Pour ces plaiſirs, il eſt un tems;
Croyez-moi, couple aimable :
Témoin de vos jeux innocens,
On deviendroit coupable.



Si vous comptez ſur ma vertu,
C'eſt me rendre juſtice :
Mais quand je ſerois revêtu
Du bouclier d'Ulyſſe,
C'eſt inſulter aux Malheureux,
Et tenter leur foibleſſe,
Qu'étaler ainſi, devant eux,
Vainement ſa richeſſe.



L'HEUREUX JOUR.

AIR *des Triolets.*

LE joli jour de S. Michel,
Fut un des beaux jours de ma vie.
Que ſoit à jamais ſolennel
Le joli jour de S. Michel !
A genoux, devant ſon Autel,
Depuis douze jours je m'écrie :
Le joli jour de S. Michel
Fut un des plus beaux de ma vie.



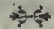
Ce jour, il me tomba du Ciel
Douze pintes de Malvoiſie :
Un rare & joli caſuel,
Ce jour-là me tomba du Ciel.
Mon palais trouvoit bien cruel
De ne ſavourer que du Brie :
Ce jour, il me tomba du Ciel,
Douze pintes de Malvoiſie.

PIRON.



LE DÉPART DE SILVIE.

Quoi ! vous partez sans que rien vous arrête !
Vous allez plaire en de nouveaux climats.
Pourquoi voler de conquête en conquête ?
Nos cœurs soumis ne vous suffisent pas ?
Quoi ! vous partez, &c.



Pere du jour, éclairez son voyage,
Parez les Cieux des plus vives couleurs ;
Ne la voyez qu'à travers un nuage ;
Sur son chemin, faites naître des fleurs.
Pere du jour, &c.



Peuples heureux, qui verrez tant de charmes,
Vous ignorez le sort qui vous attend:
Celle qui cause aujourd'hui nos allarmes,
Vous vendra cher le plaisir d'un instant.
Peuples heureux, &c.

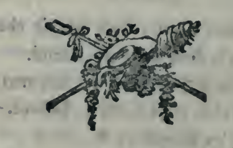
Le Président HÉNAUT.



LA FEMME DE BONNE FOI.

AIR *de Joconde.*

UN jour Climène, en mal d'enfant,
Crioit à pleine tête,
Et son mari, triste & dolent,
Pleuroit comme une bête.
Tout beau, tout beau ! ne pleurez pas,
Dit la fine Climene :
Car, par ma foi, vous n'êtes pas
La cause de ma peine.



LE RUISSEAU.

Sur l'ancien refrain : Félicité paſſée, &c.

L'AMOUR charmoit ma vie
L'Amour fait mon malheur :
Je plaiſois à Silvie,
Et j'ai perdu ſon cœur.
Félicité paſſée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma penſée
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir !



Voyez cette eau ſi belle,
Couler ſous ce berceau :
Autrefois l'Infidelle
Venoit à ce ruiſſeau.
Félicité, &c.



C'étoit dans ce lieu ſombre,
Le ſoir des jours d'été,
Qu'Amour alloit, dans l'ombre,
Attendre la Beauté.
Félicité, &c.

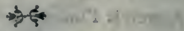
Ses pas, dans le bocage,
Quand le vent se taisoit,
Agitoient le feuillage,
Et mon cœur palpitoit.
Félicité, &c.



Quelle douce harmonie
Forment les flots légers,
La voix de ma Silvie,
Et le bruit des baisers!
Félicité, &c.



Vers ce lieu que j'adore,
Portant toujours mes pas,
J'y viens l'attendre encore,
Mais elle n'y vient pas.
Félicité, &c.



Ruisseau, si dans ta course
Tu peux la rencontrer;
Dis que, près de ta source,
Tu m'as vu la pleurer.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir;
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

M. DE LA HARPE.

LA FEINTE COLERE.

Dans un bosquet, près du Hameau,
Colin caressoit Isabeau :
La jeune Bergere,
D'une main légere,
Le repoussoit,
Le nommant téméraire ;
Et lui juroit
Qu'elle appelleroit.

Sa Chienne, qui voyoit cela,
Croyant l'obliger, aboya ;
La Belle, inquiette,
Saisit sa houlette
Et l'en frappa,
Maudissant l'indiscrette :
Jugez par-là,
Comme elle appella.

MANGENOT.

CHANSON A BOIRE.

De quel bruit effrayant retentiſſent les airs !
Les vents, échappés de leurs fers,
Se font une terrible guerre !
Quels ſifflemens ! quelles fureurs !
La grêle, les éclairs, les éclats du tonnerre,
Vont détruire en ce jour tout l'eſpoir des Buveurs.
O Jupiter ! calmez votre colere ;
Bacchus, pour vous fléchir, ſe joint à nos accens.
Souvenez-vous, Grand Dieu, que vous êtes ſon pere,
Et que nous ſommes ſes enfans.
Souvenez-vous, Grand Dieu, &c.

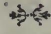
PANARD.



LES INFORTUNÉES AMOURS
DE GABRIELLE DE VERGI,
ET DE RAOUL DE COUCI.

AIR *connu*.

HÉLAS ! qui pourra jamais croire
L'amour de Raoul de Couci ?
Qui, ſans pleurer, lira l'hiſtoire
De Gabrielle de Vergi ?
Tous deux s'aimerent dès l'enfance :
Mais le ſort, injuſte & jaloux,
L'avoit miſe ſous la puiſſance
D'un barbare & cruel époux.



Faïel, époux de Gabrielle,
Tourmenté de jaloux ſoupçons,
Avoit enfermé cette Belle
Dans ſes plus affreuſes priſons.
Tout Amant étoit redoutable :
Mais ſur-tout Couci l'allarmoit,
Et Gabrielle fut coupable,
Dès qu'il ſut que Couci l'aimoit.



Elle employoit envain les larmes,
Pour parvenir à le calmer :
Ni sa jeunesse, ni ses charmes,
Rien ne pouvoit le désarmer.
Quel est mon crime, disoit-elle ?
L'innocence devroit toucher;
Je suis & je serai fidelle :
Qu'avez-vous à me reprocher ?



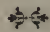
Partage les maux que j'endure,
Répondoit l'inflexible Epoux;
J'ai tout appris : crois-tu, Parjure,
Eviter un juste courroux ?
Couci n'a que trop su te plaire,
Et bientôt je m'en vengerai;
Ce nom allume ma colere :
Mais, dans son sang, je l'éteindrai.



Cependant, Couci, le modele
Des vrais & des parfaits Amans,
Ayant appris que Gabrielle
Souffroit les plus cruels tourmens,
Par un effort que l'Amour même
N'approuva pas, sans en frémir,
Des lieux qu'habite ce qu'il aime,
Il résolut de se bannir.



Je vais, dit-il, par mon absence,
Calmer le barbare Faïel ;
Je quitte pour jamais la France :
Ah ! que ce départ est cruel !
N'importe, je me sacrifie
Au cher objet de mes amours ;
Trop heureux, en perdant la vie,
Si je conserve ses beaux jours !



Il part, & va joindre l'Armée
Dans les pays les plus lointains ;
Elle étoit alors occupée
A combattre les Sarrazins :
Il se met d'abord à la tête
De deux cents Chevaliers choisis ;
Avec leur secours, il arrête
Tous les efforts des ennemis.



L'amour, le désespoir, la rage,
Tour-à-tour animant son cœur,
Redoubloient encor son courage ;
Enfin il revenoit vainqueur,
Quand, d'une blessure cruelle,
Il se sent déchirer le flanc :
Frappé d'une atteinte mortelle,
Il tombe baigné dans son sang.



Alors, ſentant ſa fin prochaine,
Il demande ſon Ecuyer ;
D'une main qu'il conduit à peine,
Il écrit ſur ſon bouclier.
Monlac arrive tout en larmes :
Ne plains point, dit-il, mon deſtin,
Mais plutôt celle dont les charmes
N'ont pu fléchir un inhumain.



Tu connois mon amour extrême :
Pour m'obéir, c'en eſt aſſez.
Porte mon cœur à ce que j'aime,
Avec ces mots que j'ai tracés.
Je remets ce ſoin à ton zèle :
Il expire, & prononce encor
Le nom chéri de Gabrielle,
Juſques dans les bras de la mort.



Victime de l'obéiſſance,
Monlac ayant exécuté,
D'un Maître adoré dès l'enfance,
La triſte & tendre volonté,
S'embarque à l'inſtant pour la France.
Il arrive près du Château
Du Tyran qui, ſous ſa puiſſance,
Renfermoit l'objet le plus beau.



Seul confident de l'entreprise,
Il attend un heureux moment;
Avec grand soin il se déguise,
Pour réussir plus sûrement;
Quand Faïel, que l'inquiétude
Ne laissoit jamais en repos,
Le voit près de sa solitude,
Le prend pour un de ses rivaux.



Il l'arrête & croit le connoître;
Il le perce de mille coups:
Craignant tout des projets du Maître,
Rien n'échappe à ses yeux jaloux.
Quel plaisir enivre son ame!
Il voit le cœur; il en jouit:
Quel coup funeste pour sa flâme!
Il lit la lettre, il en frémit.



Dès qu'il les eut en sa puissance,
N'écoutant plus que sa fureur,
De la plus barbare vengeance,
Il médite en secret l'horreur.
La sombre & pâle Jalousie,
Ce monstre suivi des regrets,
Pour venger sa flamme trahie,
Lui souffle les plus noirs projets.



Il goûte déjà par avance,
Les douceurs qu'elle lui promet;
De cette flatteuse espérance,
Il craint de retarder l'effet :
Je veux, dit-il, que l'imposture,
Cachant l'affreuse vérité,
Ce cœur, aimé de la Parjure,
Comme un mets, lui soit présenté.



On obéit, & l'heure arrive
Où l'on sert ce repas cruel;
Gabrielle, triste & craintive,
Approche, en tremblant, de Faïel.
Pour hâter l'instant qu'il espere,
Il offre, il presse, elle se rend :
Ce mets, dit-il, a dû te plaire,
Car c'est le cœur de ton Amant.



Elle tombe sans connoissance.
Faïel, que la fureur conduit,
Craignant de perdre sa vengeance,
La rappelle au jour qu'elle fuit.
Juste Ciel! quelle barbarie,
S'écria-t-elle avec effroi!...
Moindre encor que ta perfidie :
Vois cette lettre, & juge-toi.



Alors la forçant de la lire,
Ses yeux l'obſervent avec ſoin ;
Il croit adoucir ſon martyre,
Si de ſa honte il eſt témoin.
Elle prend d'une main tremblante
L'écrit qui doit combler ſes maux ;
Et d'une voix foible & mourante,
Prononce avec peine ces mots :



» Bientôt je vais ceſſer de vivre,
» Sans ceſſer de vous adorer ;
» Content, ſi ma mort vous délivre
» Des maux qu'on vous fait endurer.
» Elle n'a rien qui m'épouvante :
» Sans vous, la vie eſt ſans attraits.
» Un regret pourtant me tourmente ;
» Quoi ! je ne vous verrai jamais.



» Recevez mon cœur comme un gage
» Du plus vif, du plus tendre amour ;
» De ce triſte & nouvel hommage,
» J'oſe eſpérer quelque retour.
» Daignez l'honorer de vos larmes ;
» Qu'il vous rappelle mes malheurs ;
» Cet eſpoir a pour moi des charmes ;
» Je vous adore : adieu, je meurs.



Elle veut répéter encore
Des mots si tendres, si touchans :
En prononçant . . . . Je vous adore,
Un froid mortel saisit ses sens.
Par un excès de barbarie,
Faïel prend des soins superflus
Pour la rappeller à la vie ;
Mais elle n'étoit déja plus.

M. le Duc DE LA VALLIERE.



A MONSIEUR DE B**,

Pour s'excuſer d'aller dîner chez lui.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

L'HOMME propoſe ; mais ſouvent
Autant en emporte le vent :
Dieu qui de tout diſpoſe,
Eh bien !
Fait de ce qu'on propoſe,
Vous m'entendez bien.

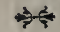


Xercès, ſur le nombre comptant,
La Grece va ſe promettant :
Il menace, il fulmine,
Eh bien !
Mais devant Salamine,
Vous m'entendez bien.

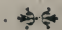


Les Sabines ſe propoſant
De voir un ſpectacle innocent,
Dès qu'elles y parurent,
Eh bien

Rudement elles furent,
Vous m'entendez bien.



Devant Poitiers, l'un de nos Rois
Comptoit de battre les Anglois ;
La chose il tient certaine,
Eh bien !
Et voilà qu'on l'emmène,
Vous m'entendez bien.



Pierre & Perrette avoient pris jour,
Pour parler à loisir d'amour :
Ce jour-là le beau Sire,
Eh bien !
N'eut pas le mot à dire,
Vous m'entendez bien.



Autre jour pris pour s'assembler,
Ce jour-là Pierre eut pû parler :
Mais l'Époux, fâcheux homme,
Eh bien !
Revint justement comme,
Vous m'entendez bien.



Je me flattois depuis Jeudi,
D'aller chez vous dîner Lundi,
Avec mon blond Confrere,
Eh bien !
Mais ma maudite affaire,
Vous m'entendez bien.



Rien n'eſt certain, rien n'eſt conſtant :
Sur mon reſpect comptez pourtant,
Comme ſur choſe ſûre,
Eh bien !
Car je ſuis, je vous jure,
Vous m'entendez bien.

VERGIER.



LE TROUPEAU SANS GUIDE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

Mes chers Troupeaux, gagnez la plaine,
Fuyez les bois de peur des loups ;
Je ne ſonge qu'à Célimene,
Je ne ſaurois ſonger à vous.



Je ne ſais plus, depuis que j'aime,
Mener mes chiens, ni vous guider ;
Je n'ai pû me garder moi-même :
Comment pourrois-je vous garder ?



APOLLON ET DAPHNÉ.

L'Amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ſes malheurs :
J'en vais tracer l'aventure ;
Puiſſe la race future,
L'entendre & verſer des pleurs !



Daphné fut ſenſible & belle,
Apollon ſenſible & beau.
Sur eux, l'Amour, d'un coup d'aîle,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.



Daphné, d'abord interdite,
Rougit, voyant Apollon.
Il l'approche, elle l'évite ;
Mais fuyoit-elle bien vîte ?
L'Amour aſſure que non.



Le Dieu qui vole à ſa ſuite,
De ſa lenteur s'applaudit.

Elle balance, elle héfite;
La pudeur hâte fa fuite,
Le defir la ralentit.



Il la pourfuit à la trace,
Il eft prêt à la faifir;
Elle va demander grace :
Une Nymphe eft bientôt laffe,
Quand elle fuit le plaifir.



Elle defire, elle n'ofe :
Son Pere voit fes combats,
Et par fa métamorphofe,
A fa défaite il s'oppofe.
Daphné ne l'en prioit pas.



C'eft Apollon qu'elle implore,
Sa vue adoucit fes maux;
Et vers l'Amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore,
En fe changeant en rameaux.



Quel objet pour la tendreſſe
De ce malheureux Vainqueur !
C'eſt un arbre qu'il careſſe ;
Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
Il ſent palpiter un cœur.



Ce cœur ne fut point ſévere,
Et ſon dernier mouvement
Fut, (ſi l'Amour eſt ſincere)
Un reproche pour ſon Pere,
Un regret pour ſon Amant.

M. Marmontel.



A MADAME DE***,

Qui venoit d'apprendre le Latin, & de rendre les Odes d'Horace en François.

AIR : *Jeune & Novice encore.*

Lire & traduire Horace,
Ne fut pour vous qu'un jeu.
Vous rendez avec grace
Ce qu'il peint avec feu.
S'il revenoit, sa Lyre
Seroit à vos genoux.
J'aimerois à traduire
Ce qu'il diroit de vous.

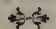
*M. C****



LA FEMME CHOQUÉE.

AIR : *J'étois malade d'amour.*

HIER matin, en m'éveillant,
(J'en ſuis encor choquée)
Par un Fat qui fait le Galant,
Je fus preſque bruſquée ;
C'eſt un, c'eſt un petit inſolent,
Qui m'a, qui m'a manquée.



Après d'inutiles tranſports,
(J'en ſuis encor choquée)
Après d'inutiles efforts,
Qui m'avoient fatiguée ;
C'eſt un ſot, c'eſt un ſot petit corps
Qui m'a, qui m'a manquée.



D'abord, d'un air peu circonſpect,
Il m'avoit attaquée ;
Après cela, d'un faux reſpect,
Maſquant cette équipée,
Quel chien, quel chien, quel chien de reſpect!
Il m'a, il m'a manquée.

M. COLLÉ.

LE SERMENT LEGER.

AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

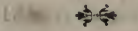
A Damon vous avez tout permis,
Pour l'himen qu'il vous avoit promis;
Mais, Iris, ſavez-vous la coutume ?
Avez-vous pû l'en croire à ſon ferment ?
Ceux que l'on fait ſur un autel de plume,
Sont auſſi-tôt emportés par le vent.



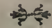
A MADAME ***.

AIR : *Il étoit une Fille.*

DEPUIS le plus grand Prince,
Juſqu'au moindre Gougeat,
Le Petit-Maître & le Béat,
A Paris, en Province,
Quiconque vous verra,
D'abord ſe récriera.... Ah!



On conte cent miracles,
Qu'opérent en tous lieux
Preſque tous les jours vos beaux yeux;
On vous ſuit aux Spectacles;
Aux Cours, à l'Opéra,
Chacun dit : la voilà.... Ah!



L'autre jour un Malade,
Qui n'en pouvoit guérir,
Il étoit tout prêt d'en mourir,
Quand une ſeule œillade,
De vous, ſur lui tomba,
Le Mort reſſuſcita... Ah!

Passant près de vous, Blaise,
Reluquoit vos appas,
Et soupirant, disoit tout bas :
Jarni ! qu'on est bien aise,
Quand on tient dans ses bras
Une femme comme ça . . . Ah !



Un jour l'Hermite Luce,
Qui vient ici quêter,
Craignant de se laisser tenter,
Renfonça son capuce,
Et trois fois se signa,
Vous nomma Satanas . . . Ah !



Orgon, sexagénaire,
Plus avare qu'un Juif,
Disoit, en comptant son tarif :
J'y mettrois mon enchere,
Si cette Beauté-là
Etoit de l'Opéra . . . Ah !



L'autre jour un bon Moine,
Qui vous vit par hasard,
Disoit, d'un ton de Papelard :
Le Diable, à Saint Antoine,

Pour le mettre à quia,
N'avoit qu'à montrer çà... Ah!



Certaine Demoiſelle,
Qui cherchoit des chalans,
Et faiſoit valoir ſes talens,
Diſoit : ah ! qu'elle eſt belle !
Si j'avois ſes appas,
Que j'aurois de ducats.... Ah !



Sortant du Séminaire,
Certain dévot Abbé,
Qui n'avoit jamais ſuccombé ;
En diſant ſon Bréviaire,
Vous vit, vous admira,
Et ſon livre tomba... Ah !

M. L'Abbé DE *LATTAIGNANT.*



CHANSON A BOIRE.

LE Dieu qui répand la lumiere,
Va terminer ſa courſe dans les flots,
Et quitte le matin l'humide ſein des eaux,
Pour recommencer ſa carriere.
Mais, malgré l'ordre du Deſtin,
Qui lui fait éclairer le Monde,
S'il couchoit dans le vin, comme il couche dans l'onde,
Il ne ſortiroit pas de ſon lit ſi matin,
Il ne ſortiroit pas de ſon lit ſi matin.

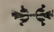
SANADON.



LE PETIT-MAITRE.

AIR : *J'ai la Marotte.*

AINSI doit être
Un Petit Maître :
Léger, amusant,
Vif, complaisant,
Plaisant,
Railleur aimable,
Traître adorable :
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.



D'un fade langage,
D'un froid persiflage,
Il fait un vain étalage;
Il veut tout savoir,
Il veut tout voir :
Sur tout il chicane
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût.



Ainſi doit être
Un Petit-Maître :
Léger, amuſant,
Et ſur le ton plaiſant ;
Railleur aimable,
De tout capable.
C'eſt l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.



De la femme qu'il aura
Bientôt il ſe laſſera,
On s'attend bien à cela ;
Mais chacun a de ſon côté
Même liberté,
Et rien ne ſera gâté.
A peine on ſe voit,
Sous le même toît ;
Chacun, comme étranger,
Peut vivre à ſa guiſe,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formaliſe.



Ainſi doit être
Un Petit-Maître :
Libre en ſes deſirs,
De plaiſirs en plaiſirs

Sans cesse il vole,
Toujours frivole;
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.



L'esprit dégagé
De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice;
Il la meublera,
Et l'étalera;
Et dans la coulisse,
D'un souper lui parlera....
Viens, c'est à l'écart,
Sur le Rempart....
Sa Désobligeante
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Soupant après,
On donne essor
Aux malins traits:
L'absent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos.
On parle Vers,
Concerts,
Bijoux,

Ragouts,
Chevaux,
Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes;
On médit,
On s'attendrit,
On rit;
Grand bruit
Au fruit;
Enſuite, au Bal, on acheve la nuit.
Le matin, mis comme un Valet,
Pâle & défait,
Monſieur, dans un Cabriolet,
Part comme un trait,
Et pouſſe deux
Chevaux fougueux,
Qui ſecouant leurs crins poudreux,
Renverſent ceux
Qui ſont près d'eux;
Et s'échappant,
En galoppant,
Dans ce fracas,
Doublent le pas.
Notre moderne Phaëton,
Prenant un ton,
Va chez pluſieurs Femmes de nom,

Leur fait la cour, pour les trahir;
Les aime, comme on doit haïr;
Ensuite il envoye un Coureur
Chez le Maignan, chez l'Empéreur (*),
Demander des assortimens,
Des rivieres de diamans,
Pour sa Déesse d'Opera,
Qui bientôt s'en rira.
Ainsi doit être, &c.

M. François de Neufchateau.

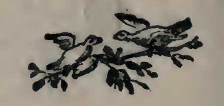
(*) *Fameux Bijoutiers.*



LE VIEUX MARI.

Auprès d'un vieil Epoux, au lever de l'Aurore,
La jeune Iris apperçut un Moineau
Careſſer ſa moitié, ſur un tapis de Flore,
Et pour recommencer encore,
Voler au ſommet d'un berceau.
Pour voir le tendre amour de ce couple fidele,
Iris, en ſoupirant, éveille ſon Epoux.
Mais au lieu d'écouter les deſirs de la Belle :
Laiſſez-là vos Moineaux, lui dit-il en courroux,
Aimerez-vous toujours la bagatelle ?

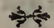
PANARD.



LE NID DE FAUVETTES.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

JE le tiens, ce nid de Fauvette ;
Ils ſont deux, trois, quatre Petits.
Depuis ſi long-tems je vous guette,
Pauvres Oiſeaux, vous voilà pris.



Criez, ſifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh !. c'eſt en vain ;
Vous n'avez pas encor vos aîles :
Comment vous ſauver de ma main ?



Mais quoi ! n'entends-je pas leur Mere,
Qui pouſſe des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'eſt leur pere,
Qui vient voltiger autour d'eux.



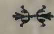
Ah ! pourrois-je cauſer leur peine,
Moi, qui l'été, dans nos Vallons,
Venois m'endormir ſous un chêne,
Au bruit de leurs douces chanſons !



Hélas! ſi du ſein de ma Mere,
Un Méchant venoit me ravir !
Je le ſens bien, dans ſa miſere,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.



Et je ſerois aſſez barbare,
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous ſépare ;
Non, les voici, je vous les rends.



Apprenez-leur, dans le Bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des ſons auſſi doux.



Et moi, dans la ſaiſon prochaine,
Je reviendrai dans les Vallons,
Dormir quelquefois ſous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chanſons.

M. Berquin.



LE MODELE DE LA CONSTANCE.

Mon cœur, chargé de ſa chaîne,
Imite, dans ſes Amours,
Un Ruiſſeau qui, dans la plaine,
Suit rapidement ſon cours.
Toujours, toujours,
Je chérirai mon Iſmène,
Je l'adorerai toujours.



Le jour que l'Aurore amene
Brille moins que ſes attraits ;
La roſe, qui s'ouvre à peine,
A l'air moins vif & moins frais :
Jamais, jamais,
Je n'oublierai mon Iſmène,
Je ne changerai jamais.



Quand le ſort, qui tout entraîne,
Au tombeau nous conduira,
On gravera ſur un chêne,
Que le tems reſpectera :
Hélas! hélas!
Rien ne fut ſi beau qu'Iſmène,
Rien de plus tendre qu'Hylas.

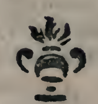
*Par M***.*

L'AVANTAGE DU SECRET.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

BEAU Sexe, où tant de grace abonde,
Vous charmez la moitié du Monde :
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans myſtere.
Ce n'eſt pas l'Amour qui vous perd,
C'eſt la maniere de le faire.

BUSSI-RABUTIN.



LA PERSÉVÉRANCE COURONNÉE.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

AU fond d'un bois ſolitaire,
Le Berger Tircis un jour,
Trouvant ſeule ſa Bergere,
Lui parla de ſon amour :
Vous ſavez, dit-il, cruelle,
Quelle eſt ma fidélité ?
Votre rigueur éternelle
Ne m'a jamais rebuté.



Vos mépris, votre colere,
N'ont pu me faire ſonger
A d'autres ſoins qu'à vous plaire,
Et jamais à vous changer ;
Je me ſuis fait violence,
Et l'Amour m'a ſu forcer
A me contraindre au ſilence,
Plutôt qu'à vous offenſer.



Si mon ame étoit légere,
Mon deſtin ſeroit plus doux ;

Plus d'une aimable Bergere
M'a voulu venger de vous :
Ah ! qu'aiſément avec d'autres
J'euſſe trouvé mon bonheur,
Si d'autres yeux que les vôtres
Avoient pu charmer mon cœur.



Les ſoupirs interrompirent
Les plaintes de cet Amant ;
Les larmes qui les ſuivirent
Parlerent plus fortement :
La Bergere devint tendre,
Et ſe trouvant ſans témoins,
Fut contrainte de ſe rendre :
On ſe rend ſouvent à moins.



ROMANCE

ROMANCE

DE BASTIEN ET BASTIENNE.

AIR : *Dans ma Cabane obſcure.*

PLUS matin que l'Aurore,
Dans nos Vallons j'étois ;
Bien après l'ſoir encore,
Dans nos Vallons j'reſtois ;
Le travail & la peine,
Tout ça n'me faiſoit rien :
Hélas ! c'eſt que Baſtienne
Etoit avec Baſtien.



Drès que le jour ſe leve,
Je voudrois qu'il fût ſoir,
Et drès que l'jour s'acheve,
Au matin j'voudrois m'voir.
D'où vient c'que tout m'chagreine,
Et que j'nons l'cœur à rien ?
Hélas ! c'eſt que Baſtienne
N'voit plus ſon cher Baſtien.



L'changement de c'volage
Devroit bien m'dégager ;
Mais j'n'en ons pas l'courage,
Et je n'sais qu'm'affliger.
D'un ingrat quand on s'vange,
C'est se dédommager :
Mais hélas ! Bastien change,
Et je n'saurois changer.

Madame FAVART.

LA SURPRISE AGRÉABLE.

AIR *des Folies d'Espagne.*

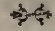
A Son Amant, un jour rêvoit Glycere :
Valere arrive, & la prend dans ses bras ;
Elle s'éveille, & s'écrie : Ah ! Valere,
J'aurois gagé, que je ne rêvois pas.



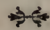
CONSEILS A ROSINE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

AIMEZ, vous avez quinze âns,
Et les graces de votre age :
Attendrez-vous plus long-tems ?
Ce ſeroit bien grand dommage.



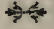
Que faire à la fin du jour ?
Demandez à nos Compagnes :
Elles répondront : l'Amour ;
C'eſt le charme des campagnes.



Mais, ma Roſine, en ſecret,
Sans que le ſachiez peut-être,
Quelque Paſteur beau, diſcret,
En vous Amour a fait naître.



On s'engage innocemment :
La pente eſt ſi naturelle !
Ecoutez, voici comment
Amour nous prend en tutelle.



De maints Pasteurs, dans les jeux,
Reçoit-on le doux hommage;
Voilà bientôt l'un d'entr'eux
Qu'on remarque davantage.



S'il vient, on le voit de loin;
L'on y pense, s'il s'absente:
S'il rend le plus petit soin,
On se sent reconnoissante.



Et le jour que ce Berger
Est de retour au Village;
Voilà que, sans y songer,
Vous vous parez davantage.



Tout ce qu'un autre vous dit,
N'est qu'objet d'indifférence:
Mais du Berger qu'on chérit,
Tout vous plaît, ou vous offense.



Qu'il chante d'Amour les feux,
Vous restez embarrassée,
Si sur vous il a les yeux,
Ou ne vous a regardée.



Quelque Bergere dira :
Sa douce voix m'a ravie ;
L'éloge vous déplaira,
Si la Bergere eſt jolie.



Si l'on ne peut plus douter
Qu'il ne ſonge qu'à vous plaire,
On ne veut plus l'écouter ;
Mais on veut qu'il perſévere.



Vous joint-il quelques inſtans,
On eſt dans un trouble extrême ;
Vous parle-t-il du beau tems,
On croit qu'il dit : je vous aime.



Quoi, dit Roſine, c'eſt là
Comme Amour vient nous ſurprendre ?
Ah ! Thémire, me voilà,
Depuis que j'ai vu Silvandre.

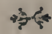
MONCRIF.



A MADAME DE LA G**.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

S'IL ſuffiſoit, belle Couſine,
D'avoir les charmes de Corine,
Pour inſpirer de tendres ſons,
Pour vous l'Auteur le plus aride,
Feroit cent couplets de Chanſons,
Et vous en feriez un Ovide.



Mais les graces les plus touchantes
Ne ſont pas toujours ſuffiſantes ;
Et ce ſeroit trop préſumer,
D'imaginer que l'on doit faire
Pour une Belle un art d'aimer,
Parce qu'elle a celui de plaire.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



L'ÉPICURIEN.

JE ſuis né pour le plaiſir,
Bien fou qui s'en paſſe !
Mais je ne puis le choiſir ;
Souvent le choix m'embarraſſe.
Aime-t-on, j'aime ſoudain :
Boit-on, j'ai le verre en main.
Je tiens partout ma place.



Dormir eſt un tems perdu,
Bien fou qui s'y livre !
Sommeil, prends ce qui t'eſt dû ;
Mais attends que je ſois yvre :
Saiſis-moi dans ce moment,
Fais-moi dormir promptement,
Je ſuis preſſé de vivre.



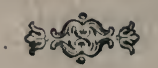
Mais ſi quelqu'objet charmant,
Dans un ſonge aimable,
Vient, du plaiſir ſéduiſant,
M'offrir l'image agréable,
Sommeil, allons doucement :
L'erreur eſt, en ce moment,
Un plaiſir véritable.

D'HAGUENIER.

L'ALTERNATIVE.

AIR : *Sur un ſoupçon trop incertain.*

TANDIS qu'Amour fait contre vous
L'inutile eſſai de ſes armes,
Je vois Vénus qui, de vos charmes,
Détourne ſes regards jaloux.
Soyez moins belle ou moins ſévere :
N'eſt-ce donc pas aſſez, Doris,
De faire murmurer la Mere,
Sans irriter encor le Fils ?



LA RENCONTRE.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

LE premier du mois de Janvier,
Je rencontris un Savetier,
Entre sa Boutique & la nôtre.
Il me dit fort éloquemment :
Commere, bon jour & bon an,
Accompagné de plusieurs autres.



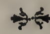
Moi qui sais tout le Compliment
Du Jour de l'An, tout couramment,
Comme je fais mes Patenôtres,
J'réponds, sans chercher un moment :
Compere, & moi pareillement,
Accompagné de plusieurs autres.



Cmoment, m'dit-il, va le Voisin,
Et la Cousine & le Cousin ?
Comment se portent tous les vôtres ?
Comment l'Enfant se porte t'y !
Comment se porte le Mari,
Accompagné de plusieurs autres ?



Commere, entrez, entrez chez nous ;
J'ons d'excellent vin à ſix ſols :
Le vôtre ne vaut pas le nôtre.
Je n'me fis pas prier beaucoup ;
J'entris, nous y bûmes t'un coup,
Accompagné de pluſieurs autres.



Quand il eut bien lavé ſon cœur,
Le voilà qui, comme un Seigneur,
Le long de la table ſe vautre,
Et m'fait poliment la cour,
En pouſſant un hoquet d'amour,
Accompagné de pluſieurs autres.



Il devient trop entreprenant,
Je le repouſſe rudement ;
Sus vot'reſpect, j'l'envois aux piautres.
Il met la main dans mon corcet ;
Je le régale d'un ſoufflet,
Accompagné de pluſieurs autres.

Il m'embraſſa, je me fâchis ;
Il redoubla, j'm'appaiſis ;
Il ſavoit bien, le bon Apôtre,
Qu'un premier baiſer nous déplaît ;
Mais qu'on pardonne quand il eſt
Accompagné de pluſieurs autres.

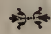
M. Fleuri.

A MADAME DE M***.

Pour le jour de ſa Fête.

AIR : *Pour la Baronne.*

C'EST Gaſparine,
Que je me plais à célébrer ;
Qu'on vante une taille divine,
Un cœur qui ſe fait adorer,
C'eſt Gaſparine.



De Gaſparine,
Un rien reçoit tant d'agrément,
Qu'Ovide eut oublié Corine
Pour le plus ſimple compliment
De Gaſparine.



Pour Gaſparine,
Si vous eſſayez de chanter,
D'Amour que la malice eſt fine !
Vous finirez par ſoupirer
Pour Gaſparine.



A Gaſparine,
Je voulois n'offrir qu'une fleur :
L'inſtant d'après je m'examine,
J'avois déja donné mon cœur
A Gaſparine.

M. le Comte DE FONTETTE SOMMERI.

A UN MARI,

Pour le jour de ſa Fête.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere ?*

Que veux-tu que je te donne,
Pour Bouquet en ce moment ?
Si j'avois une Couronne
Je t'en ferois le préſent,
Mon embarras eſt extrême :
Car je ne poſſéde rien.
En t'offrant un cœur qui t'aime,
C'eſt te redonner ton bien.

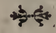
Madame DE B**



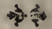
LA COQUETTE.

AIR : *C'eſt ma marotte d'aimer Marotte.*

QUELLE folie
D'aimer Julie !
On la croit ſans fard ;
Mais on ſent trop tard
Son art.
D'abord on l'aime ,
D'amour extrême ;
Mais que les regrets
Suivent de près !



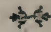
Ses coquetteries ,
Ses agaceries ;
Toutes ſes minauderies
Peignent l'enjoument
Du ſentiment.
Otez-lui le maſque :
La Fantaſque
N'aura plus rien
De bien.



Qui peut nombrer ſes Amans,
François, Ruſſes, Allemans,
Irlandois & Bas-Normans?
Seigneurs titrés,
Abbés mitrés.
Sans les Robins, les Plumets;
Et ſon Mari que j'omets?
J'ai vû tous ces fous,
Faiſant les yeux doux,
Tomber à ſes genoux.
L'adroite Friponne
Se tit d'eux tous....
Mais ſans fâcher perſonne.



Quelle folie
D'aimer Julie!
On la croit ſans fard;
Mais on ſent trop tard
Son art.
D'abord on l'aime,
D'amour extrême;
Mais que les regrets
Suivent de près!



O loyaux Amans
De nos vieux Romans;

Vos feux, vos ſermens
Suppoſent des mœurs peu commodes.
Durant cinquante ans,
Vous étiez conſtans :
Le beau paſſe-tems !
De plus douces modes
Font aujourd'hui
Fuir l'ennui.
Chaque Freluquet,
Bien plus coquet
Que nos jeunes Dames,
Subjugue leurs ames
Avec du caquet.



Point de langueurs,
Point de rigueurs.
Un Amoureux,
A peine heureux,
Doit par honneur
Être las du bonheur.
L'homme eſt un papillon léger,
Fait pour changer ;
Et la Femme eſt tout comme
L'Homme.
Son feu
N'eſt qu'un jeu.
Son cœur,

Moqueur,
Suivant
Le vent,
Jure ſouvent
Ce qu'il dément
Dans le moment.
Julie, oui, c'eſt-là, trait pour trait,
Votre portrait.



Pourtant je ne diſpute pas
Sur vos appas.
Peut-on, hélas !
Tromper vos lacs ?
Qui vous verra,
S'y complaira.
Mais, dans vos fers,
Par quels travers,
Eſt-on rival de l'Univers ?
De votre voix les doux accens,
Ces yeux perçans,
Vifs, agaçans,
Ont ſur nos ſens
Des droits puiſſans.
Mais pourquoi nous faire l'affront,
De mener vingt dupes de front ?
Laiſſez un inſtant déſarmer
Cet orgueil qui veut tout charmer.

Craignez

Craignez, qu'enfin,
L'Amour plus fin,
Pour se venger du guet-à-pens,
Ne rie à vos dépens.



Quelle folie,
D'aimer Julie !
On la croit sans fard ;
Mais on sent trop tard
Son art.
D'abord on l'aime
D'amour extrême ;
Mais que les regrets
Suivent de près !

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.



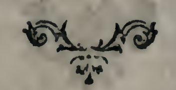
A BRILLANT,

CHATTE DE MADAME D**.

AIR *du Vaudeville d'Épicure.*

JUSQU'AUX deux bouts de la Terre,
Brillant, vos attraits ſont connus :
D'Amourette vous êtes mere ;
Des Chats vous êtes la Vénus.
De votre grace enchantereſſe,
Tout eſt charmé, tout parle ici ;
Célimène eſt votre Maîtreſſe :
Que n'eſt-elle la mienne auſſi !

*M. le Chevalier de B**.*



LE RETOUR DE LA LIBERTÉ.

GRACE à tant de tromperies !
Grace à tes coquetteries !
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur, libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine ;
Ce n'eſt plus un ſonge vain. *Bis.*

Toute ma flamme eſt éteinte :
Sous une colere feinte,
L'Amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence ;
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus. *Bis.*



En paix, ſans toi, je ſommeille ;
Tu n'es plus, quand je m'éveille,
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde, & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs. *Bis.*



Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime ;
Avec mon Rival lui-même,
Je pourrois parler de toi. *Bis.*



Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés ;
Mais, tel, au Port qu'il deſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés. *Bis.*

J. J. Rousseau.



LES REGRÊTS DE THÉMIRE.

AIR : *A notre bonheur l'Amour préside.*

JE reconnois ce triste Bocage,
Si funeste à ma tranquillité ;
C'est sur ce gazon, sous cet ombrage,
Que j'ai perdu ma félicité ;
C'est là que Tircis, sur sa musette,
  D'une ardeur parfaite,
  Exprimoit les feux ;
J'ai fait l'aveu d'un amour extrême,
  Qui, malgré moi-même,
  Parut dans mes yeux.

❧

Certaine rougeur sur mon visage,
Mon air distrait, mon sein agité,
Mon innocence & mon peu d'usage,
Tout lui dévoiloit la vérité.
Il me prend la main, j'étois tremblante ;
  Mon trouble s'augmente
  A chaque moment.
Pour combattre le feu qui l'anime,
  Ma bouche s'exprime,
  Et mon cœur la dément.

❧

Oui, Thémire, oui, je vous adore,
Me répétoit-il si tendrement ;
Que je ne voye jamais l'Aurore,
Si je cesse d'être votre Amant !
Si je renonce au soin de vous plaire ;
  D'une autre Bergere,
  Si je suis les pas,
Que le tendre Amour, qui voit ma flâme
  Ne livre mon ame
  Qu'à des cœurs ingrats.



Le bruit des ruisseaux, cette verdure,
Et la présence de mon vainqueur,
Dans cet instant, tout dans la Nature
Se réunissoit contre mon cœur.
Les premiers efforts de sa tendresse
  Sont, par ma sagesse,
  D'abord repoussés ;
Je n'ose en exprimer davantage....
  Il devint volage,
  C'est en dire assez.



ENVOI DE DEUX COLOMBES.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

SYMBOLE des Amans fideles,
Tendres oiſeaux, chers à Cypris,
Vous que j'ai pris pour mes modéles,
Je vous envoye à ma Néris.



C'eſt la meilleure des Maîtreſſes ;
Votre deſtin ſera trop doux :
Que vous en aurez de careſſes,
Et comme elle aura ſoin de vous !



Ne prenez point un air farouche ;
Vos repas feront dans ſa main,
Quelquefois même ſur ſa bouche ;
Et pour nid, vous aurez ſon ſein.



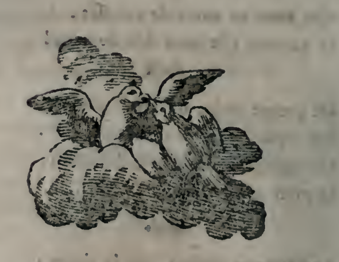
Le Printems revient dans la plaine ;
Les frimats font place aux beaux jours :
Zéphir, de ſa féconde haleine,
Va faire éclore les Amours.



Sous les yeux de ma belle Amie,
Suivez vos tendres mouvemens ;
Plongez-la dans la rêverie,
Par vos fréquens roucoulemens.

Que j'aimerois à la surprendre,
Comptant vos baisers trop nombreux !
Pourroit-elle alors se défendre,
De m'en donner seulement deux !

M. MARESCHAL.



COUPLETS

Adressés à Madame la Princesse **, par Madame la Comtesse de **, en lui envoyant un Grouppe représentant l'Amitié qui éteint le flambeau de l'Amour.

AIR : *Vous qui, du vulgaire stupide.*

Nos Beautés, aimable Princesse,
Ne songent ici qu'à charmer,
Et quand il faut plaire sans cesse,
Comment trouver le tems d'aimer ?
Vous le trouvez, la chose est sûre ;
L'Amitié vous plaît sans fadeur :
Princesse, en voici la peinture ;
Le modéle est dans votre cœur.



Lorsque pour vous j'ai, dans mon ame,
Senti l'amitié s'allumer,
Que j'ai chéri sa douce flamme !
Il est si doux de vous aimer !
Si le Sexe, amoureux du nôtre,
M'offroit tous les cœurs en un jour,
Que l'Amitié m'offre le vôtre,
Je céde le reste à l'Amour.

M. IMBERT.

A MADAME DE C***.

AIR : *Gentille Paſtourelle.*

QUELQUE plaiſir qu'on ſente
A pouvoir tourmenter,
Je plains celle qui tente
Sans ſe laiſſer tenter ;
Auprès de vous, ma Tante,
Il faudroit emprunter
Votre ame indifférente,
Pour vous bien réſiſter,
Ou votre voix touchante,
Pour ſe faire écouter.

*M. le Chevalier de B***



LA COUR ORDINAIRE

D'une jolie Femme, de l'extrêmement bonne Compagnie.

AIR : *Toujours, toujours, elle est toujours la même.*

HIER Lindor, du jeu toujours martyre,
Perd, sur un As,
Plus de mille ducats;
Je vois son embarras;
Il veut que je l'en tire.
Il me jure avec feu,
Qu'il déteste le jeu :
Qu'il y renonce à jamais, qu'il ne veut plus aimer que moi; & je lui réponds :
J'ai des vapeurs, quand un joueur soupire.



A ma toilette, un Abbé me fait rire :
Mon Perroquet
Retient tout son caquet;
Mon Singe est plus coquet,
Depuis qu'il vient l'instruire :
Mais s'il m'offroit son cœur,

Percé d'un trait vainqueur :

Ah ! vîte ! vîte ! un flacon ; éloignez-vous, l'Abbé : vîte un flacon, l'Abbé !

J'ai des vapeurs, quand un Abbé soupire.



Un Président s'en vient un jour me dire :
Dieux ! que d'appas !
Comment ne l'aimer pas ?
Et puis d'un ton plus bas :
Aimez, belle Thémire.
Un peu de volupté,
Sied bien à la beauté....

Vous allez lâcher une fadeur, Président ; déja le cœur me manque.

J'ai des vapeurs, quand un Robin soupire.

Un beau Marquis, que tout Paris admire,
Me divertit ;
Il chante, il boit, il rit ;
Il conte avec esprit ;
Il folâtre, il se mire ;
Il veut dans le moment,
Devenir mon Amant.

Marquis, vous me prenez, je crois, pour une Fille d'Opéra. Marquis, finissez-donc, ou je vais sonner.

J'ai des vapeurs, quand un Marquis soupire.



Un Financier, n'allez pas en médire,
Me traite au mieux ;
Ses Soupers sont joyeux ;
Son Champagne mousseux,
En pétillant m'inspire :
Mais dès qu'il s'attendrit,
Tout son feu me trahit.

Allez donc ! un Fermier-Général qui fait ainsi l'enfant ! d'honneur, je ne reviendrai plus dans votre Petite Maison.

J'ai des vapeurs, lorsque Mondor soupire.



Il est charmant, par-tout on le desire ;
Mon Médecin
Est un Être divin !
Ses doigts, d'un blanc satin,
S'exercent sur ma Lyre.
Un jour, en me tâtant,
C'est qu'il me serra tant !

Que je ne pus m'empêcher de crier : ah ! Docteur ! Docteur ! ma tête ! mes nerfs ! ménagez-moi, par grace ! ménagez-moi.

J'ai des vapeurs, quand un Docteur soupire.

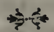


Certain Rimeur, que j'ai pris pour me lire,
Vient à son tour
Pour me faire la Cour.

Qu'il eſt gauche en amour !
Dans ſon plaiſant délire ,
Il ſe met en courroux ,
Ou me prend les genoux....

Monſieur l'Abbé , le Bel-eſprit , je vous permets les écarts poétiques , mais non ceux de cette nature.

J'ai des vapeurs ; lorſqu'Apollon ſoupire.



J'ai des vapeurs , ſi-tôt que l'on ſoupire.
De déplaiſir ,
L'Amour me fait mourir :
Ne pouvez-vous languir ,
Meſſieurs , ſans me le dire ?
Epargnez la fadeur ;
Trève de vive ardeur !

Ecoutez , ſi cela peut vous plaire , mourez , mais ne m'ennuyez pas. Vingt Amans de moins ne donnent point la migraine à une jolie Femme. . .

J'ai des vapeurs , quand un Galant ſoupire.



L'ÉLOGE DES VIEUX.

AIR : *Lison dormoit dans un Bocage.*

VOUS connoiſſez Dame Gertrude :
C'eſt une Femme à ſentiment,
Qui n'eſt ni coquette, ni prude,
Mais qui penſe ſolidement.
L'on ne voit point chez cette Belle
De jeunes gens avantageux ;
Ce ſont des Vieux, ce ſont des Vieux,
Qu'elle aime à recevoir chez elle ;
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qu'avec raiſon elle aime mieux.

Les Petit-Maîtres ſont volages :
On ne ſauroit compter ſur eux ;
Les Barbons ſont prudens & ſages,
Et méritent mieux d'être heureux ;
Un Jeune trompe ſa Maîtreſſe,
Et ceux qui la traitent le mieux,
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux ;
Ils ont plus de délicateſſe ;
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qui ſont beaucoup moins dangereux.

Le Jeune va courir ſans ceſſe,
Et voltige de fleurs en fleurs ;
Le Vieux s'en tient à ſa Maîtreſſe,
Et ſent le prix de ſes faveurs ;
Le Jeune ſe croit un Narciſſe,
Que rien n'eſt plus beau ſous les Cieux.
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qui ſavent ſe rendre juſtice ;
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qui craignent qu'on ne trouve mieux.



Le Jeune, toujours dans l'ivreſſe,
Ne ſuit que ſon tempérament ;
Le Vieux jouit avec ſageſſe,
Avec goût & diſcernement ;
On eſt flatté de la tendreſſe
De ceux qui s'y connoiſſent mieux :
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux ;
Leur choix, toujours plein de juſteſſe,
Le choix des Vieux, le choix des Vieux,
Eſt aux Dames plus glorieux.



Le Jeune, aſſez ſouvent, s'expoſe
A des regrets, à des douleurs ;
Il cueille une brillante roſe,
Sans voir l'épine ſous les fleurs.

Amour

Amour s'en plaignit à sa Mere,
Un jour, dit-on, la larme aux yeux.
Quand on est vieux, quand on est vieux;
On examine, on considere;
Quand on est vieux, quand est vieux,
On est moins vif & plus soigneux.



Si l'on n'est pas si bien traitée
Par un Vieux que par un Cadet,
Du moins on est plus respectée,
Et son hommage est plus discret;
Sans abuser de sa victoire,
Il est doux & cache ses feux:
Prenez un Vieux, prenez un Vieux,
Il ménagera votre gloire;
Prenez un Vieux, prenez un Vieux,
Et vous vous en trouverez mieux.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



LES JEUNES GENS VENGÉS.

Sur le même air.

Vous connoiſſez la jeune Hortenſe :
C'eſt un objet plein d'agrément,
Qui ſut toujours, à la conſtance,
Allier le diſcernement ;
Elle aime à recevoir chez elle
De jeunes Gens, vifs & joyeux ;
Mais pour des Vieux, *Bis.*
On n'en voit point chez cette Belle,
Mais pour des Vieux, *Bis.*
Ils lui ſemblent trop ennuyeux.



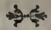
Des jeunes-gens les plus volages,
La Beauté peut fixer les cœurs :
Si le tems rend les Vieux plus ſages,
C'eſt en éteignant leurs ardeurs.
Un Jeune chérit ſa Bergere,
S'il eſt l'objet de tous les vœux ;
Mais pour un Vieux, *Bis.*
Il eſt plaiſant quand il veut plaire ;
Mais pour un Vieux, *Bis.*
On rit de ſon air langoureux.



Le Jeune peut jouir ſans ceſſe ;
Sa vie eſt un tiſſu de fleurs.
Le Vieux déplaît à ſa Maîtreſſe,
Même en achetant ſes faveurs.
Le Jeune, ſans être un Narciſſe,
Parvient à charmer deux beaux yeux.
On quitte un Vieux, *Bis.*
Avant qu'il ſe rende juſtice ;
On quitte un Vieux, *Bis.*
Auſſi-tôt qu'on peut trouver mieux.



Le Vieux veut envain, par adreſſe,
Rappeller ſon tempéramment.
Le Jeune, au gré de ſa Maîtreſſe,
Sait profiter du bon moment.
On eſt flatté de la tendreſſe
De ceux qui la prouvent le mieux :
Sont-ce les Vieux ? *Bis.*
Ils ſont trompés par leur foibleſſe.
Sont ce les Vieux ? *Bis.*
Ils ſont las avant d'être heureux.



Près d'un Tendron, pour peu qu'il oſe,
Le Vieux n'a droit qu'à la rigueur :
En voulant cueillir une roſe,
Il lui fait perdre ſa fraîcheur.
L'Amour s'en plaignit à ſa Mere,

Un jour, dit-on, la larme aux yeux :
Quand on eſt vieux, *Bis.*
On devroit déſerter Cythère ;
Quand on eſt vieux, *Bis.*
On fait fuir les Ris & les Jeux.



Sur ſa Beauté, très-mal ſervie,
Un Barbon garde le ſecret :
Quand on craint la plaiſanterie,
Qu'il eſt aiſé d'être diſcret !
Au bon goût, c'eſt faire une injure,
Que de mépriſer, pour un Vieux,
Jeune Amoureux, *Bis.*
Qui ſort des mains de la Nature,
Jeune Amoureux, *Bis.*
Dont la force égale les feux.



Si la Fontaine de Jouvence
Pouvoit couler pour Lattaignant,
Ce nouveau Chantre de la France
S'exprimeroit bien autrement.
Près des ſiens, où l'eſprit pétille,
Si l'on ſupporte mes Couplets,
C'eſt qu'ils ſont vrais, *Bis.*
J'en appelle à vous jeunes Filles ;
C'eſt qu'ils ſont vrais : *Bis.*
Les Vieux ne nous vaudront jamais.

M. AUGUSTE.

L'ADOLESCENCE.

AIR : *Dans un Bois solitaire & sombre.*

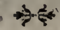
Reviens, reviens, heureuse enfance
De ton bandeau couvrir les feux,
Que la brûlante Adolescence
A fait succéder à tes jeux.



Mais, c'est envain!... tristes victimes
Des préjugés & du devoir,
On croit nos caresses des crimes;
C'en est un même de nous voir.



Les Méchans! notre amour les blesse;
Ils nous jugent d'après leur cœur.
Si l'Amour est une foiblesse,
Falloit-il nous tirer d'erreur?



Nous n'aurions connu que ses charmes;
Nos plaisirs, toujours innocents,
Ne nous causeroient point d'allarmes,
Et nous serions encore enfans.

M. MARÉCHAL.

TABLEAU DE LA VIE HUMAINE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère ?*

DANS les jours de la folie,
On jouit ſans rien prévoir ;
En avançant dans la vie,
Nos ſeuls biens ſont dans l'eſpoir.
La Vieilleſſe encor projette :
Mais avant d'exécuter,
L'heure ſonne, & l'on regrette,
Sans avoir à regretter.

*Madame la Marquiſe de B**.*



LA NAISSANCE DE BACCHUS.

AIR : *Lampons, Camarade, lampons.*

POUR Sémelé & Jupiter,
Bacchus fut un fruit amer ;
Car Sémelé en avorta,
Et Jupiter le porta
Pendant neuf mois dans sa cuisse,
Puis fut s'accoucher en Suisse.
Chantons, chantons,
Le Dieu des Treize-Cantons.



De Suisse en Franche-Comté,
Dans son dix-huitiéme été,
D'abord ce Dieu s'en alla ;
Mais il ne resta pas là :
Il s'en fut droit en Bourgogne,
Faire de bonne besogne.
Chantons, &c.



En faveur des Allemans,
Il eut quelques bons momens.
Le jour qu'il fut le plus gai,
Il fit le vin de Toquai,

De loin, maudiſſant la Brie,
Il béniſſoit la Hongrie.
Chantons, &c.



Sur ce Pere des Buveurs,
Vénus verſa ſes faveurs ;
Un jour cet Amant divin,
Qui mêloit l'Amour au vin,
Sur le revers d'une tonne
Perça le cœur d'Erigone.
Chantons, &c.



Pour les Femmes de ſa Cour,
Plus fort qu'Hercule en amour,
C'eſt en Suiſſe qu'il apprit,
A leur contenter l'eſprit ;
Dans l'Inde, avec Ariane,
Il fut tendre... comme un âne.
Chantons, &c.



Dans une Orgie, un beau ſoir
Il montra bien ſon pouvoir ;
L'on dit... l'on fit plus, on crut
Q'en cette nuit ſeule, il eut
Les façons les plus entrantes
Avec trente-trois Bacchantes.
Chantons, chantons
Le Dieu des Treize-Cantons.

M. Collé.

LA BERGERE EXIGEANTE.

AIR: *On fait ce qu'on peut.*

DAMON, calmez votre colere :
A quoi bon ces emportemens ?
Dès que je dépends de ma mere,
Suis-je maîtresse de mon tems ?
Pour vous, d'amour mon cœur pétille ;
Hélas ! je ne pense qu'à vous :
Et si je manque au rendez-vous,
Vous savez que, quand on est fille,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Pénétré d'un aveu si tendre,
Damon de joie est transporté,
Sur eux l'Amour alloit répandre
Les charmes de la volupté,
Quand, par une malice extrême,
Ce Dieu voulant tromper leurs vœux,
De Damon suspendit les feux,
Et lui fit voir que, quoiqu'on aime,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Mais bientôt l'Amour le ranime :
Tout est force en lui, tout renaît ;
Trois fois il répare le crime
Que son trop d'ardeur avoit fait.
Redouble, cher Amant, dit-elle,
Redouble, reste entre mes bras.
J'y sens, répondit-il, mille appas :
Mais vous seriez cent fois plus belle,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.



Hélas, je vois bien, dit Aminte,
L'air attristé, les yeux baissés,
Que votre amour n'étoit que feinte :
Votre tiédeur le prouve assez.
De Damon, surpris de l'entendre,
Ce reproche attise le feu.
Elle en tire encore un aveu ;
Mais cet aveu lui fit comprendre,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

RIBOUTET.



LES TROIS PRIX.

A MADAME DE L. V. P.

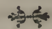
Sous le nom D'HÉLENE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

L'OLIMPE un jour fixa trois prix ;
(Amour m'en a conté l'hiſtoire :)
Les Muſes, Minerve & Cypris,
Devoient décider la victoire.



Le premier, c'eſt pour la Beauté,
Dit Vénus, il faut qu'elle étrenne :
Pour le choix, on eſt arrêté ;
L'Amour alors préſente Hélene.



Ah ! dit Minerve avec humeur,
Par-tout Vénus commande en Reine !
Que celui-ci ſoit au bon cœur :
On s'écria : c'eſt pour Hélene.



Si chacun tire à ſon profit,
Dirent les Nymphes d'Hypocrène,
Nous mettons l'autre pour l'eſprit :
Apollon dit : c'eſt pour Hélene.

M. MASSON DE MORVILLIERS.

A UNE JOLIE FEMME,

En lui envoyant l'Art d'aimer.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

N'EN déplaiſe au gentil Bernard !
Aimer ne fut jamais un Art :
Mais pour qui porte une ame tendre,
Et voit vos dangereux appas,
Le grand art qu'il faudroit apprendre,
Seroit celui de n'aimer pas.

*M. DE B**.*



LE CHARME DES BOIS.

AIR *du Vaudeville d'Epicure.*

Que j'aime ces Bois solitaires !
Aux Bois se plaisent les Amans ;
Les Nymphes y sont moins sévères ,
Et les Bergers plus éloquens.
Les gazons , l'ombre & le silence
Inspirent les tendres aveux ;
L'Amour est au Bois sans défenses :
C'est au Bois qu'il fait des heureux.



Venez aux Bois , Beautés volages ,
Ici les Amours sont discrets ;
Vos Sœurs visitent leurs ombrages :
Les Grâces aiment les Forêts.
Que ne puis je , aimable Glycère ,
M'y perdre avec vous quelquefois !
Avec la Beauté qu'on préfere ,
Il est si doux d'aller aux Bois !



Un jour j'y rencontrai Thémire ,
Belle comme un Printems heureux ;

Ou ſon Amant, ou le Zéphire,
Avoit dénoué ſes cheveux.
Je ne ſais point quel doux myſtere
Ce galant déſordre annonçoit;
Mais Lycas ſuivoit la Bergere,
Et la Bergere rougiſſoit.

*M. G**.*

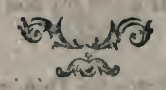
A UNE DAME

Qui ſe miroit dans une Fontaine.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

VOULEZ-VOUS imiter Narciſſe,
Dans ſon amour, dans ſon ſupplice,
De ſoi-même, inſenſé rival?
Doris, ſi telle eſt votre envie,
Accordez-moi l'original,
Et je vous céde la copie.

J. B. ROUSSEAU.



A MADAME DE***.

AIR *des Francs-Maçons.*

CONSOLEZ-VOUS, ſi le bel âge
Fuit d'un vol léger :
L'eſprit ſait, de ce vain partage,
Vous dédommager ;
L'eſprit, ſur vos riantes traces,
Fixe les roſes du printems :
Il n'eſt qu'un âge pour les grâces,
Et Minerve eſt de tous les tems.



La brillante ſaiſon de Flore
Envain nous ſourit :
La Fille, des pleurs de l'Aurore,
Le ſoir ſe flétrit.
Tandis que la ſage Pomone
Nous comble d'utiles faveurs,
Les préſens que nous fait l'Automne,
Pour l'Hiver même, ont des douceurs.



L'Amour, que la Sageſſe éclaire,
Vole ſur vos pas,

Et vous prêtez à l'art de plaire
De nouveaux appas ;
De fleurs les Muſes couronnées,
Vous offrent leurs ſimples préſens :
On ne compte point les années,
Où l'on compte des agrémens.



Le doux plaiſir de vous entendre
Nous ramene à vous ;
Votre raiſon, ſans y prétendre,
Captive nos goûts ;
Votre charme ſera durable,
Le pur ſentiment l'a formé :
Lorſque l'on eſt toujours aimable,
L'on eſt toujours ſûr d'être aimé.



Malgré, d'un magique artifice,
Les ſecrets vantés,
Circé vit conſtamment, d'Ulyſſe,
Ses dons rejettés :
Mais ſi l'adroite Enchantereſſe
Avoit pris votre ton vainqueur,
Ulyſſe eut oublié la Grèce,
Et l'eſprit eut fixé ſon cœur.



Loin de vos yeux, chassez l'image
Du sombre avenir.
L'art de penser, pour le vrai Sage,
C'est l'art de sentir.
D'Anacréon, fidéles guides,
Les Jeux l'entourerent toujours;
Et Saint Evremont, dans ses rides,
Avoit retenu des Amours.



Pour moi, je brave la Vieillesse :
Elle peut venir;
J'animerai de ta tendresse
Mon dernier soupir;
Par un aimable badinage,
Je corrigerai ma raison :
Il est des plaisirs de tout âge,
Et des fleurs de toute saison.

M. D'ARNAUD.

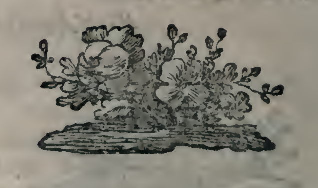


A TROIS SŒURS.

AIR *des Triolets.*

AIMABLES Sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre ?
Il n'a point encor fait de choix,
Aimables Sœurs, entre vous trois :
Mais il ne se rendra, je crois,
Qu'à la moins fiere, à la plus tendre ;
Aimables Sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre ?

L'Abbé MANGENOT.



LES REVENANS.

VAUDEVILLE

Sur la Rentrée du Parlement.

AIR : *Chanſons, Chanſons.*

UN Eſprit fort, dont notre Hiſtoire
Nous conſervera la mémoire
Dans tous les tems,
Aux Compagnons de ſa victoire,
Diſoit : » Qu'il ne falloit pas croire
» Aux Revenans. »

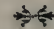


Il s'en ſouvient, ils s'en ſouviennent ;
Mais quand des Revenans reviennent
Après quatre ans,
Cette apparition notoire,
Force d'en revenir à croire
Aux Revenans.



Grand Roi, ta divine puiſſance,
Evoque les ombres en France.
Spectres errans,

Apparoiſſez, bravez l'envie !
Louis rend les biens & la vie
Aux Revenans.



Les Dieux ſont Dieux par leur clémence ;
Et c'eſt à regret qu'on encenſe
Des Dieux tonnans :
Deviens Dieu par ta bienfaiſance ;
Tu l'es déja par la préſence
Des Revenans.



Sur ces Héros patriotiques,
Et de leurs couronnes civiques
Tout rayonnans,
Place le Romain Malesherbes,
L'un des grands & des moins ſuperbes
Des Revenans.



Toi, Miromeſnil, ombre fiere,
Et du trône & de ſa barriere
L'un des tenans,
Avec quel doux tranſport, chere ombre,
Nous t'avons vu d'abord au nombre
Des Revenans!



Toi, Revenant, qui fus des nôtres,
Toi, qui fais revenir les autres,
Et le bon tems,
Ministre sans titre & sans gages,
Maurepas, reçois les hommages
Des Revenans.



Au comble, aujourd'hui, de sa gloire,
Puisses-tu lire notre Histoire
Dans deux cents ans !
Tu t'y verrois, sur ma parole,
Jouant le plus auguste rôle
Des Revenans.

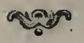
M. Collé.

LE SILENCE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

NE parler jamais qu'à propos,
Est un rare & grand avantage :
Le silence est l'esprit des Sots,
Et l'une des vertus du Sage.

*M. le Chevalier de B***



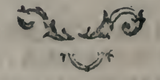
SUR LES CHANGEMENS DE MINISTRES,

Dans le dernier Regne.

AIR : *Quoi ! ma Voisine, est-tu fâchée ?*

N'AVEZ-VOUS pas vu dans la nue
Un cerf-volant,
Qui, sur une corde menue,
Plane en tremblant ?
Des Ministres telle est la place :
On n'y tient pas ;
Le vent change, la corde casse ;
Ils sont à bas.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



L'INFIDÉLITÉ PARDONNÉE.

ROMANCE.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere !*

PRÈS de coquette Bergere,
Qui m'agaçoit en douceur,
D'amourette paſſagere,
Si n'ai point gardé mon cœur,
Hier, pour telle foibleſſe,
Me croyois abandonné :
Mais tant bonne eſt ma Maîtreſſe,
Qu'aujourd'hui ſuis pardonné.



Le long de ſon beau viſage,
Larmes ai vu ruiſſeler ;
Ai ſurpris ſon doux langage
Tendrement me rappeller ;
Lors, n'oſant répliquer mie,
Suis reſté tout en émoi,
Et pleurant avec ma Mie,
Me remis deſſous ſa loi.



C'en eſt fait ! toujours pour elle
Brûlerai, bien le promets :
Et nulle autre Paſtourelle
Ne me poindra déſormais.
Oui, Beauté que rien n'efface,
Oui, je ſuis à ta merci,
Et veux finir en ta grace,
Heureux de finir ainſi.



Adonc en pleurs & ſeulette
Devers ma tombe viendras,
Et du fer de ta houlette
Nos deux noms y graveras :
Puis, ſi tu veux, ma tant Belle,
Parler de mon changement,
Dis que te fus infidelle,
Mais ne le fus qu'un moment.



A GLYCERE.

AIR : *Triste Raison*, &c.

OUI, dès long-tems, j'ai percé le mystere,
Que dans ton cœur tu croyois renfermer;
Toujours, toujours, tu préféras, Glycère,
L'orgueil de plaire à la douceur d'aimer.



Toujours aussi, ma vengeance fut prête,
Et nous marchions tous deux à pas comptés:
Quand tes beaux yeux faisoient une conquête,
Je te faisois une infidélité.



Si je voyois, à ta fausse tendresse,
Que sans amour tu voulois m'enflammer;
Tout fut payé : car tu voulois sans cesse
Plaire par-tout, & moi par-tout aimer.



Adieu, Glycere! Ah! si tu me regrettes,
Tu vas changer en plaisirs mes tourmens :
C'est tout exprès pour punir les Coquettes,
Qu'Amour a fait les volages Amans.

M. IMBERT.

LA HUITAINE.

AIR : *Que ne suis-je la Fougere ?*

DIMANCHE, je fus aimable ;
Lundi, je fus autrement ;
Mardi, je fus raisonnable ;
Mercredi, je fis l'enfant ;
Jeudi, je fis la capable ;
Vendredi, j'eûs un Amant ;
Samedi, je fus coupable ;
Dimanche, il fut inconstant.

*Madame la Marquise de B***



CONSEILS.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

AMANS, apprenez la ſcience
D'économiſer le plaiſir :
Oui, même après la jouiſſance,
Sachez qu'on peut encor jouir.



Dans les beaux Jardins de Cythere,
Ne cueillez pas tout en un jour ;
Si vous voulez long-tems lui plaire,
Ménagez les fruits de l'Amour.



Le champ du plaiſir eſt fertile,
Il faut ſavoir le moiſſonner,
Et pour la ſaiſon difficile,
Laiſſer quelque choſe à glaner.

M. MARESCHAL.



L'INFIDÉLITÉ.

AIR : *Des Triolets.*

Si Life a trahi nos amours,
Il n'eſt plus de bonheur pour elle :
Eh ! qui pourroit la trouver belle,
Si Liſe a trahi nos amours ?
Son cœur qui m'aimera toujours,
Me vengera de l'Infidelle.
Si Liſe a trahi nos amours,
Il n'eſt plus de bonheur pour elle.

M. DAVESNE.



A MADAME***

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

QUAND je vois
Ce minois,
Plein de charmes;
Que je contemple ces yeux,
Où le plus grand des Dieux
A déposé ſes armes;
Jeune Iris,
Je languis,
Je ſoupire,
Et tu devines déja
Ce que ce ſoupir-là
Veut dire.



Mais le mal qui me poſſéde
A beſoin d'un prompt remede
Hâte-toi,
Aime-moi
Comme j'aime;
En ſoulageant ma langueur,
Tu feras ton bonheur
Toi-même.

Trop d'orgueil
Eſt l'écueil
Du bel âge :
Le tems qui ſans ceſſe fuit,
Sans ceſſe t'avertit
D'en faire un doux uſage :
Dès ce jour,
C'eſt l'Amour
Qu'il faut ſuivre ;
Hélas ! comment s'en paſſer ?
Aimer, c'eſt commencer
A vivre.

M. FLEURI.



ROMANCE

IMITÉE DE L'ANGLOIS.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

ECOUTEZ-MOI, faciles Belles :
Apprenez à fuir les trompeurs ;
Ecoutez, Amans infideles,
La peine dûe aux Suborneurs.

Lucy, des Filles de Vincennes,
Etoit la plus riche en attraits ;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas ! des peines trop cuisantes,
Hélas ! un amoureux souci,
Vint ternir les roses brillantes
Sur le tein vermeil de Lucy.

Vous avez vu souvent l'orage
Qui courboit les lys d'un jardin :
De ces lys elle étoit l'image,
Et déja penchoit vers sa fin.

Par trois fois on entend la cloche ;
Dans le ſilence de la nuit ;
Par trois fois le Corbeau s'approche,
Frappe aux vîtres, crie & s'enfuit.



Ce cri, cette cloche cruelle... ;
Lucy comprit tout aiſément ;
Aux filles en pleurs autour d'elle,
Elle dit ces mots en mourant :



Cheres Compagnes, je vous laiſſe,
Une voix ſemble m'appeller,
Une main que je vois ſans ceſſe
Me fait ſigne de m'en aller.



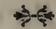
L'Ingrat, que j'avois cru ſincere,
Me fait mourir, ſi jeune encor ;
Une plus riche a ſu lui plaire :
Moi qui l'aimois, voilà mon ſort !



Ah ! Colin ! Ah ! que vas-tu faire ?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi.
Et toi que ſon cœur me préfere,
De ſes baiſers détourne moi.



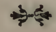
Dès le matin, en Épousée,
A l'Eglise il te conduira ;
Mais Homme faux, Fille abusée,
Songez que Lucy sera là.



Filles, portez-moi vers ma fosse ;
Que l'Ingrat me rencontre alors,
Lui, dans son bel habit de noce ;
Moi, couverte du drap des Morts.



Elle expire, on creuse sa fosse,
Et l'Epoux la rencontre alors ;
Lui, dans son bel habit de noce,
Et Lucy sous le drap des Morts.



Que devient-il ? Son cœur se serre ;
Un froid mortel vient le transir.
Qu'a-t-il vu ? Lucy qu'on enterre,
Et Lucy qu'il a fait mourir.



Il tombe ; chacun se disperse ;
L'Épouse fuit loin de ce deuil ;
Colin, baigné des pleurs qu'il verse,
Reste éperdu sur le cercueil.



Vaine & tardive repentance !
Pleurant ſes premieres amours,
Aux ſuites de ſon inconſtance,
Il ne ſurvécut que deux jours.



Près de ſon Amante fidelle,
Les Bergers l'ont porté, dit-on ;
Et Colin repoſe avec elle,
Couvert par le même gazon.



La tombe reçoit mille offrandes.
Deux à deux, les Amans conſtans
S'en viennent l'orner de guirlandes,
Au retour de chaque Printems.



Vois cette pierre, Amant volage,
Et crains un ſemblable deſtin.
Avant que ton cœur ſe dégage,
Souviens-toi du ſort de Colin.

M. LE MIERRE.



L'AMANT DISCRET.

AIR : *Dans ma Cabane obscure.*

J'AIME plus que ma vie
Un objet plein d'appas ;
Est-ce Aminte ou Sylvie ?
Je ne la nomme pas.
Je consens qu'on devine,
A ma façon d'agir,
Quelle est mon Héroïne ;
Ça fait toujours plaisir.



Je ne crains, auprès d'elle,
Ni rivaux, ni jaloux,
Ni les soins, ni le zèle
D'un trop heureux Epoux.
Je vois sans jalousie
Les baisers de Zéphir ;
Elle en est embellie ;
Ça fait toujours plaisir.



D'un aveu téméraire
Elle peut s'offenser ;
Je crains de lui déplaire,
Comme de la blesser.

Jamais, en ſa préſence,
Je ne pouſſe un ſoupir;
Je l'adore en ſilence,
Ça fait toujours plaiſir.



Le matin, c'eſt l'Aurore
Que je crois voir lever;
Dans un Jardin c'eſt Flore
Que je crois y trouver.
Tout, quand elle eſt abſente,
Ou m'en fait ſouvenir,
Ou me la repréſente;
Ça fait toujours plaiſir.



Qu'une Beauté nouvelle
Se préſente à mes yeux;
J'en fais le parallele,
Et nulle autre n'eſt mieux.
Je crois, quand je ſommeille,
Dans mes bras la tenir;
Et quand je me réveille,
Ça fait toujours plaiſir.

M. L'Abbé LATTAIGNANT.



VÉNUS DÉTRONÉE.

AIR *des Gavottes de Rameau.*

L'ENFANT qu'adore la Terre,
Le Dieu que l'on nomme Amour,
Le front ardent de colere,
De ſa Mere
Trop ſévere,
Voulut s'affranchir un jour.



Le voilà battant de l'aîle,
Et plein d'un ſecret ennui,
Cherchant la Vénus nouvelle,
Celle qui regne aujourd'hui,
La Bergere la plus belle
Et la plus ſemblable à lui.



C'eſt Eglé qu'on lui propoſe;
Il la voit, & dit ſoudain :
De mes traits qu'elle diſpoſe;
C'eſt la Roſe,
Fraîche écloſe
Aux doux rayons du matin.



Disparois, Fille de l'Onde ;
Ne régente plus ma Cour.
Toi, si ton cœur me seconde,
Belle Nymphe, dès ce jour,
Sois Vénus aux yeux du Monde ;
Mais sois Psyché pour l'Amour.

M. Dorat.

LA SINGULIERE CABALE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

On jouoit un Drame héroïque,
Dont le Poëme léthargique
Se soutenoit sur de grands airs :
Sifflez-donc, me dit un Critique :
Non, Monsieur, je laisse les Vers
Cabaler contre la Musique.

M. Auguste.



LE VÉRITABLE AMANT.

AIR : *Vous qui du Vulgaire ſtupide.*

DES Bergeres de ce Village,
La plus belle a ſu m'enchanter ;
Rien n'eſt ſi doux que ſon langage :
Son cœur eſt plus dur qu'un rocher.
Mon ardeur fidelle & ſincere
Ne pourra-t-elle la toucher !
Grands Dieux ! Que n'ai-je l'art de plaire !
J'aurois ſi bien celui d'aimer.



Délicat, diſcret & fidele,
Mon cœur eſt fait pour les Amours ;
S'il pouvoit toucher une Belle,
Je ſens qu'il aimeroit toujours :
Envain la Reine de Cythere
Entreprendroit de me charmer.
Grands Dieux, &c.



Non, les rigueurs d'une inhumaine,
Ni les douceurs d'un ſort heureux,
Ne pourroient point briſer ma chaîne,
Ni ralentir jamais mes feux :

Une ardeur fidelle & ſincere
Doit toujours croître & s'enflâmer.
Grands Dieux, &c.



Je ne découvrirois les craintes
Dont un rival ſait nous glacer,
Que par de délicates plaintes,
Et par mes ſoins pour l'effacer.
Quand on eſtime ſa Bergere,
Peut-on autrement s'expliquer ?
Grands Dieux, &c.



Des biens qu'obtiendroit ma conſtance
Je n'aurois point de vanité,
Et je ſaurois, dans le ſilence,
Jouir de ma félicité :
Sous l'ombre d'un ſecret myſtere,
Un Amant doit la renfermer.
Grands Dieux ! que n'ai-je l'art de plaire !
J'aurois ſi bien celui d'aimer.



LA CEINTURE.

AIR : *Tarare, pon, pon.*

C'EST approchant comm'ça,
Vers Novembre
Ou Décembre,
Que Flore me donna
Un rendez-vous pour ça :
En entrant dans sa chambre,
Flore dit : Ah ! pour ça,
Ah ! l'Abbé, sent on l'ambre
Comm'ça ?



La Dulac est comm'ça,
Réplique
L'Abbé R'lique ;
Mais, son ambre a cela
De me rendre comm'ça :
Abbé, dit-elle, unique,
L'on ne voit sonica,
Qu'un Ecclésiastique
Comm'ça.



Je ne suis pas comm'ça
Si preste,

Malepeſte ?
Mon mari jaloux, m'a
Miſe en cage comm'ça.
La Ceinture funeſte
Que vous me voyez-là,
Vous interdit un geſte
Comm'ça.



Je n'ai rien vu comm'ça;
Le traître,
Dit le Prêtre!
Ce chien de mari là!
Gêner un cœur comm'ça!
Sans que j'en ſois le maître,
Cette vue a déjà
ait que je ceſſe d'être
Comm'ça.



Une hiſtoire comm'ça,
Dit la Belle,
Eſt nouvelle;
Quel tour plaiſant c'eſt-là!
L'Abbé, j'en ris comm'ça.
L'Abbé riant comme elle,
Fait ſes adieux, s'en va,
Laiſſant la Demoiſelle
Comm'ça.

M. Collé.

IN-PROMPTU
*A MADEMOISELLE B**,*

Qui refusoit d'aller à un Bal, parce qu'elle ne se croyoit pas assez parée.

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

VOTRE beauté sera votre parure ;
Fut-il jamais un plus bel ornement ?
Si quelquefois l'Art nous charme un moment,
C'est quand il peut imiter la Nature.



Voyez, Zélis, la fleur qui vient d'éclore :
De la Nature elle tient ses couleurs ;
Son sein vermeil est arrosé des pleurs
Que le matin a répandu l'Aurore.



Elle est touchante, elle est simple, elle est belle ;
La main de l'Art ne l'embelliroit pas ;
N'ajoutez rien, Zélis, à vos appas :
Souvenez-vous que vous êtes comme elle.



Suivez, ornez la Cour de Terpſicore ;
Vos pas légers y charmeront l'Amour....
Ah! ſi ce Dieu vous ſéduit à ſon tour,
Lui ſeul pourra vous embellir encore.

M. du Chateau de Rochebaron.

A MADAME ***.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere?*

Tu diſois que l'Amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien ſuprême
A me prouver ton ardeur ;
Tu me peignois la tendreſſe :
Hélas! c'eſt moi qui la ſens.
Tu jurois d'aimer ſans ceſſe,
Et je tiens tous tes ſermens.

*M. le Chevalier de B***



LA PRÉCAUTION.

AIR : *Jupin de grand matin.*

CE petit air badin,
Ce transport soudain,
Marque un mauvais dessein ;
Tout ce train
Me lasse à la fin ;
De dessus mon sein,
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds ?
Vous essayez
De passer le genou !
Êtes-vous fou ?
Voulez-vous bien finir,
Et vous tenir ;
Il arrivera, Monsieur,
Un malheur.
Mais quoi ? j'ai beau prier !
Je vais crier !
Tout me manque à la fois,
Et force & voix :
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux ?

PIRON.

IN-PROMPTU
A MADAME TODI,

Dans un Concert.

AIR : *Lison dormoit dans un bocage.*

Aux agrémens de la figure,
Joindre le charme de la voix,
C'est recevoir de la Nature
Deux moyens de plaire à la fois.
Si de te voir ou de t'entendre,
L'Amour me donnoit à choisir,
Pas ne voudrois y consentir :
Le fripon pourroit me surprendre ;
Pas ne voudrois y consentir,
Je craindrois d'y perdre un plaisir.

A MADAME DE N**,

Sur ce qu'elle paroiſſoit fâchée de ne pas avoir d'Enfans.

AIR *de Joconde.*

QUELLE autre Femme, plus que vous,
Iris, eſt fortunée,
Et jouit d'un deſtin plus doux
Sous le joug d'Hymenée ?
Ce n'eſt que des plus belles fleurs
Qu'il a formé vos chaînes ;
Vous n'en goûtez que les douceurs,
Vous ignorez ſes peines.



Un mari jeune & plein d'amour,
Vous prouve ſa tendreſſe ;
La nuit de même que le jour,
Il vous traite en Maîtreſſe.
Vous êtes libre, aſſurément,
Autant qu'on le peut être ;
C'eſt un Ami, c'eſt un Amant,
Et ce n'eſt point un Maître.



Si vous n'en avez point d'Enfans,
Pouvez-vous vous en plaindre ?
Qu'il vous épargne de tourmens,
Et de périls à craindre !
Vous n'employez vos plus beaux jours
Qu'à charmer & qu'à plaire;
D'ailleurs, Iris, de mille Amours
N'êtes-vous pas la mere ?



Ceux-ci ne coûtent point de pleurs
Quand ils viennent à naître;
On en accouche sans douleurs;
Sans soin on les voit croître;
Ils ne coûtent rien à nourrir :
Une faveur légere
Suffit pour les entretenir,
Ou l'on peut s'en défaire.



En moi vous en faites naître un,
Sans songer à le faire;
Mais distinguez-le du commun,
Et soyez bonne mere :
Pour vous toujours il gardera
Le respect & l'estime,
Et jamais il n'exigera
Même sa légitime.

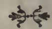
M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.

L'HYMEN

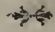
L'HYMEN ET L'AMOUR.

AIR : *Dans un Bois solitaire & sombre.*

UN jour l'Amour faisant voyage,
(Ce Dieu fripon est grand coureur)
Il rencontra sur son passage
L'Hymen pleurant de tout son cœur.



Le voir pleurer est ordinaire ;
Cupidon en fut peu touché ;
Ces Dieux, dit-on, ne s'aiment guère :
Hélas ! pour nous, j'en suis fâché.



Mais toutes fois, ils s'approcherent :
Bon jour l'Hymen, bon jour l'Amour ;
Et l'un & l'autre, ils s'embrasserent,
Ainsi que font des Gens de Cour.



Je suis, dit l'Hymen au tein blême,
Bien las de ma Divinité !
J'aime mieux être un Dieu qu'on aime,
Que d'être un Dieu tant respecté.



À ma Chapelle tant vantée,
Petits & Grands tournent le dos;
Et ta Fougere est plus fêtée,
Que tous mes grands Lits nuptiaux.



Que ce jour nous réconcilie !
Prends-moi pour suivant, si tu veux;
C'est moi qui tiendrai la bougie;
C'est toi qui serreras les nœuds.



L'Hymen fut tant prêcher & dire,
Qu'à ses raisons Amour se rend;
L'Amour est facile à séduire :
C'est en quoi ce Dieu me plaît tant.



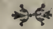
Mais comme l'Amour ne voit goute,
Il fut arrêté sans retour,
Que le Dieu d'Hymen, dans la route,
Serviroit de guide à l'Amour.



Les voilà coureurs d'Aventures,
Et cherchant par monts & par vaux,
Un couple en qui mere Nature
N'ait voulu mettre nuls défauts.



Même il falloit, qu'à nos deux Freres ;
Le Couple plût également ;
Sans quoi, nul marché, point d'affaires ;
C'étoit la clause du Serment.

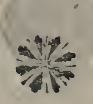


Bien des Pays ils parcoururent,
Sans trouver ce trésor de prix ;
Las & recrus, ils résolurent
De retourner à leur logis.



Arrive un Couple, il leur présente
Vieilles mœurs & jeunes attraits ;
C'étoit Aglaïde & Timante :
Ah ! dit l'Amour, faisons la paix.

M. DE S. PÉRAVI.



IN-PROMPTU.

AIR : *L'Amour en Capuchon.*

LE Dieu d'Amour, le Dieu des Vers,
S'étoient disputés l'avantage
D'avoir fait le plus bel ouvrage
Qu'eut admiré l'Univers :
Le blond Phœbus lut un Poëme
Qui célébroit ma jeune Iris :
L'Amour, pour gagner le prix . . . (*Bis*)
Fit paroître Iris même.



COUPLETS

Chantés le jour de la S. Martin à Madame la Comteſſe de **, & à ſa Fille âgée de neuf ans.

AIR : *Juſques dans la moindre choſe.*

THAÏS, le Printems ſe paſſe ;
Il faut nous en conſoler ;
Oui, l'Hiver qui le remplace,
Près de toi peut l'égaler.
Sont-ce les fleurs qu'on regrette ?
Ton viſage en eſt ſemé ;
Te voir avant ta toilette,
C'eſt ſe croire au mois de Mai.



Des jours où naît le feuillage,
Un des charmes précieux,
Eſt le ſéduiſant ramage
Du Roſſignol amoureux :
Dis-nous ta chanſon nouvelle,
Et nous allons convenir
Que le chant de Philomèle
Commence au lieu de finir.

Du regne charmant de Flore
Dont je trace le tableau,
Près de toi, ta Fille encore
Nous offre un rapport nouveau ;
Je veux vous placer ensemble
Dans ce couplet de Chanson,
Comme le Printems rassemble
La rose près du bouton.

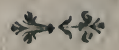
PEZAI.

CELLE QUI FUT BELLE.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

NON, je ne m'en dédirai pas :
Iris possédoit mille appas ;
Mais elle en perd tant chaque année,
Que si ses appas sont son bien,
La pauvre Fille est condamnée,
Dans six mois, à n'avoir plus rien.

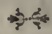
*M. DE B***



L'ARITHMÉTIQUE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Lise, par fantaisie, un jour,
Voulut savoir l'Arithmétique :
Rien n'est étranger à l'Amour ;
De savoir tout, l'Amour se pique.



Il lui donna donc des leçons :
Lise, dans peu, fut très-habile :
C'étoit pour elle des chansons ;
L'Amour sait rendre tout facile.



Voici comment il s'y prenoit :
Il donnoit trois baisers à Lise,
Que Lise aussi-tôt lui rendoit,
En évitant toute méprise.



De ces baisers donnés & pris,
Chacun tenoit compte fidele ;
L'Amour, des calculs réunis,
Offroit le total à la Belle.



S'applaudiſſant de ces progrès ;
A ſon éleve, notre Eſpiégle
Méditant de nouveaux ſuccès,
Démontra la ſeconde regle.

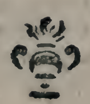


Il y paſſa légerement ;
L'Amour n'aime point à ſouſtraire :
La troiſiéme, plus amplement,
Fut expliquée à l'Écoliere.



Il voulut tant multiplier ! . . .
Le calcul devint inutile ;
La Belle trouva plus facile
De lui donner tout ſans compter.

M. Maréchal.



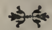
LA VRAIE SAGESSE.

AIR du Vaudeville d'Epicure.

PROFITONS de notre jeuneſſe,
C'eſt l'âge heureux de la gaïté ;
Malgré la chagrine vieilleſſe,
Livrons-nous à la volupté :
Pourquoi, dans le printems de l'âge,
Vouloir contraindre nos deſirs ?
On eſt toujours aſſez-tôt ſage ;
Il n'eſt qu'un tems pour les plaiſirs.



Ah ! vivre dans l'indifférence,
C'eſt traîner ſes jours dans les fers ;
L'Amour double notre exiſtence,
On naît pour un autre Univers.
Les Sages ſont ce que nous ſommes ;
Ils ſont ſoumis à deux beaux yeux :
Les cœurs froids ne ſont que des Hommes ;
En aimant, on s'égale aux Dieux.



» Renonce au cœur de ta Zelmire,
(Diroit le Maître des Mortels,)
» Et l'Univers eſt ton Empire ;

» Si c'est trop peu, prends mes Autels!
Moi, Dieu cruel; moi, m'y résoudre!
Ton Sceptre ne peut me charmer :
On s'ennuie à lancer la foudre,
Et jamais du bonheur d'aimer.



Pourquoi condamner cette flamme,
Qu'allume en nos cœurs la Beauté?
Du plus pur rayon de leur ame
Les Dieux ont fait la Volupté!
Toi que j'aime, toi que j'admire,
Puisque notre ame ne meurt pas,
Je pourrai donc, ô ma Zelmire,
T'aimer au-delà du trépas!

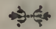
M. MASSON DE MORVILLIERS.



LES DEVISES.

AIR *d'Alexis.*

JE ne trouve rien de charmant
Comme les Belles :
Je ne pourrois un ſeul moment
Vivre ſans elles.
Mais, ſans jamais trop m'engager,
Je les courtiſe ;
Toujours aimer, ſouvent changer,
C'eſt ma deviſe.

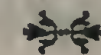


Belles, quand un perfide Amant
Vous ſacrifie,
Si vous pleurez ſon changement,
Quelle folie !
Pour moi, loin d'en prendre ſouci,
Je le mépriſe.
De même qu'il te fait, fais lui :
C'eſt ma deviſe.



Ne jugeons jamais d'un Amant
Par la figure ;
Un beau dehors eſt rarement
D'un bon augure :

Quelque mérite qui d'abord
Chez eux reluiſe,
Belle montre & peu de rapport ;
C'eſt leur deviſe.



Beau Sexe, contre nous ſuſpends
Ton vain murmure ;
Si nous trompons, tu nous le rends
Avec uſure.
Ton cœur, plus que nous, aguerri,
Bien mieux déguiſe.
A Trompeur, Trompeur & demi :
C'eſt ta deviſe.



Au tems jadis tous les Epoux
Étoient ſéveres ;
De l'honneur ils étoient jaloux ;
Quelles chimeres !
Ceux de nos jours ont un eſprit
Qui s'humaniſe.
Moins d'honneur & plus de profit ;
C'eſt leur deviſe.



Avec Bacchus & les Amours,
On me voit rire ;
Mais ma raiſon garde toujours
Tout ſon empire.

Chaque plaiſir flatte mon goût,
Sans qu'il me nuiſe ;
Rien par excès, un peu de tout ;
C'eſt ma deviſe.

IN-PROMPTU

A une Dame, déguiſée en Turc, à un Bal.

AIR : *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*

SOUS cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux ;
Si vous ôtiez votre mouſtache,
Roxane le ſeroit de vous.

VOLTAIRE.



EN DONNANT UN PORTRAIT.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

QUE cette image rappelle
Chaque jour à votre cœur,
Que c'eſt l'amitié fidelle
Qui vous fit cette faveur !
Et ſi votre ame attendrie,
Laiſſe échapper un ſoupir,
Hélas ! plaignez votre Amie,
Qui ne peut le recueillir.

Madame ***



CE QUI REVIENT.

AIR : *Ma raiſon alloit faire naufrage.*

CHANTONS dans un heureux Vaudeville ;
Le retour des vertus qu'on aura ;
Le vieux honneur, à la Cour, à la Ville,
Les ſentimens qu'on trouve de vieux ſtyle :
Cela viendra.



Au Barreau reviendra le ſilence,
La franchiſe au Barreau renaîtra ;
Des Avocats l'impitoyable éloquence ;
L'équité, les Procureurs, l'innocence,
Cela reviendra.



Tout revient, la pudeur, le courage ;
La gaïté, les mœurs, & *cætera ;*
Je ſais même une Demoiſelle,
Qui diſoit, en perdant ſon P....,
Cela reviendra.

M. COLLÉ.

LE BEAU JOUR.

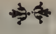
Qui voit le cercle d'un beau Jour,
Voit tout le cercle de la Vie :
L'Enfance est l'Aube de l'Amour,
D'un éclat plus brillant son Aurore est suivie ;
L'ardent Midi vient à son tour ;
Le Couchant qui le suit n'a jamais de retour.
Quelle leçon pour nous, jeune & belle Sylvie !
Qui voit le cercle d'un beau Jour,
Voit tout le cercle de la Vie.



LE

LE BONHEUR FUGITIF.

CONTRE un engagement,
Je me crus affermie ;
Mais Daphnis eſt charmant,
Et j'en fis la folie ;
Dès qu'il m'eut attendrie,
L'Ingrat fut inconſtant :
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un inſtant.



Plaire & ſentir l'ardeur
D'un amour véritable,
A tout autre bonheur
Me ſembloit préférable :
Raiſon peu ſecourable !
Eh ! quoi, tu peux ſouffrir
Qu'un bien ſi peu durable,
Faſſe tant de plaiſir ?



Amans, votre bonheur
N'eſt enfin qu'un menſonge ;
Mais quelle aimable erreur,
Lorſqu'elle ſe prolonge !

Ah ! si tu me replonge,
Amour, dans ce sommeil;
Si je fais un beau songe,
Sauve-moi du réveil.

MONCRIF.

A MADAME F**,

Qui s'étoit habillée en Homme.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

LORSQUE vous paroissez, Clitie,
En habit d'Homme travestie,
Vous avez l'air si séducteur,
Qu'il n'en est point, sur ma parole,
Qui ne vous offrît de bon cœur
Ce qui vous manque pour ce rôle.

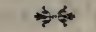
M. FLEURI.



LES AMANS HEUREUX.

AIR : *Jusques dans la moindre chose.*

LISE étoit dans son aurore ;
Et sur son sein fait au tour,
Déjà s'empressoient d'éclore
Les richesses de l'Amour ;
Sur ses lévres demi-closes,
Erroient déjà les Soupirs,
Comme autour des jeunes Roses,
On voit voler les Zéphirs.



Elle avoit vu le feuillage
Seize fois naître & mourir ;
Silvandre étoit du même âge,
C'est l'âge heureux du plaisir.
Ils s'aimoient d'amour si tendre,
Qu'on doutoit, voyant leurs feux,
Qui de Lise ou de Silvandre,
Étoit le plus amoureux.



Dès que Lise étoit absente,
Tout affligeoit son Amant ;

Loin de lui, fa jeune Amante
Souffroit le même tourment;
Ils laiffoient couler des larmes,
Quand ils fe quittoient le foir;
Et rien n'égaloit les charmes
Qu'ils goûtoient à fe revoir.



Si l'un chantoit un air tendre,
L'autre aimoit à le chanter;
Life, en écoutant Silvandre,
Sentoit fon cœur palpiter:
Silvandre étoit dans l'ivreffe
En l'écoutant à fon tour,
Et l'interrompoit fans ceffe
Par cent baifers pleins d'amour.



Un jour dans un verd Bocage,
Life, auprès de fon Berger,
Se livroit au badinage
Sans foupçonner le danger;
Quand foudain le Ciel fe couvre,
Un voile épais noirçit l'air,
Et du nuage qui s'ouvre,
Sortent la foudre & l'éclair.



Lise étoit pâle & tremblante
Dans le bras de son Amant ;
Sur eux la foudre brûlante
Tombe, éclate en mugissant ;
Tout deux sont frappés ensemble ;
Un seul coup finit leur sort,
Et leurs cœurs, qu'Amour assemble,
Sont unis, malgré la mort.

M. LÉONARD.

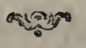
A MADEMOISELLE**,

Dont l'Amant s'étoit noyé, à cause de son infidélité.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

ÆGLÉ, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre Amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

VOLTAIRE.



A UNE FEMME MORALISTE.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

LA Morale eſt pleine de charmes ;
Elle touche & ſéduit les cœurs ;
A la raiſon, je rends les armes :
Ta main la couronne de fleurs.
Mais, jeune Elmire, ta tendreſſe,
Dans tes yeux, ſe peint à ſon tour ;
Ah ! quand tu parles de ſageſſe,
Devroient-ils inſpirer l'amour ?

M. DORAT.



LE PRIX DU MOMENT.

AIR : *Tout eſt dit.*

TANT qu'un jeune Galant deſire,
A la Beauté qui le ravit
Il a mille choſes à dire,
Son diſcours jamais ne finit;
Mais, dès qu'il a ſigné certaine clauſe,
Des jolis mots la ſource ſe tarit;
Sa bouche eſt cloſe,
Tout eſt dit.



Quand votre Fille devient grande,
Mere, ne la quittez jamais :
C'eſt un ſoin que je recommande
Contre mes propres intérêts.
Craignez qu'Amour près d'elle ne s'arrête;
Jamais ce Dieu n'eſt long dans ſon récit ;
Tournez la tête,
Tout eſt dit.



Filles qui craignez le dommage
Que les Amans peuvent cauſer,
Réſiſtez au premier langage

Dont ils veulent vous amuser.
Si vous tardez, votre péril redouble;
De son flambeau l'Amour vous éblouit;
Quand l'œil est trouble,
Tout est dit.

M. PANARD.

LE POETE GALANT.

AIR : *du Prévôt des Marchands.*

Tu veux que dans une Chanson,
Je crayonne tes traits, Lison:
Si je peignois d'après nature,
Tu frémirois de ton portrait;
Si j'embellissois ta figure,
Qui diable te reconnoîtrait?



L'AMANT MÉLANCOLIQUE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

EST-CE pour moi que tu verſes des larmes,
Senſible Aurore ? Et vous, légers Zéphirs,
Quand Mélanie inſulte à mes allarmes,
Eſt-ce mon ſort qui cauſe vos ſoupirs ?



Quels ſons plaintifs ! J'entends dans la campagne
Gémir au loin le Ramier amoureux ;
Il a perdu ſa fidelle compagne :
Tous les Amans ſont-ils donc malheureux ?



Sur mille objets, ma tendreſſe eſt tracée ;
C'eſt ſon pinceau qui colora ces fleurs ;
La Violette & la ſombre Penſée,
Dans nos jardins, expriment mes douleurs.



Aimables fleurs, ſi ma jeune Maîtreſſe,
A ſon côté, vous plaçoit quelque jour,
Dans vos couleurs, peignez-lui ma triſteſſe ;
Dans vos parfums, exhalez mon amour.

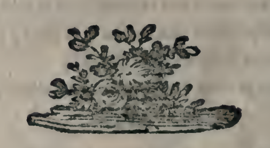
*M. B****

PORTRAIT DE L'AMOUR.

AIR : *C'eſt un Enfant.*

L'AMOUR eſt un traître, un parjure,
Le tyran de tous les cœurs.
De pleurs il fait ſa nourriture,
Et ſe rit de nos douleurs.
Par quelqu'impoſture,
Toujours il ſurprend,
Et ſous la figure
D'un Enfant,
C'eſt un Serpent, *(Bis.)*

M. FAVART.



SUR LES DISPUTES MUSICALES.

AIR *des Trembleurs.*

A voir Meſſieurs les Glukiſtes,
Avec Meſſieurs les Ramiſtes,
Et Meſſieurs les Picciniſtes,
Perpétuer leurs débats,
Je crois voir les Janſéniſtes
Querellant les Moliniſtes,
Et cherchant noiſe aux Thomiſtes,
En ſe diſputant le pas.



Les premiers, dont la manie
Dégénere en calomnie,
Trouvent Rameau ſans génie,
Et ſoutiennent au procès,
Que l'Auteur d'Iphigénie
Malgré les cris de l'Envie,
Apporte enfin l'harmonie,
Aux imbéciles Français.



Les ſeconds que cela choque,
Diſent que Gluck eſt baroque;
Qu'en France, avant ſon époque,

Le vrai beau se décida ;
Et qu'il n'est point équivoque,
Que Rameau dont on se moque,
Le tira seul de la coque,
Avec les Fils de Léda (*).



Les troisiémes qui sont clique
Pour Piccini le Comique,
Par maint bravo fanatique,
Voudroient le proclamer Roi ;
Et démontrer sans réplique,
Que Rome est le centre unique
De l'excellente Musique,
Aussi-bien que de la Foi.



Oui, par malheur, voilà comme
De ce Trio qu'on renomme,
On veut nous prouver qu'en somme,
Un seul membre a de bons droits.
Ventrebleu ! cela m'assomme ;
Partageons plutôt la pomme :
Pourquoi ne voir qu'un grand Homme
Où nous pouvons en voir trois ?

M. Auguste.

(*) *Castor & Pollux*, *Opéra.*

A MADEMOISELLE A**.

AIR *du Vaudeville de la Rosiere.*

QUI parle d'un souris malin,
De petits pieds, de taille fine,
D'un air doux, quoique un peu mutin,
Celui-ci parle d'Adeline.
En Scène, en Ville, ah! qu'elle est bien!
Il faut l'aimer, ou n'aimer rien.



Qui vient auprès de ses appas,
Doit en regardant Adeline,
Deviner ce qu'il ne voit pas,
Et desirer ce qu'il devine.
Chacun s'écrie : Ah! qu'elle est bien!
Il faut l'aimer ou n'aimer rien.



J'ignore encor si, tendre ou non,
Elle sent bien ce qu'elle inspire;
Je lui connois un œil fripon :
Quant au cœur, je ne sais qu'en dire;
Mais, tendre ou non, je sais fort bien
Qu'il faut l'aimer ou n'aimer rien.



C'est un grand bien que de la voir,
Sentir l'amour, même le feindre;
Heureux l'Amant qui peut avoir
A s'en louer, même à s'en plaindre!
Qu'elle vous traite ou mal ou bien,
Il faut l'aimer ou n'aimer rien.



Lui plaire est un si beau destin,
Qu'on se tiendroit heureux près d'elle,
De la trouver tendre un matin,
Dût-elle au soir être infidelle!
Qu'il m'en arrive ou mal ou bien,
Je veux l'aimer ou n'aimer rien.

M. IMBERT.



LES DEUX MÉTAMORPHOSES.

AIR *des Triolets.*

QUAND l'amitié devient amour,
Adieu le repos de la vie :
On eſt tourmenté nuit & jour,
Quand l'amitié devient amour.
Craignons quelque fâcheux retour,
Fuyons la douce ſympathie ;
Quand l'amitié devient amour,
Adieu le repos de la vie.



Quand l'amour devient amitié,
Adieu le charme de la vie.
Quelle tiédeur ! quelle pitié !
Quand l'amour devient amitié.
En vain l'eſtime eſt de moitié ;
Au ſein de la gloire on s'ennuie ;
Quand l'amour devient amitié,
Adieu le charme de la vie.

M. DE LA LOUPTIERE.



L'ERREUR PRÉFÉRABLE.

AIR *Du Prévôt des Marchands.*

CHACUN a ſon foible ici bas,
L'un au vin trouve mille appas,
L'un eſt joueur, l'autre eſt avare,
Un autre eſt eſclave à la Cour :
Mais puiſqu'il faut que l'on s'égare,
Égarons-nous avec l'amour.

LA COQUETTE CORRIGÉE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

LISE, dit-on, juſqu'à trente ans,
En amour fut un peu friponne ;
Comme l'on change avec le tems !
Liſe ne trompe plus perſonne.

M. DE CHATEAUGIRON.



FAUTEVILLE

FAUTEVILLE ANGLOIS,

A l'entroit d'un Monſié lipertin Milord, qui l'eſt étonnant pour pratiquer la regle de la multiplication.

AIR : *Vous vous coëffez, rapapillotez.*

IL eſt un Anglois à Paris,
Qui moi met en colere ;
Il fait un monopole d'Iris :
Que tiable en veut-il faire ?

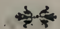
En parlant : » *Il a toujours de fondation trois ou » quatre menaches en ville ! eh ! mais que fait-il de » tout cela ?*

Que fait-il de Madame Hugo,
Et de Marotte & de Gogo ?
Concevez-vous ſon vertigo ?
Mais il eſt fou, j'eſpere.



J'entreprends, me dit-il, un ſoir,
Et la Tante & la Mere :
Toutes deux je veux les afoir ;
Les deux feront la paire.

En parlant : » *Et il les eut toutes deux ſonica , quoi-*
» *que vieilles ; & toujours pas moins ,*
Que fait-il , &c.



A l'Opéra , les Directeurs
Ein chour le virent faire.
Il prit tout ein côté des chœurs ,
Et fut le ſatisfaire.
En parlant : » *Et c'étoit point ein béſogne aiſée , il*
» *falloit toujours recommencer ; & pas moins ,*
Que fait-il de Madame Hugo ,
Et de Marotte , & de Gogo ?
Concevez-vous ſon vertigo ?
Mais il eſt fou , j'eſpere.

M. Collé.



A SOPHIE,

En se promenant sans elle.

AIR *des Folies d'Espagne.*

TOI que l'Amour a fixé sur ces rives,
Pour le bonheur du plus fidele Amant,
Dis-moi pourquoi les heures fugitives,
Loin de tes yeux, coulent si lentement.



Si je ne puis te parler & t'entendre,
Rempli du moins de ton doux souvenir,
Au sein des bois, mon Luth fidele & tendre,
De tes beautés saura m'entretenir.



A ces vallons, à ce roc solitaire,
Aux Déïtés qui peuplent ces côteaux,
De mon amour je dirai le mystere,
Et j'apprendrai ton nom à ces échos.



Mais viens plutôt, ah! viens dans ces lieux sombres,
Payer mon cœur du plus juste retour :
Ce doux Zéphir, ce silence, ces ombres,
Ces verds gazons, tout parle ici d'amour.

*M. C****

A M. LE VICOMTE DE V**,

Qui partoit pour ſon Régiment.

AIR *de Joconde.*

ADIEU, beau Chevalier François ;
Quand vous quittez nos femmes,
Faites payer cher aux Anglois
Les douleurs de ces Dames.
Mars & l'Amour arment vos mains ;
Il faut finir vos preuves :
Allez faire autant d'Orphelins,
Que vous laiſſez de Veuves.

M. GROUVELLE.



A MADAME***.

Qui défioit l'Auteur de faire des Vers sur son âge.

AIR *du Vaudeville de la Bataille d'Yvri :* Vive Henri ! Vive Henri !

UN Couplet fut toujours facile,
Lorsqu'il s'agit de vous chanter.
La Muse la plus indocile,
Aux Grâces ne peut résister.
Sans art & sans étude,
On est Poëte à vos genoux.
Des in-promptus on sent que l'habitude
Est naturelle auprès de vous.



De la commune Poésie
Je n'emprunterai point les traits.
Hébé, Flore, Aurore, Aspasie,
Ne sont plus que de vieux portraits.
Sous votre doux Empire,
Tous les Amours sont retenus ;
On le sent bien : mais ne peut-on le dire,
Sans vous comparer à Vénus ?



Ne vous comparons à perſonne ;
Ne comparons perſonne à vous.
Ne parlons point de votre Automne,
Dont le printems ſeroit jaloux.
De vos jeunes conquêtes,
Laiſſons le brillant ſouvenir.
Des jours préſens faiſons des jours de fêtes,
Et cherchons-en dans l'avenir.



Ninon prolongea l'art de plaire
Juſques à ſes derniers momens.
Vous courrez la même carriere
Avec les mêmes agrémens.
D'un ſi beau parallele,
Pour preuve il faut des faits conſtans :
Promettez-donc à ma flamme immortelle
Un rendez-vous dans cinquante ans.



Envain j'ai voulu m'en défendre ;
J'ai fait une comparaiſon.
Mais celle au moins que j'ai ſu prendre,
Eſt d'accord avec la raiſon.
Que s'il faut trop attendre
Pour la remplir exactement,
Dites-un mot : trop heureux de l'entendre,
Je hâterai le dénouement.

M. François de Neufchateau.

L'UNION NÉCESSAIRE.

AIR *du Vaudeville de la Rosiere.*

DES Dieux qui régnent dans Mouceaux,
Tour-à-tour chantons les louanges.
Parons des roses de Paphos
La Coupe du Dieu des Vendanges;
Qu'est-ce qu'Amour sans ce doux jus?
Sans l'Amour, qu'est-ce que Bacchus?

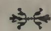


Pour qui boit & n'aima jamais,
Ce Dieu charmant n'est plus le même;
Mais il reprend tous ses attraits
Pour qui boit à l'objet qu'il aime.
Sans l'Amour, qu'est-ce que Bacchus?
Qu'est-ce qu'Amour sans ce doux jus?



Le Dieu d'amour n'a plus de feux,
Si le Dieu du Vin ne s'éveille.
De tout tems le Myrte amoureux
Fleurit à l'ombre de la Treille.
Qu'est-ce qu'Amour sans ce doux jus?
Sans l'Amour, qu'est-ce que Bacchus?

Jeunes Beautés, laiſſez toujours
Bacchus ſe jouer ſur vos traces.
Ce Dièu ranime les Amours;
Ce Dieu ſait embellir les Grâces.
Qu'eſt-ce qu'Amour ſans ce doux jus?
Sans l'Amour, qu'eſt-ce que Bacchus?



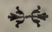
Fêtez Bacchus, Amans heureux,
Il doublera votre tendreſſe.
Amans trahis, buvez comme eux,
Il charmera votre triſteſſe.
Qu'eſt-ce qu'Amour ſans ce doux jus?
Sans l'Amour, qu'eſt-ce que Bacchus?



LES ADIEUX.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette, &c.*

ENFIN, je renonce aux délices
Que tu promettois à mon cœur ;
Je suis trop las de tes caprices ;
Je vais fuir ton regard vainqueur.
Adieu, perfide Eleonore,
Je saurai faire un autre choix :
Dans ces lieux tu me vois encore,
Mais c'est pour la derniere fois.



Adieu.... Mais, quoi ! tu me rappelles !
Sans rougir tu me prends le bras..... !
Pourquoi nos mains s'unissent-elles,
Quand nos cœurs ne s'entendent pas ?
Ah ! ce coup-d'œil vient de m'instruire,
Tu veux aller au petit bois :
Eh bien ! soit ! je vais t'y conduire ;
Mais c'est pour la derniere fois.



Que ta main est douce & bien faite !
Que tes bras sont éblouissans !

Qu'à travers cette collerette,
J'apperçois d'attraits raviſſans !
J'aurois fait mon bonheur ſuprême
De vivre toujours ſous tes loix....
Tu vois encor combien je t'aime ;
Mais c'eſt pour la derniere fois.



Grands Dieux ! Que ton ſouris eſt tendre !
Comme il appelle le baiſer.... !
Envain je voulois me défendre ,
Je ſens mon courroux s'appaiſer.
Qui ſourit avec tant de grace
Séduiroit les cœurs les plus froids....
Viens , friponne , que je t'embraſſe ;
Mais c'eſt pour la derniere fois.



Ainſi je croyois fuir la Belle ,
Quand elle me dit tendrement :
» Je ne feignis d'être infidelle
» Que pour éprouver mon Amant.
» Pardonne-moi d'avoir pu craindre ;
» Rends à mon cœur ſes anciens droits ;
» Le tien a ſujet de ſe plaindre ;
» Mais c'eſt pour la derniere fois.

M. Bonnier de Layens.



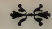
L'AMANT GÉNÉREUX.

AIR : *Que ne suis-je la fougere ?*

DÈs que la riante Aurore
S'ouvroit les portes du Jour,
Le perfide Mélidore
Venoit me parler d'amour ;
Quand le Soleil, sur nos plaines,
Promenoit son Char brûlant,
Assis au bord des fontaines,
Il me peignoit son tourment.



Si la Nuit, couvrant la Terre,
Nous surprenoit en ces lieux,
Le trompeur, à sa Bergere,
Parloit encor de ses feux.
Je n'entends plus sa Musette ;
Une autre a reçu sa foi ;
Il ne vit que pour Lisette :
Il devoit mourir pour moi.



Bois, Rochers, Flots & Rivage,
Seuls témoins de mon ardeur,

Vous sçavez si le volage
Avoit pu fixer mon cœur :
Dans le soin qui me dévore
Servez mes transports jaloux ;
Attestez.... Non, j'aime encore ;
Bois & Rochers, taisez-vous.

M. Aude.

LE NŒUD D'ÉPÉE.

Air : *C'est le Moulin d'une Coquette.*

C'est une faveur d'une Belle,
Qu'elle me permet d'afficher :
Que ne puis-je en obtenir d'elle,
Qu'elle m'ordonne de cacher !



APOLOGIE D'UN VIEUX DANSEUR.

AIR *de Joconde.*

APRÈS deux fois ſeize printems,
Peut-on danſer encore ?
Tenez, Bon-homme, il n'eſt plus tems
De ſuivre Terpſicore.
Je conviens qu'il eſt un peu tard,
Pour cette fantaiſie;
Mais j'ai rencontré, par haſard,
Un regard d'Emilie.



Ainſi, l'aſtre brillant des Cieux
Ranime la Nature;
Et même aux arbres, déja vieux,
Redonne la verdure.
Ainſi, triomphant des hivers,
Il réchauffe le Monde:
Peut-on trouver dans l'Univers
De glaces qu'il ne fonde ?



Si quelque Cenſeur déſormais
Condamnoit ma folie,

Pour l'appaiſer je lui dirois :
Regardez Emilie.
Vous-même, auriez-vous moins d'ardeur
A voler ſur ſes traces ?
Ne voyez-donc dans mon erreur
Que le pouvoir des Grâces.



Titon ne revint qu'un moment,
A la voix de l'Aurore ;
Je reſſuſcite entiérement,
Et cent fois mieux encore.
Si l'emploi d'un ſi beau préſent
M'étoit auſſi facile,
Jamais mon rajeuniſſement
Ne feroit inutile.

M. le Comte DE FONTETTE SOMMERI.



L'ABSENCE DE THÉMIRE.

AIR : *Vous qui toujours ſuivez mes traces.*

THÉMIRE fuit : un vaſte eſpace
Déja la dérobe à mes yeux ;
Elle fuit : ô triſte diſgrace !
Ici j'ai reçu ſes adieux.



Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphir ?
Oui, ſans doute, elle t'attiroit....
Viens, approche, & que je reſpire
Le ſouffle qu'elle reſpiroit.



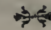
Ruiſſeau, ſur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités ;
Et dites-lui que tout ſoupire
Dans les Vallons qu'elle a quittés.



Dites-lui que, de la prairie,
Son abſence a ſéché les fleurs ;
Que des bois la feuille eſt flétrie ;
Que je languis, que je me meurs.



Quelle heureux vallon ma Bergere
Orne-t-elle de ſes appas ?
Foulé par ſa danſe légere,
Quel gazon fleurit ſous ſes pas ?



Quel eſt le fortuné bocage
Que ſes accens font retentir ?
De lui retracer ſon image ,
Quelle fontaine a le plaiſir ?

M. MARMONTEL.



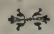
LA

LA FAMILIARITÉ DE L'AMOUR.

(Une Dame qui n'a pu accoutumer ſon Mari à la tutoyer, fit derniérement avec lui un voyage à Ermenonville. Elle demanda au Concierge ſi *J. J. Rouſſeau* tutoyoit ſa Femme : ſur l'affirmative, elle fit les Couplets ſuivans.

AIR : *Chantez, danſez, amuſez-vous.*

DE Jean Jacques prenons le ton,
Et ne parlons que ſon langage,
Que *vous* ne ſoit plus de ſaiſon,
D'un couple heureux ſoyons l'image ;
Vous, effarouche les Amours,
Et *toi* les ramène toujours.



Tu tiens à *vous*, peut-être à moi,
Moi, j'aime *toi*, c'eſt ma folie ;
Et tel eſt mon amour pour *toi*,
Que pour *toi* ſeul j'aime la vie.
Vous, effarouche, &c.



Ce vilain *vous* peint la froideur,
Ce joli *toi* peint la tendreſſe ;

Vous souvent afflige le cœur,
Toi bien placé comble d'ivresse.
Vous, effarouche, &c.



Plus donc de *vous*, mais fêtons *toi*,
Toi fixe à jamais mon hommage;
Quelqu'un dira : mais c'est la loi :
Je suis mon cœur & non l'usage.
Vous, effarouche les Amours,
Et *toi* les ramène toujours.

LE LENDEMAIN.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

DIEUX! j'avois crû Licas sensible,
Je craignois pour lui le malheur,
Et je le vois, son cœur paisible,
Ne sent pas même le bonheur.

Madame **



LE BAISER.

AIR *des Folies d'Espagne.*

UN doux baiser, Zelmire, ma chere ame!
L'âge s'enfuit, profitons des instans ;
C'est le seul bien que ton Amant réclame ;
Ce doux baiser lui rendra son printems.



Un autre encor, mais plus doux, ma chere ame!
Ta bouche à peine à la mienne a touché.
Un autre encor, & mets y plus de flamme :
Car le premier, tu ne l'as qu'ébauché.



Cruelle, arrête! il m'irrite, il m'enflamme ;
Las! valoit mieux, bien mieux me refuser :
Ce n'est point là des baisers, ma chere ame ;
Ah! c'est plutôt le desir d'un baiser.

M. MASSON DE MORVILLIERS.



L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

AIR : *Vive le Vin, vive l'Amour.*

VIVE l'Amour ! vive sa Sœur !
Tous deux rassemblés dans mon cœur,
Ils font le destin de ma vie.
De tous deux mon ame ravie
Tient ses plaisirs & ses douleurs :
Lorsque l'Amour me fait verser des pleurs,
C'est l'Amitié qui les essuie.

M. GINGUENÉ.



LE BERGER ESPAGNOL,

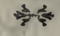
ROMANCE.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

DÉJA la lune éclaire
La plaine & le côteau ;
De la jeune Glycère
C'eſt ici le Hameau.
Ma fidelle guittare,
  Voici l'inſtant,
L'inſtant qu'Amour prépare,
  Qu'Amour attend.



Et toi, Dieu du myſtere,
O toi qui m'as conduit
Vers ce lieu ſolitaire,
Dans l'ombre de la nuit,
Eveille ma Glycère
  Bien doucement,
Et dis à la Bergere :
  » C'eſt ton Amant !



Oui, c'eſt lui qui t'appelle
Pour la derniere fois ;
A ton Berger fidele,
Daigne annoncer tes lois.
Si mon amour l'offenſe,
  Je le tairai,
De mes maux ; en ſilence,
  Je gémirai.



Mais dans ces lieux champêtres,
Tout eſt plein de mes feux ;
Je revois ſur ces hêtres
Nos chiffres amoureux.
Voici la grotte obſcure
  Où les Zéphirs
Confondoient leur murmure
  A nos ſoupirs.



Comment eſt-il poſſible
Que ſon cœur m'ait trahi ?
Elle étoit ſi ſenſible
Aux maux de ſon ami !
Mais envain je me flatte
  D'un doux retour :
Tout a changé ; l'Ingrate
  N'a plus d'amour.

Adieu, boccages ſombres !
Adieu, valons heureux,
Qui cachez ſous vos ombres
Les Bergers amoureux !
Adieu, fleur printaniere
  Qu'ils vont cueillir !
Je n'ai plus de Glycère
  A qui t'offrir.



Adieu, Nymphe touchante,
Echo qui, dans ces bois,
Quand j'appelle une Amante,
Réponds ſeule à ma voix !
Adieu, tendre Colombe !
  C'eſt trop gémir :
Tous mes maux, dans la tombe,
  Vont s'endormir.



Et toi qu'envain j'implore,
Toi qui, depuis deux ans,
De l'Amant qui t'adore,
Cauſe tous les tourmens ;
Toi qui m'es toujours chere,
  Dans ces adieux,
Reçois auſſi, Glycère,
  Mes derniers vœux.



SUR UNE FEMME

QUI PARLOIT SANS LANGUE.

AIR : *Je le crois bien , &c.*

QU'UNE Femme parle ſans langue ,
Et faſſe même une harangue ,
Je le crois bien :
Qu'ayant une langue , au contraire ,
Une Femme puiſſe ſe taire ,
Je n'en crois rien.

A MADAME ROSSIGNOL.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

JE vous comparois autrefois
Au Roſſignol , à Philomèle ;
Je vous entends , je vous revois :
C'eſt encore lui , c'eſt encore elle.

M. l'Abbé LATTAIGNANT.



LES *TU* ET LES *VOUS*,

A MADAME DE** ET A M. L'ABBÉ DE**

AIR *de Joconde.*

ENTRE vous, je vois en honneur,
Des traits de ressemblance.
Tes regards font fuir le malheur,
Vos yeux l'indifférence.
Tu gagnes les cœurs à jamais,
Et vous tournez les têtes.
Chaque moment voit tes bienfaits,
Chaque jour vos conquêtes.

Mais, l'Abbé, je t'aime encor mieux,
Soit dit sans vous déplaire.
Sans cesse tu fais des heureux,
Et vous n'en faites guère,
Ta bienfaisance, & vos appas,
Auront un sort contraire:
Tu pourrois trouver des ingrats;
Mais vous n'en sauriez faire.

M. ROYOU.

ÉLOGE FUNEBRE

D'UN SEIGNEUR DE VILLAGE.

AIR : *Monsieur de la Palisse est mort.*

EN bons Chrétiens pleurons la mort
De Monsieur de la Rappiniere,
Qui n'a jamais fait aucun tort....
A quiconque il n'en a pu faire.



A tous il offroit son appui,
Par une rare bienveillance :
Et l'on pouvoit compter sur lui....
Quand on vivoit dans l'abondance.



Des requêtes qu'on lui portoit,
Il ne se lassa de la vie ;
Il lisoit tout, tout écoutoit....
Quand c'étoit son apologie.



Devant lui parler de procès,
C'étoit lui causer une angoisse ;
Monseigneur ne plaida jamais.....
Que contre toute sa Paroisse.



Quoiqu'il ſe fût bien ſignalé,
Sa modeſtie étoit extrême.
A la guerre il avoit brillé ...
Car il en convenoit lui-même.



A la Cour, lorſqu'il ſe trouvoit,
Sur ſes pas voloit mainte Belle;
La Reine même le ſuivoit....
Quand il cheminoit devant elle.



De la grandeur ô triſte ſort!
Une fièvre éclipſe la ſienne.
Les Médecins le voyant mort....
Ne penſent pas qu'il en revienne.



Quel dommage, diſent tout haut
Ses Vaſſaux, que ce coup déſole....
Qu'il ne ſoit mort dix ans plutôt!
Pourtant faut-il qu'on ſe conſole.

M. Girard-Raigné.



LA FEMME ET LE PHILOSOPHE,

DIALOGUE.

AIR : *L'avez-vous vu, mon Bien-aimé.*

LE PHILOSOPHE.

POUR la raiſon, c'eſt un poiſon
Que d'avoir l'ame tendre.

LA FEMME.

De ce poiſon, n'a pas raiſon,
Qui cherche à ſe défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raiſon, triſte poiſon !

LA FEMME.

Charmant poiſon, triſte raiſon !

LE PHILOSOPHE.

Point de poiſon, à la raiſon
Il faut bien qu'on ſe rende.

LA FEMME.

Point de raiſon, c'eſt du poiſon,
Monſieur, qu'on vous demande.

M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

LE SERIN.

AIR : *Des ſimples Jeux de ton Enfance.*

DU Serin qui te fait envie,
Eglé, je te fais le préſent ;
C'étoit l'attribut de Lesbie,
Le meſſager de ſon Amant.
Sans bleſſer la délicateſſe,
Songe qu'un tel cadeau ſouvent
Expoſe un cœur à la tendreſſe,
Et prépare un engagement.

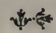


Oiſeau qui ſavez ſi bien plaire,
Que votre ſort me ſemble doux !
Vous ne quitterez ma Bergere,
Que de ſon ſein à ſes genoux ;
Quelquefois d'un air de conquête,
Échappant à ſes jolis bras,
Vous irez chanter ſur ſa tête,
Et vos plaiſirs & ſes appas.



La nuit, une enceinte importune
Doit vous mettre en captivité ;
Près d'Eglé, c'eſt la loi commune,
Il faut perdre la liberté.

Mais quel ſera votre avantage,
Aux premiers rayons du ſoleil !
Vous ſortirez de l'eſclavage,
Pour la baiſer à ſon réveil.



Que cet Oiſeau te ſoit le gage
D'un cœur qui toujours t'aimera !
Si ſon naturel eſt volage,
Tant de beauté le fixera ;
On perd tous ſes goûts infidèles,
Eglé, quand on connoît ta loi,
Et tout ce qui porte des aîles
Vient les oublier près de toi.



ELVIRE.

Air *du Vaudevile du Maréchal.*

La jeune Elvire à quatorze ans,
Livrée à des goûts innocents,
Voit ſans en deviner l'uſage,
Eclore ſes appas naiſſants :
Mais l'Amour effleurant ſes ſens,
Lui dérobe un premier hommage :
Un ſoupir
Vient d'ouvrir,
Au plaiſir,
Le paſſage ;
Un ſonge a percé le nuage.

Lindor, épris de ſa beauté,
Se déclare, il eſt écouté ;
D'un ſonge, d'une vaine image,
Lindor eſt la réalité.
Le ſein d'Elvire eſt agité,
Le trouble a couvert ſon viſage :
Quel moment !
Si l'Amant,
Plus ardent,
A cet âge,
Pouvoit haſarder davantage !

Mais, quel trouble vient la saisir !
Cet objet d'un premier desir,
Qu'avec rougeur elle envisage,
Est l'Epoux qu'on doit lui choisir.
On les unit, Dieux ! quel plaisir !
Elvire en fournit plus d'un gage,
Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs,
Tout présage
Qu'on veut un Epoux sans partage.



Dans le monde, un essaim flatteur
Vivement agite son cœur,
Lindor est devenu volage,
Il a méconnu son bonheur :
Elvire a fait choix d'un Vengeur,
Il la prévient, il l'encourage ;
Vengez-vous ;
Il est doux,
Quand l'Epoux
Se dégage,
Qu'un Amant répare l'outrage.



Voilà l'outrage réparé,
Son cœur n'est que plus alteré ;

Des

Des plaiſirs le fréquent uſage,
Rend ſon deſir immoderé ;
Son regard fixe & déclaré,
A tout Amant tient ce langage :
Dès ce ſoir,
Si l'eſpoir
De m'avoir
Vous engage,
Venez, je reçois votre hommage.



Elle épuiſe tous les excès ;
Mais au milieu de ces ſuccès,
L'Epoux meurt, &, pour héritage,
Laiſſe des dettes, des procès ;
Un vieux Traitant demande accès,
L'or accompagne ſon meſſage, . . .
Ce coup-d'œil,
Eſt l'écueil
Où l'orgueil
Fait naufrage,
Un écrain conſomme l'ouvrage.



Dans ce fatal abus du tems,
Elle a conſumé ſon printems ;
La Coquette d'un certain âge
N'a plus d'Amis, n'a plus d'Amans ;

Envain de quelques Jeunes-Gens
Elle ébauche l'apprentiſſage ;
Tout eſt dit,
L'Amour fuit,
On en rit,
Quel dommage! ....
Elvire, il falloit être ſage.

M. DE BEAUMARCHAIS.





TABLE ALPHABÉTIQUE DES CHANSONS DU TOME II.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

T

U

V

Fin de la Table.



ERRATA.

PAGE 244, T. I. ligne 11, Madame la Marquise du Deffant, *lisez* M. le Marquis de Chauvelin.